This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~31. h. 27~~
172 f 19

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ÉMILE SOUVESTRE

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.

LE

FOYER BRETON

CONTES ET RÉCITS POPULAIRES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

TOME SECOND

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 FEB 1944
OF OXFORD

TROISIÈME FOYER.

PAYS DE CORNOUAILLES

(SUITE).

RÉCIT DE LA VEUVE

L'HEUREUX MAO (1).

Les chrétiens qui veulent une puissante protectrice dans le ciel ne peuvent mieux s'adresser qu'à *Notre-Dame de tous les remèdes* (2), près de la *ville du hêtre* (3). Elle a dans cet endroit la plus riche

(1) Cette tradition, reproduite par les *discrevellerrs* de la Cornouailles et du Léonnais sous différentes formes, a aussi donné lieu à un *guerz* du père Julien imprimé à Quimper chez Derien; il diffère essentiellement du récit que nous donnons ici; cependant la communauté de l'origine se reconnaît.

(2) Rumengol, corruption de *remed-ol.*

(3) Faou.

chapelle que la main des hommes lui ait jamais élevée. Tout l'intérieur est garni de statues d'or; le clocher, qui est le frère de celui de Kreisker, a été percé de plus de jours que les petites crêpes de Quimper, et l'on trouve près de l'église une fontaine maçonnée dont l'eau guérit toutes les impuretés de l'âme et du corps (1). *Notre-Dame de tous les remèdes* est un des quatre grands pardons de la vierge Marie en basse Bretagne. Les autres sont à Auray, au *bois du fou* (2) et à Callot.

C'est à *Notre-Dame de tous les remèdes* que Mao s'était arrêté pour prier. Mao venait de Loperek, qui est une jolie paroisse entre Kimerc'h et Logoma. Il n'avait plus ni parents ni amis, et son tuteur lui avait mis un *frappe-tête* (3) à la main avec trois écus

(1) Il ne faut pas prendre à la lettre ces exagérations bretonnes. L'église de Rumengol est remarquable sans être une merveille; les *statues d'or* dont il est ici question sont des statues dorées assez grossières, et la flèche de l'église de Rumengol est loin d'être comparable à celle de Kreisker, à Saint-Pol de Léon.

(2) Fol-goat, village situé à un quart de lieue de Lesneven.

(3) *Pen-god* ou *pen-scod*; c'est un bâton à tête avec lequel les Bretons de la Cornouailles se battent fort adroitement.

d'argent, en lui disant de chercher sa vie dans le pays ou ailleurs.

Après avoir répété, aux pieds du grand autel, toutes les prières que lui avait apprises sa nourrice et le recteur, Mao sortit de l'église pour continuer sa route.

Mais, comme il allait passer l'échalier, il aperçut beaucoup de gens réunis à la porte du presbytère autour d'un mort étendu sur l'herbe, et il apprit que c'était un pauvre *chercheur de pain* (1) qui avait rendu l'âme la veille au soir, et que le prêtre refusait d'enterrer.

— Était-ce donc un païen ou un malheureux qui avait trahi son baptême? demanda Mao.

— C'était une véritable brebis de Dieu, répondirent tous ceux qui se trouvaient là, et lors même que la faim le pressait, il n'eût pris ni les trois épis, ni les trois pommes que la coutume permet au passant de cueillir.

— Pourquoi donc le recteur lui refuse-t-il l'eau bénite et la terre sainte, reprit le jeune garçon.

(1) *Klasker*; c'est le nom que l'on donne en Bretagne aux mendiants, du verbe *klaska*, chercher.

— Parce que le pauvre Stevan n'a rien laissé pour payer les prières de l'église, répliquèrent les spectateurs.

— Ayol (1) ! s'écria Mao ; les prêtres sont-ils si durs dans ce pays, qu'ils tiennent la porte de l'église ouverte aux pauvres vivants et refusent de l'ouvrir aux pauvres morts? S'il faut de l'argent, voici trois écus qui sont tout mon bien, mais que je donne de bon cœur pour ouvrir la terre bénite à un chrétien.

Le mauvais prêtre fut averti ; il prit les trois écus, dit les prières des trépassés en aussi peu de temps qu'en met un cheval de messager à manger son avoine, fit descendre le pauvre Stevan dans un trou de terre, puis alla voir si le cochon de lait qui cuisait pour son dîner était bien rôti des deux côtés.

Quant à Mao, il fit une croix avec deux branches d'if, la planta sur la fosse du pauvre chercheur de pain, et, après avoir répété un *De profundis*, il reprit sa route vers Camfront.

Mais, au bout de quelque temps, Mao eut soif et

(1) *Ayol !* exclamation signifiant, mot à mot, *puisse !* mais qui s'emploie, le plus souvent, comme une interjection.

faim, et il se rappela qu'il ne lui restait rien de ce que son tuteur lui avait donné pour acheter à boire et à manger. Il se mit donc à chercher des mûres de bois, de l'oseille sauvage, des prunelles de haies, et, tout en les cherchant, il regardait les oiseaux qui butinaient sur les buissons, et il se disait à lui-même :

— Ces oiseaux-là sont plus heureux que les êtres baptisés; ils n'ont besoin ni d'auberges, ni de bouchers, ni de fourniers, ni de jardiniers; le ciel de Dieu leur appartient, et la terre s'étend devant eux comme une table toujours servie; les petites mouches sont leur gibier, les herbes en graine leurs champs de blé, les fruits de l'aubépine ou du rosier sauvage leur dessert; ils ont droit de prendre partout sans payer et sans demander! Aussi, les petits oiseaux sont joyeux, et ils chantent tant que dure le jour.

Tout en roulant ces pensées, Mao ralentissait le pas, et il finit par s'asseoir sous un grand chêne où il s'endormit.

Mais voilà que, dans son sommeil, un saint lui

apparut tout à coup, vêtu d'étoffes brillantes et couronné de l'auréole, et ce saint lui dit :

— Je suis le pauvre *chercheur de pain* Stevan, à qui tu as ouvert les portes du paradis, en achetant pour son corps une fosse bénite. La vierge Marie, dont j'ai été le fidèle serviteur sur la terre, vient de me faire passer saint, et elle m'a permis de descendre vers toi comme porteur d'une bonne nouvelle. Ne crois plus que les oiseaux du ciel soient plus heureux que les êtres baptisés, car le sang du Fils de Dieu a coulé pour ces derniers, et ils sont les favoris de la Trinité. Écoute donc ce que les trois personnes ont fait pour récompenser ta piété.

Il y a ici près, au-dessus des prairies, un manoir que tu reconnaîtras à sa girouette rouge et verte. Là, demeure un homme noble appelé Tréhouar, qui est père d'une fille belle comme le jour et douce comme un enfant au berceau : va frapper ce soir à sa porte, et dis que *tu vèns pour ce qu'il sait bien;* il te recevra, et tu comprendras de toi-même le reste. Souviens-toi seulement que si tu as besoin d'aide, il faudra dire :

Mendiant mort, accours, accours,
Car je suis ici sans secours (1).

Après ces mots, le saint disparut, et Mao se réveilla.

Son premier soin fut de remercier Dieu de la protection qu'il lui envoyait, puis il se dirigea vers les prairies, afin de chercher le manoir. Comme la nuit commençait à venir, il eut d'abord de la peine à le trouver; mais il aperçut enfin une volée de pigeons et il les suivit, sûr qu'ils ne pouvaient le conduire qu'à une maison noble.

Il finit en effet par apercevoir la girouette rouge et verte qui se montrait au-dessus des arbres chargés de cerises noires; car là se trouve leur véritable pays. Ce sont les paroisses de la montagne qui envoient toutes les merises que l'on voit étalées sur la paille, aux Pardons du Léonnais, et que les amoureux emportent, pour les Pennérèz, dans leurs grands chapeaux de castor.

Mao traversa la pelouse plantée de noyers, alla frapper à la plus petite porte du manoir, et dit, selon l'ordre du saint, qu'*il venait pour ce que l'on savait.*

Le gentilhomme fut aussitôt averti. Il arriva en

(1) Aman, aman, clasker maro,
Rag disicour gronçz me a zo.

branlant la tête, car il était vieux et malade, mais appuyé sur sa petite-fille qui était jeune et fraîche ; si bien qu'à les voir, on eût dit un mur en ruines soutenu par un chèvrefeuille fleuri.

Tous deux firent entrer le jeune homme avec de grandes politesses ; on lui présenta un tabouret de tapisserie près du fauteuil du grand-père, et on lui servit du cidre doux, en attendant le souper.

Mao était bien étonné de voir la manière dont il était reçu et bien heureux de regarder la jeune fille qui préparait tout, en courant et en chantant comme une alouette. A chaque regard il la trouvait plus jolie, et son cœur battait comme une horloge.

— Hélas ! pensait-il, celui-là seulement aura droit de se dire heureux qui pourra causer avec la Pennérèz du manoir derrière le pignon (1).

Enfin, quand le souper fut achevé, le grand-pere fit tout desservir par Liçzenn (c'était ainsi que se nommait la jeune fille), et il dit à Mao :

(1) C'est derrière le pignon que les amants se donnent rendez-vous, parce qu'il n'y a point de fenêtres de ce côté, et qu'ils ne peuvent, par conséquent, être observés ; de là l'expression *causer derrière le pignon,* pour faire la cour.

— Nous vous avons traité de notre mieux et selon notre fortune, jeune homme, mais non pas selon notre désir, car la maison des Tréhouar est depuis longtemps frappée d'une grande plaie. Autrefois, on comptait ici jusqu'à vingt chevaux et jusqu'à quarante vaches; mais le démon s'est rendu le maître des écuries et des étables; vaches et chevaux ont disparu l'un après l'autre, et autant de fois qu'on les a remplacés, jusqu'à ce que j'y aie mis mon épargne entière. Toutes les prières pour conjurer l'esprit destructeur ont été inutiles; il a fallu se soumettre, et, faute de bétail, mon domaine reste maintenant en friche. J'espérais en mon neveu Matelinn qui est allé faire la guerre de France; mais, comme il ne revenait pas, j'ai fait publier dans le pays, au prône et partout, que l'homme qui pourrait délivrer le manoir épouserait Liçzenn et aurait mes biens après moi. Ceux qui sont venus jusqu'à présent et qui ont veillé dans l'écurie ont disparu comme les vaches et les chevaux; je prie Dieu que vous soyez plus heureux.

Mao, que le souvenir de sa vision rassurait contre le danger, répondit qu'avec la grâce de la vierge

Marie, il espérait triompher du démon caché. Il demanda ensuite du feu pour conserver ses membres agiles, prit son *frappe-tête* et pria Liçzenn de le nommer dans sa prière.

L'endroit où on le conduisit était un grand appentis partagé en deux parties pour les vaches et pour les chevaux; mais tout était vide, et les araignées avaient filé leurs toiles sur les râteliers.

Mao alluma un feu de genêts sur les grandes pierres qui servaient de pavé et se mit en prières.

Au premier quart d'heure, il n'entendit que le pétillement de la flamme ; au second quart d'heure il n'entendit que le vent qui sifflait tristement à travers la porte fendue ; au troisième quart d'heure, il n'entendit que le petit marteau de la mort qui retentissait dans les charpentes (1); mais au quatrième quart d'heure, un bruit sourd résonna sous le pavé, et, au bout de l'édifice, dans le coin le plus sombre, il vit la plus grande pierre se lever lentement et la tête d'un dragon sortir de terre : elle était grosse

(1) *Morzolik an ankou;* c'est le nom que l'on donne à l'artison, insecte qui s'engendre dans les vieilles charpentes, et y fait entendre un petit frappement régulier.

comme une huche à mettre le froment, plate comme celle d'une vipère, et tout autour du front, brillait une ligne d'yeux de différentes couleurs.

L'animal posa deux pattes à griffes rouges sur les bords du pavé, regarda Mao et quitta son trou avec un sifflement.

A mesure qu'il s'avançait, on voyait se dérouler son corps couvert d'écailles qui sortait de dessous la pierre comme un gros câble de la cale d'une gabare pontée.

Bien que le jeune garçon eût du cœur, il sentit le froid lui venir dans les veines, et, comme l'haleine du dragon le frappait déjà, il s'écria :

Mendiant mort, accours, accours,
Car je suis ici sans secours.

Au même instant, la figure lumineuse de celui qu'il appelait se montra à ses côtés.

— Ne crains rien, dit-elle ; les protégés de la mère de Dieu prévaudront toujours contre les monstres de la terre.

En parlant ainsi, Stevan étendit la main, prononça quelques paroles qu'on apprend au Ciel, et, à l'in-

stant même, le dragon tomba sur le côté, frappé de mort.

Le lendemain, quand le soleil fut levé, Mao alla éveiller tous les gens du manoir et les mena aux écuries ; mais, à la vue de l'animal trépassé, les plus hardis reculèrent de dix pas.

— N'ayez aucune crainte, leur dit le jeune homme ; la vierge Marie m'a assisté, le monstre qui dévorait le bétail et leurs gardiens n'est plus qu'une chair sans vie. Allez chercher des cordes, et traînez-le, de cet endroit, dans quelque pierrière abandonnée.

On fit ce qu'il ordonnait, et, quand le dragon eut été retiré de sa tanière, le corps entier faisait deux fois le tour de l'aire à battre le blé noir (1).

Le grand-père, heureux d'être délivré d'un ennemi si dangereux, tint la promesse qu'il avait faite à Mao et lui donna Liçzenn en mariage. La jeune Pennérèz fut conduite à l'église de Camfront, le bras gauche entouré, selon l'usage, d'autant de galons d'argent qu'elle recevait de mille livres en dot, et la tradition rapporte qu'elle en avait dix-huit.

(1) Dans certaines fermes, il y a une aire particulière et plus petite pour battre le blé noir

Une fois devenu son mari, Mao acheta du bétail, loua des serviteurs, et les terres du manoir acquirent bientôt plus de valeur qu'elles n'en avaient jamais eu. Ce fut alors que le grand-père alla recevoir de Dieu sa récompense, laissant tout le bien aux jeunes mariés.

Ceux-ci étaient plus heureux qu'aucune autre créature baptisée, si heureux, que chaque soir ils ne trouvaient rien à demander à Dieu et ne pouvaient que le remercier ; mais, un jour qu'ils allaient se mettre à table, pour souper avec leurs serviteurs, voilà qu'une servante fait entrer un soldat d'une si grande taille, que sa tête touchait aux poutres, et Liçzenn reconnut son cousin Matelinn. Il arrivait de la guerre de France pour épouser la Pennérèz, et, venant d'apprendre ce qui s'était passé pendant son absence, il en avait ressenti une grande rage; cependant, il ne le montra pas aux jeunes mariés, car c'était un cœur masqué.

Mao, qui ne se doutait de rien, le reçut avec toutes sortes de caresses : il lui servit ce qu'il y avait de meilleur au manoir, lui fit préparer la plus belle chambre et parcourut, en sa compagnie, toutes

les terres qui étaient couvertes de moissons.

Mais, plus Matelinn trouvait les lins grands et les blés fournis, plus il s'irritait de ne pas avoir à lui toutes ces choses, sans parler de sa cousine Liçzenn qu'il trouvait encore plus jolie qu'autrefois. Un jour donc, il engagea Mao à chasser sur les dunes de Logonna, et il le conduisit dans une bruyère éloignée où il y avait un moulin à vent abandonné, contre lequel on avait entassé des fascines de landes pour le fournier de Daoulas : arrivé là, il tourna les yeux vers le côté de Camfront, et il dit tout à coup au jeune homme :

— Sang du diable ! j'aperçois d'ici le manoir, avec sa grande cour.

— Où cela? demanda Mao.

— Derrière ce petit bois de hêtres ; ne voyez-vous pas les fenêtres de la grande salle?

— Je suis trop petit, objecta Mao.

— Sang du diable ! vous avez raison, s'écria Matelinn, et c'est grand dommage, car j'aperçois ma cousine Liçzenn dans le petit préau, près du jardin.

— Est-elle seule?

— Non; elle cause avec des gentilshommes qui lui parlent à l'oreille.

— Et que fait Liçzenn?

— Liçzenn les écoute en roulant le ruban de son tablier.

Mao se haussa sur la pointe de ses souliers.

— Ah! que je voudrais voir, dit-il.

— Sang du diable! c'est chose facile, répliqua Matelinn; vous n'avez qu'à monter au haut de ce moulin, et vous serez plus grand que moi.

Mao approuva le conseil et monta la vieille échelle. Lorsqu'il fut arrivé au haut, son cousin lui demanda ce qu'il voyait.

— Je ne vois que des arbres qui paraissent aussi près de terre que le blé de deux mois, répondit-il, et des maisons qui me semblent aussi petites que les coquillages restés à sec sur la grève.

— Regardez plus près, reprit Matelinn.

— Plus près, je ne vois que la mer avec des barques qui rasent l'eau comme des goëlands.

— Plus près encore, continua le soldat.

— Plus près encore, c'est la lande en fleur et la bruyère rose.

— Mais au-dessous de vous?

— Au-dessous de moi! cria Mao épouvanté; au lieu de l'échelle pour descendre, je vois des flammes qui vont me dévorer!

Et il voyait bien, car Matelinn avait retiré l'échelle et mis le feu aux fascines entassées; si bien que le vieux moulin était au milieu d'une fournaise.

Mao supplia vainement le géant de ne pas le laisser périr d'une manière si cruelle; celui-ci tourna le dos et se mit à descendre la dune en sifflant.

Alors le jeune homme, se sentant déjà près d'étouffer, répéta l'invocation:

Mendiant mort, accours, accours,
Car je suis ici sans secours.

A l'instant même le saint parut, tenant à la main droite un arc de pluie, dont un bout trempait dans la mer, tandis que l'autre répandait une épaisse rosée, et à la main gauche l'échelle de Jacob qui réunit la terre au ciel. L'arc de pluie éteignit l'incendie; puis, Mao se servit de l'échelle pour descendre, et il regagna le manoir sans avoir souffert aucun dommage.

A sa vue, Matelinn fut saisi d'étonnement et d'épouvante; sûr que son cousin allait le dénoncer aux juges, il courut chercher ses armes et son cheval de bataille; mais, comme il allait sortir de la grande cour, Mao s'approcha et lui dit :

— N'ayez aucune crainte, cousin; car nul homme sur terre ne saura ce qui s'est passé à la lande de Daoulas. Votre cœur était malade de ce que Dieu m'avait donné plus de prospérité qu'à vous; je veux guérir votre cœur. A partir d'aujourd'hui, tant que je vivrai, vous aurez droit à la moitié de tout ce qui m'appartiendra, sauf ma plus aimée Liçzenn. Allez donc, cousin, et n'ayez plus de mauvaises pensées contre moi.

L'acte de cette convention fut dressé par le notaire, selon les usages, et Matelinn reçut, chaque mois, la moitié de tout ce que produisaient les champs, la basse-cour et les étables.

Mais cette générosité de Mao n'avait fait qu'augmenter le venin de son cœur, car les bienfaits que l'on ne mérite pas ressemblent au vin que l'on boit sans soif; ils ne donnent ni joie ni profit. Il ne voulait plus faire mourir Mao, parce que, lui mort, il

perdait la part donnée dans son bien; mais il le haïssait comme le loup en cage hait le maître qui le fait vivre.

Ce qui augmentait encore sa colère, c'est que tout se tournait en prospérité pour son cousin; il ne lui avait manqué jusqu'alors, pour être tout à fait heureux, qu'un enfant, et Liçzenn mit au monde un fils beau et fort qui naquit sans pleurer. Mao fit avertir tous les hommes nobles, à plus de cinq lieues à la ronde, en les priant de venir au repas du baptême: il en arriva de Braspars, de Kimerc'h, de Loperec, de Logoma, du Faou, d'Irvillac et de Saint-Éloi; tous montés sur des chevaux bien équipés et ayant, en croupe, leurs femmes ou leurs filles. Le baptême d'un prince de Cornouailles n'eût pas attiré plus de gens de bonne maison.

Tout le monde se trouvait réuni devant le manoir, et Mao était venu chercher le nouveau-né dans la chambre de Liçzenn avec ceux qui devaient le tenir sur le baptistère et ses meilleurs amis, quand Matelinn se présenta à son tour, ayant une joie de traître sur la face.

A son entrée, la mère malade fit un cri; mais lui,

s'approcha en pliant les épaules, et, après l'avoir complimentée, il la remercia du présent qu'elle lui avait fait.

— Quel présent? demanda la pauvre femme étonnée.

— Ne venez-vous pas d'ajouter un nouveau-né à la richesse du cousin? dit le soldat.

— C'est la vérité, répondit Liçzenn.

— Un acte sur vélin me donne droit à la moitié de tout ce qui appartiendra à Mao, sauf votre bien-aimée personne, ajouta Matelinn, et je viens, en conséquence, réclamer la moitié du nouveau-né.

Tous ceux qui se trouvaient là poussèrent un grand cri; mais Matelinn répéta tranquillement qu'il voulait sa part de l'enfant, ajoutant que, si on la refusait, il la prendrait lui-même; et il montra un grand couteau à dépecer les porcs qu'il avait apporté pour cela.

Mao et Liçzenn eurent beau le prier, à mains jointes et à genoux, de renoncer à son droit, le géant ne répondait qu'en aiguisant la lame sur la brochette de fer qui pendait à sa ceinture; enfin, il allait arracher l'enfant des bras de la jeune femme, quand

Mao se rappela tout à coup l'appel au mendiant mort et le répéta tout haut. A peine avait-il achevé, que la chambre fut éclairée d'une lueur céleste et que le saint parut sur un nuage, avec la Vierge Marie à ses côtés.

— Me voici, braves gens, dit la mère de Dieu ; mon fidèle serviteur m'a fait quitter le royaume des étoiles pour venir décider entre vous.

— Si vous êtes la mère de Dieu, sauvez l'enfant! cria Liçzenn.

— Si vous êtes la reine du ciel, faites-moi rendre ce qui m'est dû, ajouta audacieusement Matelinn.

— Écoutez-moi, reprit Marie. Vous d'abord, Mao, et vous, Liçzenn, approchez-vous avec le nouveau-né. Jusqu'à présent, je ne vous avais donné que les joies de la vie, je veux faire davantage, et je vous donne les joies de la mort. Vous me suivrez dans le paradis de mon fils, où n'arrivent ni les chagrins, ni les trahisons, ni les maladies. Quant à vous, Goliath, c'est votre dróit de partager le nouveau bien qui leur est accordé, et vous mourrez comme eux, mais pour descendre à douze cent cinquante

lieues sous terre (1), dans le royaume du démon.

En achevant ces mots, elle étendit la main, et le géant s'engloutit dans un gouffre de feu, tandis que les deux jeunes mariés et leur enfant s'inclinaient l'un sur l'autre, comme une famille endormie, et disparaissaient emportés sur un nuage.

(1) C'est là précisément la distance à laquelle les Bretons placent l'enfer.

RÉCIT DU DOUANIER.

LA SOURIS DE TERRE ET LE CORBEAU GRIS (1).

Dans les temps anciens, il y avait à Ergué, en Cornouailles, une jeune fille nommée Tinah, qui passait pour la plus belle des six évêchés (2); rien qu'à la regarder, les jeunes gens languissaient d'amour; depuis Ergué jusqu'à Landevennec, on n'entendait chanter, dans tous les moulins, près de tous les fours et à tous les lavoirs (3), que les *sônes* composés pour Tinah. Les *Bazvalenns* du pays usaient

(1) Nous n'avons entendu qu'une seule fois cette tradition; elle nous fut racontée par un vieux douanier nommé Abgrall. Nous n'espérons point avoir conservé la forme de son récit, tour à tour poétique et plaisante; mais elle nous frappa, dans le moment, comme une curieuse exception; le conteur était, à la fois, un *discrevellerr* et un *marvailherr*, combinaison fort rare dont nous n'avons vu que peu d'exemples en Bretagne.

(2) Cornouailles, Léon, Tréguier, Dol, Rennes, Nantes.

(3) Lieux ordinaires de réunion; c'est là qu'on apprend les chansons et qu'on débite les nouvelles.

leurs souliers de bois sur la route qui conduisait à Rosmadd (c'était l'endroit où demeurait Tinah avec son père et son grand-père). La jeune Pennérèz les renvoyait toujours avec une bonne parole, mais sans promesse; car elle portait plus haut ses espérances.

Enfin, il vint de Quimper un jeune kloarek de famille noble qui, dès le premier coup d'œil, fut ébloui de la beauté de Tinah. Il voulut pourtant résister en pensant à Dieu ; mais celui qui commence à aimer ressemble à ceux qui commencent à se noyer; l'amour monte comme l'eau et finit par lui dépasser la tête (1). Alann fut donc obligé de céder, et il résolut de quitter ses études pour ne plus songer qu'à la belle fille de Rosmadd.

Celle-ci recevait le jeune homme comme elle eût reçu le recteur, lui servant, à chaque visite, du pain blanc et du *vin de feu*, jusqu'à ce qu'il lui eût demandé à être son mari.

Elle accepta avec joie, car elle avait grand désir

(1) Cette image ne fait que traduire l'expression bretonne aimer éperdument, *karet dreist penn*, mot à mot, *aimer par dessus la tête.*

d'être une dame et de porter des jupes de soie, comme elle en avait vu aux châtelaines de Kimerch. Alann lui donna donc une bague, et elle promit de n'aimer que lui maintenant et toujours.

Mais pendant qu'ils ne pensaient tous deux qu a leur amour, allant les dimanches au Pardon et revenant, le soir, des veillées, en se tenant par le doigt du cœur (1), voilà qu'un homme du pays de Vannes arriva à Quimper avec deux chevaux richement équipés, pour annoncer à Alann que son frère aîné voulait le voir avant de mourir.

Le kloarek, forcé de partir, promit à Tinah de revenir dans trois mois avec le même cœur, et celle-ci jura, de son côté, qu'il la retrouverait telle qu'il l'avait laissée. Tous deux allèrent entendre ensemble la messe, et firent bénir un cierge qu'ils partagèrent, puis le jeune homme partit pour rejoindre sa famille qui demeurait entre Loudéac et Montfort.

Tinah commença par pleurer; mais elle cessa bientôt, de peur d'avoir les yeux malades; et, comme elle gardait le cœur triste, elle se mit à chan-

(1) *Bis ar galon;* nom donné par les Bretons au quatrième doigt, sans doute parce qu'on y place la bague d'alliance.

ter pour se distraire, de sorte que sa tristesse devint, peu à peu, de la joie.

Les jeunes gens que la présence d'Alann avait fait partir recommencèrent, après son départ, à fréquenter Rosmadd. La Pennérèz les recevait comme autrefois avec des airs d'amitié. Elle faisait à l'un tenir sa jument, quand elle la montait pour se rendre au marché; elle recevait du second une baguette de noisetier à écorce sculptée, et laissait le troisième prendre dans sa pochette gauche les noix qu'elle avait reçues du fils du fournier. De cette manière, tous étaient contents sans qu'aucun fût heureux, car le plus favorisé était toujours celui dont Tinah avait besoin pour le moment, et, une fois le service obtenu, elle le laissait là en l'appelant tout bas *Jean le Veau* (1).

Cependant le kloarek n'avait encore donné aucune nouvelle, et la jeune fille commençait à trouver que trois mois étaient bien longs, lorsque vint la fête de juin.

C'était encore le temps des anciens usages . tous

(1) *Iann ar luë;* imbécile.

les jeunes gens et toutes les jeunes filles, non mariés, depuis seize ans jusqu'à trente, se réunissaient ce jour-là sur une lande, près d'une *ville de korigans* (1), pour danser librement loin des yeux de leurs parents. Les jeunes filles portaient à leurs justins du lin en fleurs, et les jeunes garçons, à leurs chapeaux, des épis verts. Au moment d'entrer en danse, chaque amoureux prenait son amoureuse par la main, il la conduisait au grand *dolmen*, tous deux y déposaient fleurs et épis, et ils étaient sûrs de les retrouver aussi frais à l'heure du départ s'ils avaient été fidèles (2).

(1) Nom donné par les Bretons aux pierres druidiques, à cause des korigans ou nains qui les habitent.

Les monuments de ce genre sont très-fréquents en Bretagne ; ils se composent de *dolmens* ou *dol-mděns* (tables de pierre) que l'on croit avoir servi d'autels aux druides ; de *men-hirs* (pierres longues) qui semblent avoir été, comm les croix chrétiennes, des objets d'adoration et des signes de sépulture ; de *barows* et de *galgals* (buttes de terre ou de pierre) ayant eu la même destination ; de *rollers* (pierres roulantes ou branlantes) destinées à certaines épreuves ; enfin, de *krom-leac'hs* (lieux en rond) espèces d'enceintes où se célébraient certaines cérémonies particulières.

(2) Cet usage de la fête de juin existe encore dans les montagnes de Cornouailles et dans quelques paroisses du pays de Vannes.

Tinah vint avec les autres, portant à son doigt l'anneau de promesse, et sur son cœur, le bouquet de fleurs de lin; mais, comme tous s'avançaient deux à deux vers la table de pierre, voilà qu'elle aperçut près d'elle un jeune étranger habillé de velours et qui lui tendait la main.

— Pardon, monsieur le gentilhomme, dit-elle étonnée, je ne vous avais pas vu et j'ignore ce que vous demandez.

— Je demande, répondit l'étranger, à déposer un épi vert près du bouquet de la Pennérèz.

Tinah éclata de rire.

— Par la vertu (1), s'écria-t-elle, celui-ci ignore sans doute que je suis la fiancée d'Alann; le gentilhomme a dû entendre dire aux vieillards qu'il y avait trois choses impossibles même à Dieu : aplanir Baspars, arracher les rocs de Berrien et déraciner les fougères de Pougé; mais il y en a encore une quatrième, qui est justement celle qu'il demande (2).

(1) *Vertux !* exclamation bretonne.

(2) Le proverbe breton est d'une énergique concision :

Compeza Brasparz, divegna Berrien ha diradenna Plougé.
A zo tri zra impoçzubl da doué.

L'étranger n'ajouta rien dans le moment, sinon pour offrir à Tinah d'être son danseur ; mais, après le premier branle, comme il vit qu'elle prenait plaisir à ses cajoleries, il lui dit :

— Si la Pennérèz ne veut pas d'un épi vert près de son bouquet, je puis mettre, sur le dolmen, un épi d'argent, car mon père m'a laissé en héritage assez de terres pour occuper trois charrues et trois attelages.

— Alann aussi est riche et il ne me refusera rien répondit Tinah.

Lorsqu'ils eurent encore dansé un peu de temps, l'étranger reprit :

— Outre les champs que mon père m'a laisses, j'ai, de l'héritage de ma mère, deux forêts où j'occupe toujours douze charbonniers et autant de cordonniers en bois (1) ; au lieu d'un épi d'argent, je pourrai mettre sur la table de pierre un épi d'or.

— Je ne vous écoute pas, répondit Tinah troublée, c'est ainsi que le serpent parlait à notre première mère.

(1) *Botawér prénn.* C'est ainsi que les Bretons désignent les sabotiers.

Tous deux firent encore un tour de danse, et le gentilhomme reprit :

— Je n'ai parlé à la Pennérèz que de la terre labourée et des forêts ; mais j'ai encore reçu de mon oncle des prairies où l'on met au vert tous les ans cent génisses et autant de poulains. Aussi, à l'épi d'argent et à l'épi d'or, puis-je ajouter un épi de diamants.

Cette fois Tinah répondit :

— Taisez-vous, car vos paroles perdraient mon âme.

Mais l'étranger continua à parler tout bas de ce qu'il voulait donner à sa plus aimée. Elle devait avoir une robe faite par Dieu lui-même, un palais tel qu'aucun être vivant n'en pouvait habiter et où elle serait l'égale des plus grandes reines.

Tinah ne put résister à de telles promesses. Elle donna au gentilhomme son bouquet, son anneau et jusqu'à la moitié du cierge bénit dont Alann avait l'autre part.

Puis, comme la nuit était venue, elle se laissa conduire loin de la lande, vers la demeure qu'il lui avait promise.

Mais, à mesure qu'ils avançaient, le ciel devenait moins clair ; à chaque détour du chemin, on voyait mourir une étoile, si bien que tout finit par devenir noir autour d'eux. Ils entendaient seulement, dans l'ombre, un chant triste, et Tinah crut reconnaître l'oiseau de la mort !

Alors elle eut peur, et elle dit à son conducteur :

— Voilà longtemps que nous marchons, et je ne vois encore devant nous qu'un échalier de pierre (1) qui ressemble à ceux des cimetières.

— C'est la cour d'entrée de ma demeure, répondit le gentilhomme.

Tinah passa l'échalier, puis s'arrêta de nouveau et reprit :

— Je vois une croix comme celles que l'on élève sur les routes pour marquer la place des meurtres.

— C'est la girouette de mon toit, répondit l'étranger.

Tinah passa plus loin et s'arrêta une troisième fois.

(1) *Trémévaèn.* Les autres échaliers s'appellent *paséno.*

— On dirait qu'il y a là, sous nos pieds, une carrière abandonnée pareille à celle où l'on jette les chevaux abattus et les chiens tués.

— C'est la porte de notre logis, répliqua son compagnon.

Et il l'entraîna avec lui sur la pente rapide de la ravine, en l'enlevant dans ses bras.

Mais, à peine eut-elle atteint le fond, que la lune éclaira, et, à la place du gentilhomme vêtu de velours, elle ne vit plus qu'un squelette enveloppé d'un linceuil en lambeaux.

Elle tomba à genoux et cria :

— Grâce !

Alors le mort lui dit :

— Ne criez pas, car je suis Alann, votre fiancé. Comme je revenais pour vous épouser, des soldats m'ont pendu avec la corde que vous me voyez encore autour du cou, puis ils m'ont jeté dans ce gouffre. Je pourrissais là sur la terre, quand Jésus-Christ a eu pitié de moi. Il m'a prêté la forme d'un homme pour éprouver votre foi, et vous avez oublié le kloarek pour un inconnu. Voici donc ce que celui-ci vous a promis : une robe de terre et de gazon

faite par Dieu lui-même; un palais tel qu'aucun vivant n'en habite et le sort réservé aux plus grandes reines. Donnez votre main, ma fiancée, et couchez-vous près de moi, car voici l'heure à laquelle je rentre dans la mort.

A ces mots, le squelette attacha la corde au cou de la jeune fille par un nœud que les hommes ne pouvaient défaire; il s'étendit sur la terre humide, la tête repliée, et il demeura sans mouvement.

Tinah passa toute la nuit à genoux, presque folle de peur. Elle répétait toujours:

— Vierge Marie! vierge Marie! vierge Marie! sans pouvoir faire une plus longue prière; mais la mère de Dieu ne connaissait point sa voix et ne l'entendit pas, dans son paradis.

Cependant, vers le matin, Tinah crut voir quelque chose remuer à ses pieds et aperçut une souris de terre (1) qui s'était arrêtée devant elle pour la regarder. Presque au même instant, un point noir parut au-dessus de la ravine, un bruit d'ailes retentit et un grand corbeau gris vint se percher, à quelques pas, sur un houx desséché.

(1) *Logoden mors;* nom donné par les Bretons au mulot.

Le corbeau et la souris de terre étaient un magicien et une magicienne qui se rendaient là pour manger les morts. Ils se saluèrent tous deux, dans la langue du pays où pousse le blé blanc (1).

— Par le *vieux Guillaume*, vous voilà de bonne heure ici, ma commère, dit le corbeau; il me semble que vous êtes déjà occupée de choisir ce que vous mangerez de cette jeune fille.

— Ne sais-tu pas, répondit la souris de terre, d'un ton de mauvaise humeur, que le *serpent-huant* (2) n'a pu nous permettre de toucher à la chair vivante.

— Hé bien ! nous attendrons que ce petit cœur soit de la chair morte, répondit le corbeau.

— Oui, reprit la souris de terre, et je garde pour ma part ses joues.

— Moi ses lèvres fraîches, ajouta le corbeau gris.

— Je rongerai ses grands yeux.

— Et moi, je becqueterai ses oreilles mignonnes.

Tinah sentait le sang de ses veines devenir froid en les écoutant. Cependant elle eut la force de dire :

— Je suis bien jeune et bien petite pour vous

(1) *Gwened* (Gwen-ed) ; nom breton du pays de Vannes.
(2) *Aëzr-haourd ;* autre nom du diable.

nourrir tous deux, hélas ! mes chers maîtres ; et vous auriez plus de profit à me sauver.

— Te sauver ! répétèrent le magicien et la magicienne ; comment le pourrions-nous ?

— Vous le pourriez, reprit la jeune fille : il suffit pour cela que la souris de terre ronge la corde qui me tient liée et que le corbeau m'emporte, sur ses ailes, hors de la ravine.

— Et que nous donneras-tu si nous faisons cela ? demandèrent les deux rongeurs de morts.

— Je vous donnerai, répondit la jeune fille, deux vaches avec leurs veaux.

Le magicien et la magicienne se mirent à rire.

— J'ajouterai du lin et du blé.

Ils rirent plus fort.

— Enfin, s'il le faut, je donnerai un couvert d'argent.

— Non ! s'écria brusquement la souris de terre ; je n'ai besoin ni d'argenterie, ni de provisions, ni de bétail ; mais je veux que tu me donnes deux ailes pour voler.

— Et moi, continua le corbeau, que tu me donnes quatre pieds pour mieux marcher.

— Et si tu ne peux les fournir demain, ajoutèrent-ils ensemble, tu nous abandonneras ton âme.

Tinah trouva les conditions bien dures ; mais elle accepta tout plutôt que de rester dans le fond du gouffre, attachée au squelette. Le magicien et la magicienne lui firent prêter serment sur la croix d'or qu'elle portait au cou, et, dès qu'elle eut juré, la souris de terre se mit à ronger la corde jusqu'à ce qu'elle l'eût coupée ; le corbeau s'approcha ensuite, prit la *Pennérèz* sur ses ailes et la transporta, d'une seule volée, jusqu'à la ferme de son père. Il l'y déposa sous un pommier en fleurs, en l'avertissant que le lendemain sa commère et lui reviendraient à la même place pour qu'elle eût à remplir sa promesse.

Tinah courut aussi vite que ses forces le lui permettaient, et se mit à frapper à la porte qui donnait sur l'aire, en appelant ceux de la maison. Le vieux grand-père, que l'âge empêchait de dormir, reconnut sa voix et vint ouvrir ; mais, à la vue de la belle fille si pâle et si souillée de boue, il commença à crier qu'il était arrivé un malheur, et tous les gens de la maison accoururent. Tinah, qui tremblait

comme une feuille de peuplier noir (1), se mit à raconter ce qui lui était arrivé, et tous furent grandement épouvantés. Mais le vieux père, qui avait vu soixante-dix batteries depuis le jour où on lui avait confié l'aiguillon (2), dit à Tinah qu'il fallait consulter le recteur.

Lui-même la conduisit, après la messe du matin, chez M. Pouldu, à qui il apporta trois poignées de lin et une poule pondeuse. La jeune fille raconta tout, en confession, au vieux prêtre, qui lui dit :

— Vous avez juré sur la croix, aucun pouvoir humain ne peut vous relever de votre promesse, et vous devez la remplir.

— Jésus, mon Dieu ! faudra-t-il donc perdre mon âme ! s'écria Tinah, en pleurant.

— Écoutez-moi, reprit le recteur, et faites ce que je vais vous commander.

La Pennérèz promit de ne rien oublier.

— Vous allez prendre d'abord un couteau qui

(1) *Elo du ;* c'est ainsi que les Bretons désignent le tremble.

(2) On ne confie l'aiguillon qui sert à conduire les bœufs, qu'aux jeunes garçons qui ont atteint leur douzième née.

n'aura jamais touché ce qui est chair ou ce qui en sort; vous irez le long des haies, en écoutant le vent souffler dans les herbes; quand vous en entendrez une qui bruit comme un grelot, coupez la tête et la tige, car ce sera l'herbe du sommeil; vous en arrangerez une petite litière sous le pommier fleuri et vous reviendrez m'avertir.

Tinah fit comme on lui avait ordonné; elle alla le long des haies, elle entendit l'herbe tinter sous le vent, elle la coupa avec un couteau neuf et en fit une litière sous le pommier; puis elle vint avertir M. Pouldu qui la renvoya au lieu convenu, après lui avoir appris ce qu'elle devait faire.

Tinah demeura là jusqu'au soir, priant la vierge Marie et les meilleurs saints. Enfin, quand la nuit fut noire, elle entendit la voix de la souris de terre qui l'appelait.

— Mes ailes sont-elles prêtes? demandait-elle d'un ton moqueur.

— Pas encore, répondit Tinah; mais elles vont arriver bientôt.

— Dépêche, dépêche! reprit la magicienne, car j'ai affaire ailleurs; il faut que je sois demain à Gui-

clan pour jeter un sort sur les vaches du seigneur de la paroisse.

— Reposez-vous seulement un instant, madame, répondit la *Pennérèz*, et vous serez satisfaite.

La souris de terre, qui était bien aise qu'on la traitât comme la femme d'un procureur ou d'un capitaine de navire, s'approcha du pommier et se coucha sur la litière que Tinah avait préparée. Mais l'herbe du sommeil produisit son effet, et, au bout d'un instant, elle s'endormit.

Il y avait tout au plus quelques minutes qu'elle ronflait, quand le corbeau gris parut à son tour.

— Hé bien ! ma mignonne, demanda-t-il à Tinah, où sont les quatre pieds que je viens chercher.

— Hélas ! je n'ai pu les trouver ni pour or, ni pour argent, répliqua la jeune fille.

— J'en étais bien sûr, reprit le magicien en riant; alors, ma belle, il me revient la moitié de votre petite âme et je veux l'avoir tout à l'heure.

— Encore un peu de répit, cher sorcier ! s'écria Tinah; j'espère toujours que vous aurez pitié d'une pauvre fille sans malice et qui vous apporte de quoi faire la collation.

— Comment cela? demanda le corbeau gris.

— J'avais attrapé un rat dans un piége, et je l'ai apporté pour vous l'offrir, continua la *Pennérèz*, en montrant la souris de terre endormie à ses pieds.

Le corbeau regarda celle-ci du coin de l'œil.

— C'est un morceau friand et que j'accepte, dit-il; mais à condition de ne point renoncer pour cela à mes droits.

— Faites donc selon votre bon plaisir, répliqua Tinah.

Le corbeau n'en attendit pas davantage; il fondit sur la souris de terre et l'avala d'une seule bouchée.

Mais celle-ci, en se réveillant, se mit à crier et à se démener si fort, que ses quatre pattes percèrent l'estomac de l'oiseau glouton et parurent au dehors!

Aussitôt le recteur, qui avait tout vu, se montra avec le surplis, l'étole, le bonnet pointu, le goupillon, et il s'écria :

— Loin d'ici! race née de l'œuf du coq (1)! Cette

(1) On croit en Bretagne que certains œufs, recouverts seu-

jeune fille ne vous appartient plus, car elle a rempli sa promesse. Toi, souris de terre, tu as désormais deux ailes, puisque tu fais partie du corbeau gris ; et toi, corbeau gris, tu as quatre pattes, puisque celles de la souris sortent de la boule de ton cœur (1). Allez donc ainsi, et restez tels que vous avez voulu être jusqu'au jour du jugement.

Et il leva trois fois son goupillon, dont il aspergea le corbeau-souris qui s'envola avec un double cri.

C'est depuis ce temps, et en souvenir de cette histoire, que l'on a allongé d'une rime, dans le pays, le vieux souhait de nouvel an, et qu'au lieu de dire seulement comme autrefois :

Bonne année à vous, garçon,
Point de souris dans la maison

on ajoute :

lement d'une pellicule, sont pondus par les coqs et proviennent du démon comme tout ce qui sort de l'ordre naturel. Ces œufs sont, dit-on, couvés par des couleuvres et produisent des monstres. *Race née de l'œuf du coq* est donc une injure qui exprime l'origine diabolique de l'être auquel on l'adresse.

(1) *Boull e galon* ; ce mot se prend pour poitrine et pour estomac ; cependant celui-ci s'appelle aussi *ar c'hoff bian*, le petit ventre.

Ni corbeau gris sur le pignon (1).

Mais les jeunes gens ont oublié les traditions, et la plupart ne pourraient vous dire cette origine.

Quant à Tinah, si vous voulez savoir ce qu'elle devint, voici le bruit du passé. Le lendemain du jour où M. Pouldu avait délivré son âme, elle alla trouver l'abbesse d'un couvent du voisinage pour lui demander à prendre le voile, et, un an après, elle prononçait ses vœux, à la grande édification du pays.

Le père et le grand-père, qui n'avaient point d'autres héritiers, donnèrent au couvent tant de lin, que les nones purent filer au rouet pendant deux années sans en acheter de nouveau, et assez de grains pour les nourrir toutes pendant le même temps, malgré ce qu'elles donnaient aux pauvres.

(1) Bloaved vad did-te ta vaut (pautr.)
Ha tyéguez di logod
Ha pignonn gwen di Brand-aud.

RÉCIT DU VIEUX PATRON.

LES QUATRE DONS.

Si j'avais trois cents écus de rente, j'irais demeurer à Quimper, où se trouve la plus belle église de la Cornouaille et où les maisons ont des girouettes sur les toits ; si j'avais deux cents écus, j'habiterais Carhaix, à cause de ses moutons de bruyère et de son gibier ; mais si je n'avais que cent écus, je voudrais tenir ménage à Pont-Aven ; car c'est là qu'est la plus grande abondance de toutes choses. A Pont-Aven on a le beurre pour le prix du lait, la poule pour le prix de l'œuf, et la toile pour le prix du lin encore vert. Aussi y voit-on de bonnes fermes dans lesquelles on sert du porc salé trois fois la semaine et où les bergers eux-mêmes mangent du pain de méteil à discrétion.

C'était dans une de ces fermes-là que vivait Barbaïk Bourhis, courageuse femme qui avait soutenu sa maison comme si elle eût été un homme, et qui

possédait assez de champs et de récoltes pour entretenir deux fils aux écoles.

Or, Barbaik n'avait qu'une nièce qui gagnait plus que son entretien, de sorte qu'elle mettait le profit de chaque jour sur le profit de la veille.

Mais les épargnes trop faciles engendrent toujours quelques fléaux. A force d'entasser le blé, vous attirez les rats dans vos granges, et à force d'économiser les écus, vous faites naître l'avarice dans votre cœur. La vieille Bourhis en était venue à n'avoir d'autre souci que d'augmenter son bien, à ne montrer d'estime que pour ceux qui payaient, chaque mois, une grosse somme au percepteur. Aussi prenait-elle un air de colère quand elle voyait Dénès, le journalier de Plover, causer avec sa nièce derrière le pignon. Un matin qu'elle venait encore de les surprendre, elle cria à Téphany d'un ton de marâtre :

— N'est-ce pas une honte que vous soyez ainsi causant toujours avec un jeune homme sans bien, quand il y en a tant d'autres qui vous achèteraient volontiers la bague d'argent ?

— Dénès est un bon laboureur et un vrai chré-

tien, répondit la jeune fille; un jour ou l'autre il trouvera à louer quelque ferme dans laquelle il pourra élever des enfants.

— Et vous voudriez être leur mère? interrompit la vieille; Dieu me sauve! j'aimerais mieux vous voir dans le puits du courtil que la femme de ce vagabond. Non, non, il ne sera pas dit que j'aurai élevé chez moi la fille de ma sœur pour qu'elle épouse un homme dont toute la fortune tiendrait dans son sac à tabac.

— Que fait la fortune quand on a la santé et que la Vierge peut regarder dans nos intentions? répondit doucement Téphany.

— Que fait la fortune! répéta la fermière scandalisée. Ah! tu en es donc arrivée à mépriser le bien que Dieu nous donne? Que tous les saints aient pitié de nous! puisqu'il en est ainsi, morceau d'effronterie (1), je te défends de jamais parler à Dénès; et s'il reparaît à la ferme, j'irai trouver le recteur pour qu'il vous mette dans son monitoire du dimanche.

(1) Expression bretonne, *pex divergont*.

— Jésus ! vous ne feriez pas cela, ma tante ! s'écria Téphany effrayée.

— Aussi vrai qu'il y a un paradis, je le ferai ! répliqua la vieille femme avec colère ; mais en attendant, allez à la *doué* pour laver le linge et le faire sécher sur les aubépines ; car depuis que vous avez l'oreille au vent qui vient de Plover, tout reste à faire au logis et vos deux bras ne valent pas les cinq doigts d'un manchot.

Téphany voulut en vain répliquer, la mère Bourhis lui montra impérieusement le baquet, le savon et le battoir, en lui ordonnant de partir sur-le-champ.

La jeune fille obéit, mais son cœur était gonflé de chagrin et de ressentiment.

— La vieillesse est plus dure que les pierres du seuil de la ferme, pensait-elle ; oui, cent fois plus dure : car, à force de tomber, la pluie use le seuil, et les larmes ne peuvent amollir la volonté des vieilles gens. Dieu sait que la causerie avec Dénès était ma seule joie ; si je ne dois plus le voir, autant vaut entrer dans un couvent ! et pourtant le bon ange était toujours avec nous. Dénès ne m'appre-

nait que de beaux cantiques, ne me parlait que de ce que nous ferions quand nous serions ensemble, mari et femme, dans une ferme, lui cultivant les terres, et moi soignant les étables. Est-ce donc chose défendue de se donner honnêtement l'un à l'autre du courage et de l'espoir ? Dieu n'aurait pas fait le mariage s'il y avait eu péché à penser qu'on se marierait un jour, et il ne nous eût pas donné le jugement s'il était défendu de choisir. Ah ! c'est me faire grand tort que de m'empêcher de mieux connaître Dénès, car il n'y a que lui qui occupe mon cœur.

Tout en se parlant ainsi à elle-même, Téphany avait gagné la *doué*. Comme elle allait déposer son baquet chargé de linge sur une des pierres blanches qui entourent le lavoir, elle y aperçut une vieille femme qui n'était pas de la paroisse et qui se tenait la tête appuyée sur un petit bâton d'épine jauni au feu. Malgré son chagrin, Téphany la salua.

— Ma tante (1) prend le frais sous les aunes ? dit-elle, en déposant plus loin son fardeau.

(1) Les jeunes filles bretonnes appellent ainsi les vieilles femmes par respect.

— On se repose où l'on peut, quand on a le toit du ciel pour maison, répondit la vieille d'une voix tremblante.

— Êtes-vous si abandonnée? demanda Téphany avec compassion, et ne vous reste-t-il aucun parent qui puisse vous faire place à son foyer?

— Tous sont morts depuis longtemps, répondit l'inconnue, et je n'ai plus d'autre famille que les bons cœurs.

La jeune fille prit le pain de méteil frotté de lard que Barbaïk avait enveloppé dans un morceau de toile et posé près de son battoir.

— Tenez, pauvre tante, dit-elle, en le présentant à la mendiante. Aujourd'hui, du moins, vous dînerez comme une chrétienne avec le pain du bon Dieu : pensez seulement dans vos prières à mes parents trépassés.

La vieille femme prit le pain, puis regarda Téphany.

— Ceux qui secourent méritent d'être secourus, dit-elle; vous avez encore les yeux rouges, parce que Barbaïk l'avare vous a défendu de parler au garçon de Plover; mais c'est un cœur honnête, qui

ne veut que le bien, et je vous donnerai moyen de le voir une fois chaque jour.

— Vous ! s'écria la jeune fille, stupéfaite de ce que la mendiante était si bien instruite.

— Prenez cette longue épingle de cuivre, reprit la vieille, et chaque fois que vous la mettrez à votre justin, la mère Bourhis sera obligée de quitter la ferme pour aller compter ses choux. Tout le temps que l'épingle restera en place, vous serez libre, et votre tante ne reviendra que lorsque l'épingle aura été remise dans l'étui.

A ces mots, la mendiante se leva, fit un signe d'adieu et disparut.

Téphany demeura étourdie. Évidemment la vieille femme n'était pas une mendiante, mais une sainte, ou une *chanteuse de vérité* (1).

En tous cas, la jeune fille serra précieusement l'épingle, bien décidée à éprouver sa puissance dès le lendemain.

Vers l'heure donc où Dénès avait coutume de venir, elle la plaça à sa collerette. Barbaïk prit

(1) Nom donné par les Bretons aux fées qui disent l'avenir : *dion ganérez ;* mot à mot, *qui chante droit.*

aussitôt ses sabots et passa dans le courtil, où elle commença à compter ses choux, puis du courtil elle passa au verger, et du verger aux autres champs, si bien que la jeune fille put causer à loisir avec le garçon de Plover.

Il en fut de même le lendemain et tous les jours suivants, pendant plusieurs semaines. Dès que l'épingle sortait de l'étui, la bonne femme courait à ses choux, recommençant toujours à calculer combien il y en avait de gros, de petits, de bosselés ou de crépus (1).

Dénès parut d'abord ravi de cette liberté ; mais peu à peu il se montra moins empressé. Il avait appris à Téphany toutes ses chansons. Il lui avait raconté tous ses projets ; maintenant il était obligé de chercher ce qu'il pourrait lui dire et de s'y préparer d'avance, comme un prédicateur qui va faire un sermon. Aussi venait-il plus tard et s'en allait-il plus tôt. Quelquefois même, prétexant des charrois, des sarclages ou des courses à la ville, il ne venait

(1) Ce sont différentes espèces de choux cultivés en Bretagne.

point à la ferme, et Téphany en était pour ses frais d'épingle.

Elle comprit que l'affection de son fiancé s'était refroidie, et elle devint plus triste qu'avant.

Un jour qu'elle avait vainement attendu le jeune homme, elle prit sa cruche et s'en alla seule à la fontaine, le cœur gros de déplaisir.

Comme elle y arrivait, elle aperçut la même vieille qui lui avait remis l'épingle magique : elle était debout, près de la source, et regardant venir Téphany, elle se prit à dire, avec un petit rire de cigale :

— Ah! ah! la belle fille n'est-elle plus contente de pouvoir entretenir son serviteur à toute heure du jour?

— Hélas! pour l'entretenir, il faudrait être avec lui, répliqua Téphany tristement, et l'habitude lui a rendu ma compagnie moins douce. Ah! tante, puisque vous me donniez le moyen de le voir tous les jours, il fallait donc me donner, en même temps, assez d'esprit pour le retenir.

— Est-ce là ce que ma fille veut? demanda la vieille; dans ce cas, voici une plume arrachée à

l'aile d'un ange savant; quand elle la mettra dans ses cheveux, rien ne l'arrêtera, car elle aura autant de connaissances et de malice que maître Jean (1) ui-même.

Téphany, toute rouge de joie, emporta la plume, et le lendemain, avant la visite de Dénès, elle la mit sous son *rozarès* bleu (2). Au même instant, il lui sembla que le soleil se levait dans son esprit; elle se trouva savoir tout ce que les *kloeirs* apprennent en dix années et beaucoup de choses que les plus savants ne connaissent pas; car, avec la science des hommes, elle avait conservé la malignité des femmes. Aussi Dénès fut-il émerveillé de tout ce qu'elle lui dit; elle parlait en vers comme les *bazvalanes* (3) de Cornouailles, savait plus de chansons que les mendiants de Scaër, et répétait les histoires de voisinage racontées dans tous les fours et dans tous les moulins du pays !

(1) Nom donné par les Bretons au folet malin, *Maistr-Yan*.

(2) Ruban recouvert de dentelle que les paysannes de la Cornouailles portent en bandeau.

(3) Entremetteurs pour les mariages, qui improvisent des disputes en vers comme les bergers de Virgile.

Le jeune homme revint le lendemain et les jours suivants, et Téphany trouvait toujours quelque chose de nouveau à lui dire. Dénès n'avait jamais vu d'homme ni de femme qui eût autant d'esprit; mais après y avoir pris plaisir, il commença à s'effrayer. Téphany n'avait pu s'empêcher de mettre sa plume pour d'autres que pour lui; on répétait partout ses chansons, ses malices, et chacun disait :

— C'est une méchante cheville (1); celui qui l'épousera est sûr d'être conduit comme un cheval bridé.

Le garçon de Plover répétait en lui-même cette prédiction, et, comme il avait toujours pensé qu'il valait mieux tenir la bride que la porter, il commença à rire plus difficilement des plaisanteries de Téphany.

Un jour qu'il devait se rendre aux danses d'une aire neuve, la jeune fille employa tout son esprit pour le retenir; mais Dénès, qui ne voulait pas se laisser conduire, n'écouta point ses raisons et repoussa ses prières.

(1) Expression bretonne, *goal hibiil*.

— Ah ! je vois bien pourquoi vous tenez tant à l'aire neuve, dit Téphany irritée ; vous y verrez Aziliçz de Penenru !

Aziliçz était la plus belle fille du canton, et, au dire de toutes ses bonnes amies, la plus coquette. Penenru était voisin de Plover, si bien que la belle fille et Dénès se connaissaient de voisinage.

— Pour le vrai, Aziliçz y sera, dit Dénès qui prenait plaisir à rendre sa plus aimée jalouse, et pour la voir on ferait une longue route.

— Allez donc où votre cœur vous porte, dit la jeune fille blessée.

Et elle rentra à la ferme sans vouloir en écouter davantage.

Mais elle s'assit sur la pierre du foyer, accablée de tristesse, et, après avoir longtemps pensé, elle s'écria, en jetant la plume merveilleuse qui lui avait été donnée.

— A quoi bon l'esprit pour les jeunes filles, puisque les hommes vont à la beauté comme les mouches vers le soleil. Ah ! ce qu'il me fallait, vieille tante, ce n'était pas d'être la plus instruite, mais la plus belle.

— Sois donc aussi la plus belle, répondit tout-à-coup une voix.

Téphany se retourna saisie, et aperçut près de la porte la vieille au bâton d'épines, qui lui dit :

— Prends ce collier, et tant que tu le porteras au cou, tu paraîtras parmi les autres femmes comme la reine des prés parmi les fleurs sauvages.

Téphany ne put retenir un cri de joie. Elle s'empressa de se parer du collier, courut à son petit miroir et demeura dans le ravissement. Jamais fille n'avait été si blanche, si rose et si charmante à regarder.

Voulant juger à l'instant de l'effet que produirait sa vue sur Dénès, elle s'habilla de son plus beau costume, mit des bas de laine, des souliers à boucles, et prit le chemin de l'aire neuve.

Mais voilà qu'arrivée au carrefour, elle rencontra un jeune seigneur en carrosse qui, à sa vue, fit arrêter le cocher.

— Par ma vie! s'écria-t-il avec admiration, je ne savais pas qu'il y eût dans le pays une aussi belle créature, et, dussé-je y perdre mon âme, il faudra qu'elle porte mon nom.

Mais Téphany lui répondit :

— Passez, mon gentilhomme, passez votre chemin je ne suis qu'une pauvre paysanne accoutumée à vanner, à traire et à faucher.

— Et moi, je te ferai grande dame ! répliqua le seigneur en lui prenant la main et voulant la conduire à son carrosse.

La jeune fille se rejeta en arrière.

— Je ne veux être que la fiancée de Dénès, le laboureur de Plover, dit-elle avec résolution.

Le seigneur voulut insister; mais comme il vit qu'elle s'approchait du fossé pour fuir dans les blés, il ordonna à ses valets de la saisir et la fit porter de force à sa voiture, qui repartit au galop des chevaux.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent au château, qui était bâti en pierres taillées et couvert d'ardoises, comme les grandes maisons nobles. Le jeune seigneur ordonna d'aller chercher un prêtre pour les marier, et comme, en attendant, Théphany ne voulait rien écouter et cherchait à fuir, il la fit enfermer dans une grande salle fermée par trois portes verrouillées, en ordonnant à ses gens de la surveiller. Mais avec son épingle Téphany les envoya tous

compter les choux du jardin, avec sa plume elle devina une quatrième porte cachée dans les boiseries par où elle s'échappa; puis, se recommandant à Dieu avec ferveur, elle se mit à fuir à travers les taillis comme un lièvre qui a entendu les chiens.

Elle marcha tant qu'elle eut de force, jusqu'à ce que la nuit commença à descendre. Alors elle aperçut le clocher d'un couvent et elle alla sonner à la petite porte grillée pour demander un abri; mais en la voyant la tourrière secoua la tête.

— Allez, allez, dit-elle; il n'y a pas de place ici pour des jeunes filles si belles qui courent, à cette heure, toutes seules par les chemins.

Et fermant le guichet, elle s'éloigna sans vouloir rien écouter.

Forcée d'aller plus loin, Téphany s'arrêta à la porte d'une ferme où se trouvaient plusieurs femmes causant avec de jeunes garçons, et elle fit la même demande qu'au couvent.

La maîtresse de la maison hésitait sur ce qu'elle devait répondre; mais tous les jeunes gens, émerveillés par la beauté de Téphany, s'écrièrent à la fois qu'ils voulaient l'emmener chez leur père, et

chacun d'eux renchérissait sur les promesses du précédent. L'un déclarait qu'il voulait la conduire dans une charrette à trois chevaux pour lui éviter la fatigue; l'autre lui promettait le meilleur lit, et un troisième déclarait qu'elle prendrait place à table avec les hommes. Puis, des promesses ils en vinrent aux querelles, et des querelles aux coups, si bien que les femmes effrayées se mirent à injurier Téphany en lui disant que c'était une grande honte de venir ainsi séduire et troubler les hommes par sa beauté. La pauvre fille, toute hors d'elle, voulut s'enfuir; mais les jeunes gens s'élancèrent à sa poursuite. Elle se rappela alors tout-à-coup son collier, et, l'arrachant de son cou, elle le passa à celui d'une truie qui broutait dans la douve, à l'instant même le charme qui attirait vers elle s'évanouit, et tous les jeunes gens se mirent à la poursuite de la bête, qui s'enfuyait épouvantée.

Téphany continua à marcher malgré sa fatigue, et arriva enfin à la ferme de sa tante, bien lasse et encore plus triste. Ses souhaits lui avaient jusqu'alors si mal réussi qu'elle fut plusieurs jours sans en faire. Cependant les visites de Dénès devenaient de

plus en plus irrégulières : il avait entrepris de défricher une garenne et y travaillait du matin au soir. Quand la jeune fille regrettait de ne pas le voir, il avait toujours à répondre que son travail était leur seule ressource, et que pour passer le temps à causer, il fallait des héritages ou des dots.

Téphany se mit donc à se plaindre et à désirer.

— Que Dieu me le pardonne, disait-elle en se parlant tout bas : mais ce que je devais demander, ce n'était ni la liberté de voir tous les jours Dénès, car il s'en est lassé, ni l'esprit, car il en a peur, ni la beauté, car elle engendre les troubles et la défiance; mais bien plutôt la richesse avec laquelle on est le maître de soi-même et des autres. Ah ! si j'osais faire encore une demande à la vieille tante, je serais plus sage que par le passé.

— Sois satisfaite, dit la voix de la vieille mendiante sans que Téphany pût la voir; en cherchant dans ta poche droite, tu trouveras une petite boîte ; frotte tes yeux avec l'onguent qui y est renfermé et tu auras en toi-même un trésor.

La jeune fille fouilla vivement dans sa poche, trouva la boîte, l'ouvrit, et commençait à se frotter

les yeux comme on le lui avait recommandé, lorsque Barbaïk Bourhis entra.

Celle-ci, qui depuis quelque temps perdait malgré elle des journées entières à compter ses choux et voyait tous les travaux arriérés dans la ferme, ne cherchait que l'occasion de reporter sur quelqu'un sa mauvaise humeur. En apercevant sa nièce assise et inactive, elle joignit les mains :

— Voilà donc comme on travaille quand je suis aux champs ! s'écria-t-elle ; ah ! je ne m'étonne plus si la ruine est dans la maison ! N'as-tu pas honte, malheureuse ! de voler ainsi le pain d'une parente ?

Téphany voulut s'excuser ; mais la colère de Barbaïk était semblable au lait qui chauffe sur un feu de bruyère ; le premier bouillon soulevé, tout monte et s'emporte : des reproches elle passa aux menaces, et des menaces à un soufflet. Théphany, qui avait assez patiemment supporté le reste, ne put se retenir de pleurer ; mais que l'on juge de son étonnement, quand elle vit que chacune de ses larmes était une belle perle ronde et brillante !

La mère Bourhis, qui s'en aperçut également,

poussa de grands cris d'admiration et se mit à les recueillir.

Dénès qui entra dans ce moment ne demeura pas moins frappé.

— Des perles ! de vraies perles ! cria-t-il en les recevant.

— C'est notre fortune, dit Barbaïk, qui continuait à les recueillir.

— Ah ! Jésus ! Quelle est la *diseuse de vérité* qui lui a donné ce don ?

— Faut bien prendre garde qu'on le sache dans le pays, Dénès; je vous donnerai une part, mais rien qu'à vous ! Continue, ma fille, continue, va ; tu profiteras aussi de la chance.

Elle tendit son tablier , et Dénès son chapeau ; il ne pensait plus qu'aux perles et avait oublié que c'étaient des pleurs.

Téphany, suffoquée, voulut s'enfuir ; mais la fermière l'arrêta en lui reprochant de vouloir leur faire tort et en répétant tout ce qui pouvait la faire pleurer plus fort. Il fallut que la jeune fille fît un effort sur elle-même pour retenir sa douleur et essuyer ses yeux.

— C'est déjà fini ! s'écria Barbaïk ; ah ! Vierge Marie ! faut-il avoir peu de courage ! Si j'avais le don comme elle, je ne voudrais pas plus m'arrêter que la grande source du Chemin Vert. Ne pourrait-on pas la battre un peu pour voir?

— Non, interrompit Dénès, faut pas trop la fatiguer une première fois; je vais partir tout de suite pour la ville, où je saurai ce que chaque perle peut valoir.

Barbaïk et lui sortirent en supputant approximativement le prix et réglant d'avance le partage, dans lequel Téphany était oubliée.

Celle-ci pressa ses deux mains jointes sur son cœur avec un gémissement et leva les yeux au ciel; mais son regard rencontra la vieille mendiante, qui, appuyée sur son bâton dans le coin le plus obscur du foyer, la regardait d'un air moqueur. La jeune fille tressaillit, et saisissant l'épingle, la plume et la boîte d'onguent données par la vieille :

— Reprenez, reprenez tout, s'écria-t-elle éperdue ; malheur aux gens qui ne se contentent pas de ce qu'ils ont reçu de Dieu ! Il m'avait dotée selon sa sagesse et j'ai voulu follement revenir sur le par-

tage ! Portez à d'autres la liberté, l'esprit, la beauté, la richesse ; je ne suis, je ne veux être que la simple fille d'autrefois, aimant les siens et les servant selon les pauvres forces de son corps et de son esprit.

— Bien, Téphany, dit la vieille ; tu es sortie de l'épreuve ; mais qu'elle te profite. La Trinité m'avait envoyée pour te donner cette leçon : je suis ton ange gardien ; maintenant que tu comprends la vérité, tu vivras tranquille, car Dieu a promis la paix aux cœurs de bonne volonté.

A ces mots la mendiante se changea en un ange brillant de lumière qui répandit dans toute la ferme une odeur d'encens et de violette, puis disparut comme un éclair.

Téphany pardonna à Dénès d'avoir voulu vendre ses larmes. Devenue moins exigeante, elle accepta d'être heureuse comme on peut l'être sur la terre, et elle épousa le garçon de Plover, qui fut toujours un bon mari et un courageux travailleur.

QUATRIÈME FOYER.

PAYS DE VANNES.

LA HUTTE DU SABOTIER.

Les traditions populaires sont moins nombreuses au pays de Vannes que dans la Cornouailles et le Léonnais. L'envahissement de la langue française en est sans doute la principale cause ; mais le caractère des habitants y entre aussi pour beaucoup.

Les Venètes modernes sont, en effet, comme leurs ancêtres, plutôt des hommes d'action que de rêverie. Mêlés au mouvement politique de notre temps par leurs insurrections royalistes de 1793 et de 1815, ils se sont fait une histoire contemporaine dont les souvenirs prochains et dramatiques occupent presque exclusivement leurs veillées. Les an-

ciennes traditions ont été d'autant plus facilement effacées par les nouvelles que celles-ci correspondaient mieux à la nature remuante et militaire des *Gwénédis*. S'ils reviennent encore parfois aux récits des vieux temps, c'est avec la demi-légèreté de gens qui redisent les contes de leurs nourrices. Exprimez des doutes, ils plieront les épaules et se contenteront d'observer *que les vieux l'ont raconté ainsi !*

Cette quasi-incrédulité s'exprime, du reste, par la forme même de leurs récits. Rien de plus rare au pays de Vannes qu'un *discrevellerr*. Ce conteur appartient essentiellement au Léonnais, à une portion de la Cornouailles et du pays de Tréguier ; partout ailleurs les *marvailherrs* dominent, et parmi ceux-ci, les *marvailherrs gwénédis* sont incontestablement les plus railleurs et les plus osés.

En voulez-vous un exemple ? Écoutez-les raconter la construction du pont d'Entel, qui joint le rivage à la petite île de Caduod (1).

Saint Kado habitait cette dernière île, à laquelle il

(1) Dans l'arrondissement de Lorient. La rivière d'Ente (autrefois d'Estell) va se jeter dans la mer, entre la presqu'île du Gavre et celle de Quiberon.

a donné son nom. Il désirait, depuis longtemps, un moyen de passage qui permît aux fidèles de le venir visiter sans avoir besoin d'un bateau, et il s'adressa, en conséquence, à madame la Vierge pour obtenir un pont sur la rivière d'Entel; mais la ménagère du Paradis lui répliqua que pareille chose ne regardait point les femmes et qu'il eût à en causer avec la Trinité. Celle-ci, qui avait toutes espèces de considérations pour saint Kado, répondit qu'elle eût voulu lui accorder sa demande, mais que les saints de la Bretagne la ruinaient en miracles et que les anges qu'elle eût pu employer à cette construction étaient occupés ailleurs.

Kado, ainsi refusé par Dieu, pensa au diable qui a toujours été regardé comme un excellent maçon et lui demanda ses plans et ses conditions. Satan traça, sur un papier rouge, le dessin d'un pont merveilleusement solide qu'il promit de construire sur-le-champ si le saint voulait lui abandonner *la première créature de Dieu qui y passerait.* Kado y consentit, et le diable se mit aussitôt à l'œuvre. Sa femme vint l'aider pour qu'il allât plus vite, et elle lui portait, dans son tablier, des pierres grosses comme

des tonneaux, de sorte que le pont fut construit en une seule nuit. Mais, lorsqu'il fut achevé, saint Kado, qui était un homme d'esprit, y lâcha un vieux chat noir et cria au diable de prendre en payement *cette créature de Dieu.* Le mauvais esprit, honteux d'avoir été dupé, allait détruire son ouvrage, si le saint ne fût accouru, le goupillon à la main, et ne l'eût mis en fuite. Le mouvement de Kado fut si rapide, qu'il glissa et que son pied laissa sur la pierre une empreinte qu'on y voit encore et qui s'appelle la *glissade de saint Kado* (1).

(1) M. Miorcec de Kerdannet fait observer que l'on raconte la même histoire pour le pont de Crac'h, entre Lanlis et Plouguerneau et pour celui de Pont-Christ. Les ponts ont toujours donné lieu à des traditions merveilleuses. M. Amédée de Beaufort, dans ses *Légendes populaires*, raconte l'histoire de celui qui fut bâti sur la junte (à peu de distance du *Pas de Souci*) par les soins d'un saint ermite nommé Guillaume et que le diable renversait toujours au moment où il allait être achevé. Guillaume, qui ne savait à qui attribuer cette mauvaise action, finit par soupçonner l'ennemi du genre humain; il se mit de garde un soir, près du pont, et, Satan s'étant présenté pour le renverser, le saint le poursuivit avec force eau bénite et signes de croix jusqu'au bassin formé par le Tarn, entre les deux rochers appelés *Lourdes* et l'*Aiguille.* Là, Satan traversa la rivière et allait échapper, lorsque Guillaume se jeta à genoux pour implorer le secours du ciel. A l'instant même, le roc de *Lourdes* roula sur Satan.

La tradition relative à la chapelle de Bethléem (appelée par corruption Béléan) est moins irrévérencieuse sans être beaucoup plus grave.

Un seigneur de Garo partit à la suite de l'armée qui allait conquérir la Terre-Sainte et fut pris avec son écuyer. Les Sarrasins embarquèrent leurs deux prisonniers, bien décidés à les faire mourir, lorsqu'ils en auraient le loisir; et comme, en attendant, ils craignaient, de leur part, quelque tentative de fuite ou de révolte, ils les enfermèrent tous deux dans un coffre à mettre de la viande salée.

Le seigneur breton, qui n'était point accoutumé à une pareille habitation, se rappela à propos qu'il avait une dévotion particulière pour madame la Vierge, et il promit de lui bâtir une chapelle si elle voulait le délivrer. Madame la Vierge ne répondit

qui poussa un cri terrible et fit un effort immense pour se dégager. Le roc de l'*Aiguille*, craignant qu'il n'y réussit, cria à l'autre :

— Frère, est-il besoin que je descende à ton aide?

— Eh non, répondit le roc de *Lourdes*, je le tiens bien.

La tradition prétend en effet que Satan est toujours là, cherchant en vain à soulever la montagne de pierre qui l'écrase; mais M. de Beaufort fait observer, avec raison, que l'on doit croire, en regardant ce qui se passe dans le monde, que le roc de *Lourdes* a lâché sa proie.

rien; mais dès le lendemain matin, au point du jour, l'écuyer s'écria;

— Mon maître, il me semble que nous devons être près de votre château.

— Pourquoi cela? demanda le gentilhomme.

— Parce que j'entends chanter le coq du Garo.

— Tu connais donc sa voix?

— Comme la vôtre!

— Au fait, fit observer le seigneur, on dirait que nous ne sommes plus sur la mer, mais en terre ferme.

Et c'était la vérité; car, grâce à la protection de madame la Vierge, le coffre était sorti du navire, portant les deux Sarrasins qui devaient le garder, et il venait d'aborder près du Garo. Les premiers paysans qui passèrent, pour aller aux champs, l'aperçurent et l'ouvrirent, au grand contentement du seigneur qui commençait à se trouver mal à l'aise.

Ainsi délivré, le croisé voulut accomplir son vœu, et, choisissant une place près de son château, il y jeta les fondements d'une chapelle; mais il fut bientôt forcé d'y renoncer, car les serviteurs de madame la Vierge venaient, toutes les nuits, détruire l'ou-

vrage qui avait été fait pendant le jour et transporter les pierres au lieu même où le coffre avait été déposé par les flots. Le seigneur du Garo comprit enfin que c'était là qu'il fallait bâtir et il éleva la chapelle qu'on y voit encore aujourd'hui.

Nous pourrions multiplier les récits de ce genre; mais, sauf la légèreté de la forme, ils n'ont, comme on a pu le voir, rien de bien caractérisé. Ce ne sont là que des merveilles vulgaires, des lieux communs de légendes que l'on retrouve à tout propos et dans tous les pays. Les traditions véritablement originales du pays de Vannes sont celles qui se rapportent à ce peuple de nains ou korigans qui habitent les monuments druidiques et celles, moins nombreuses, où se retrouvent les traces des récits bardiques.

Les premières doivent surtout leur conservation au grand nombre de *dolmens*, de *cromleac'hs* et de *Carneillous* qui parsèment le pays de Vannes et dont l'aspect rappelle sans cesse aux *Gwénédis* l'existence des nains mystérieux qui les habitaient autrefois et qui, selon certains *marvailleurs*, les habitent encore aujourd'hui.

La croyance à des génies capricieux faisant leur demeure dans les bois, les rochers ou les eaux, se retrouve, du reste, chez presque tous les peuples. Les Grecs avaient leurs satyres, dieux velus et à pieds de bouc comme nos korigans, qui dansaient au clair de lune avec les nymphes champêtres, belles comme nos fées et habitant, comme elles, les lieux solitaires; en Sibérie, on croit encore à des nains couverts de poils appelés *lieschis* (1); les Écossais et les Irlandais ont leurs lutins qui hantent les clairières et les carrefours; les Suisses leurs *bergmaennlins* cachés dans les vallées; en Suède, en Irlande on les appelle *duss*, nom curieux en ce qu'il est presque le même que celui de *duz* donné par les Gaulois à ces génies malicieux (2) et que celui de *teuz* encore usité aujourd'hui dans la Bretagne. Ajoutez que les Gaulois avaient un dieu inférieur, patron des bateliers et des voituriers qu'ils appelaient *korig* (3) et vous ne pourrez douter

(1) *Histoire générale des Voyages,* par Prévost, t. LXIX, p. 226.

(2) Saint Augustin, *De civit. Dei,* lib. XV, cap. 23; Lepelletier, art. *Teus.*

(3) M. Pardessus, *Histoire du commerce dans les Gaules et dans l'île de Bretagne avant Jésus-Christ.*

de l'antiquité de nos korigans armoricains (1).

Quant à leurs attributions et à leurs mœurs, les traditions que nous avons déjà données et celles qui vont suivre les feront suffisamment connaître.

Nous avons fait observer précédemment que le pays de Vannes avait également conservé quelques récits dans lesquels on reconnaissait les réminiscences bardiques. La tradition de *Peronnik l'idiot*

(1) M. de la Villemarqué a donné sur l'origine des korigans une hypothèse ingénieuse. Voici ce qu'il en dit dans la belle introduction placée en tête du *Barzas-Breis*.

Les anciens bardes, en nous faisant connaître la déesse Koridwen, l'associent à un personnage mystérieux qui a beaucoup d'affinité avec nos nains. Ils l'appellent Gwion « l'esprit » et le surnomment « le nain »; son existence se trouve liée d'une façon assez étrange à celle de la déesse. Comme il veillait au vase mystique qui contenait l'eau du génie de la divination et de la science, vase qui rappelle d'une manière frappante la coupe des cabyres, trois gouttes bouillantes lui étant tombées sur la main, il la porta à sa bouche, et, soudain, l'avenir et tous les mystères de la science se dévoilèrent à lui. . . . . .

L'eau merveilleuse du vase magique est nommée par les bardes « l'eau de Gwion. » L'île d'Alwion ou de Gwion, dont on a fait Albion et qu'un ancien poëte gallois appelle le pays de Mercure, paraît lui devoir son nom. Gwion a en effet beaucoup de rapport avec ce dieu. On sait que l'Hermès celtique était la plus grande divinité des Bretons insulaires;

en fera foi; nous y renvoyons le lecteur, et nous nous contenterons de raconter, pour le moment, dans quel lieu et de quelle manière nous l'avons recueillie.

Ce souvenir, qui remonte déjà à plusieurs années, se rattache à une excursion dans la forêt de Paim-

qu'ils en avaient chez eux, au témoignage de César, une infinité d'idoles; qu'ils honoraient en lui l'inventeur des lettres, de la poésie, de la musique, de tous les arts; qu'ils l'invoquaient dans leurs voyages et lui attribuaient une grande influence sur le commerce et les arts. Un bas relief antique, gravé par Montfaucon, le représente sous la figure d'un nain tenant une bourse à la main. C'est précisément ainsi que les anciens bardes représentent Gwion; ils l'appellent « le nain à la bourse. » Or, nos nains d'Armorique, comme nous l'avons vu, ont aussi une bourse. Tous les attributs de Gwion et de l'Hermès gaulois, la science magique, poétique, cabalistique, alchimique, métallurgique, divinatoire, ils la possèdent; leur jour de fête est le jour de Mercure. Il semblerait donc qu'il n'y eût aucun doute à avoir sur l'identité de ses personnages; mais nous prouverons, en outre, que les noms mêmes sous lesquels on les désigne sont équivalents. Pour cela, il nous suffira de dire, en deux mots, que les habitants du pays de Galles appellent indifféremment « herbe de Kor » et « herbe de Gwion » une plante médicinale particulièrement affectionnée des nains, et que les Gaulois, d'après une inscription trouvée à Lyon, appelaient korig (petit nain). Le dieu « qui présidait au commerce des Gaules, patronisait les bateliers de la Saône et de la Loire, les voituriers et les peseurs. »

pont dont une partie se trouve comprise dans le Morbihan.

Je venais d'étudier, à Karnak, les traces gigantesques du monde celtique, et je désirais retrouver également celles du monde chevaleresque. Cette forêt de Paimpont avait été la forêt de Brocéliande, si célèbre dans les romans de la Table-Ronde; c'était là que se trouvaient le *Val des Faux-Amants* où restait prisonnier tout chevalier traître à sa dame, la *Fontaine bouillante de Baranton* dont la margelle était une émeraude, et le bassin d'or avec lequel se puisait l'eau qui amenait la tempête. Merlin y avait longtemps caché ses amours avec la fée Vivianne et s'y trouvait encore, selon la tradition « endormi d'un sommeil magique au pied d'un buisson d'aubépines. »

Tenant à voir, de mes yeux, le théâtre de tant de merveilles, je partis de Ploërmel sous la conduite d'un braconnier qui connaissait parfaitement la forêt.

Par malheur on se trouvait au commencement du *mois de la grande blancheur* (1) dont le nom n'était

(1) *Gwen-veur*, janvier.

que trop justifié par la neige épaisse qui couvrait tous les sentiers. Je suivais avec peine mon guide qui, chaussé de ses longues guêtres rapiécées, le dos abrité par un court manteau de peau de chèvre et le fusil sur l'épaule, marchait à travers la neige aussi aisément que s'il eût traversé une prairie en fleurs. C'était, du reste, une de ces organisations sèches et vigoureuses sur lesquelles la fatigue ni la souffrance ne semblent avoir de prise. Bien qu'il eût au moins soixante ans, sa marche était aussi souple, son œil aussi perçant, sa voix aussi ferme. Né dans les environs de Guéméné, il avait pris part, dès l'âge de seize ans, à la première insurrection royaliste et n'avait accepté l'amnistie que lorsque les derniers chefs de la chouannerie furent arrêtés ou soumis. Le braconnage l'avait alors fait vivre jusqu'en 1815, où il organisa lui-même une bande qui se distingua au combat d'Auray. Enfin, en 1830, il avait repris les armes; mais, forcé de les déposer par suite de la pacification de la Vendée, il était venu s'établir à Ploërmel et il avait recommencé son ancien métier.

Je ne l'avais d'abord pris que comme guide, mais

je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il était au fait de la plupart des traditions du pays. Il les racontait seulement avec une brièveté dédaigneuse qui obligeait à le questionner longuement sur les détails. J'obtins de lui, par ce moyen, de curieux renseignements sur Eon de l'Étoile, dont le souvenir est resté vivant dans les paroisses voisines, et sur les superstitions encore répandues parmi les habitants du *vallon des Fées* (1) ; mais enfin l'aspect étrange du paysage dont nous étions entourés me fit interrompre mes questions.

Bien que dépouillés de feuilles, les arbres qui pressaient leurs cimes branchues et chargées de neige formaient, au-dessus de nos têtes, une sorte de voûte solide. Aucun souffle ne courait à travers, et, en la voyant ainsi immobile, avec les mille troncs couverts de mousse qui la soutenaient de tous côtés comme de sombres colonnes, on eût dit quelque palais de fée aux arcades d'albâtre veinées de noir et découpées à jour par un ciseau capricieux ; mais c'était surtout dans les clairières que l'aspect devenait féerique. Le soleil avait enfin dissipé le brouil-

(1) *Kon-kored,* que l'on écrit généralement *Concoret.*

lard et les inondait de ses lueurs; les stalactites de glace qui pendaient aux branches étincelaient comme des diamants, tandis que, sur le sol, la neige fine qu'aucun pas n'avait foulé et que brodaient les houx toujours verts, les fougères jaunies et les mousses pâles semblaient un tapis travaillé par les génies de la forêt. Aucune bête fauve dans les fourrés, aucun oiseau dans l'air, aucun bruit qui annonçât la vie, si ce n'est le craquement du verglas sous nos pieds. De temps en temps, nous apercevions des étangs glacés couverts de leurs touffes d'herbes, rigides et immobiles comme les roseaux de bronze qui servent de lit aux statues des fleuves antiques; nous côtoyions des ravins aux flancs desquels les racines tortueuses du hêtre se déroulaient semblables à de longs serpents engourdis, nous nous enfoncions sous de sombres futaies parsemées d'arbres morts ou brisés et tapissées de lichens livides. Devant nous, derrière nous, au-dessous de nous, tout semblait frappé de je ne sais quelle suspension de vie; on eût dit que l'enchantement de Vivianne ne s'était point arrêté à Merlin, que la forêt entière dormait comme lui et l'on se sentait saisi de je ne sais quel

triste ennui au milieu de cette nature tour à tour splendide ou sauvage, mais toujours pétrifiée.

Je ne pus m'empêcher de faire part de ma sensation à Gourven; il ne parut point la partager.

— Une forêt n'est pas une foire, me dit-il avec la brièveté cassante qui lui était ordinaire; si rien ne bouge dans le fourré, c'est que les bêtes ont plus de raison que nous et qu'elles se tiennent chez elles par le mauvais temps.

J'objectai le soleil qui brillait à travers les arbres.

— Oui, répliqua-t-il, en hochant la tête ; le soleil ressemble aux mauvais payeurs, il ne se montre jamais plus brillant que quand il veut faire banqueroute.

— Craignez-vous donc le mauvais temps? demandai-je.

— Non, répliqua-t-il d'un ton ironique, je crains seulement que le curé de Konkored ne verse l'eau de la fontaine sur la mardelle.

Je lui demandai ce qu'il voulait dire.

— Oh! vous ne savez pas ça, reprit le braconnier en me regardant de côté; c'est encore une histoire.

Il y a là-bas une fontaine que l'on croit sorcière dans le pays.

— La fontaine de Baranton.

— Oui, et pour dire la vérité, je n'en ai jamais vu de pareille ; car, lorsqu'on y jette un morceau de métal, l'eau se met à frissonner comme si elle allait bouillir. Aussi, les enfants s'amusent-ils à y jeter des épingles en lui disant : *Ris, fontaine de Baranton.*

— C'est un phénomène naturel et connu, observai-je.

— Je ne dis pas, reprit Gourven ; mais ce qui est moins connu, je suppose, c'est son autre propriété : selon *les sorciers de Konkored* (1), leur curé n'a qu'à se rendre à la fontaine, qu'à y puiser un peu d'eau et qu'à la verser sur la mardelle pour qu'il pleuve au moins vingt-quatre heures dans toute la paroisse.

J'expliquai au braconnier comment cette coutume, qui appartenait au culte des druides et dont

(1) Voir plus loin, à la tradition intitulée *le Diable devenu recteur*, l'origine de ce nom donné aux habitants de Konkored.

le souvenir avait été conservé par les traditions poétiques, était entrée dans les droits seigneuriaux des sires de Montfort avant d'être confiée aux recteurs de Konkored ; mais, au lieu d'écouter mes développements historiques, Gourven plaça son fusil sous son aisselle, serra autour de lui sa peau de chèvre et pressa le pas.

Je ne tardai pas à comprendre la sagesse de cette précaution, en voyant le soleil se voiler et en sentant l'air se refroidir presque subitement. Bientôt la neige commença à tomber fine et serrée. Comme nous nous trouvions garantis par les arbres, nous marchâmes d'abord sans trop de difficultés, mais le vent s'éleva insensiblement, et nous eûmes alors à lutter contre les tourbillons glacés dont il nous fouettait le visage.

Pour comble de malheur, le verglas qui tombait, mêlé à la neige, rendait la marche de plus en plus difficile. Je commençais à m'inquiéter sérieusement du chemin qui nous restait à faire, lorsque nous fûmes rejoints par un cavalier enveloppé d'un manteau bleu qui ne laissait paraître que la tête de son cheval et celle de deux jeunes veaux qu'il portait

suspendus à l'arçon de sa selle ; mais, en nous apercevant, il rabattit le collet dont il s'était fait un masque contre la neige, et Gourven reconnut un des bouchers de Ploërmel.

— Ah ! tu as fini ta chasse, toi, gros rougeaud, dit le braconnier, et tu reviens chargé de ton gibier.

— Comme tu vois, père *Laffut*, répondit le boucher en riant ; mais comment diable te trouves-tu là, toi, par un temps pareil.

— Je fais faire une promenade d'agrément à monsieur, reprit Gourven, en me désignant d'un regard effrontément narquois.

— Notre-Dame ! vous allez vous faire enterrer dans la neige ! s'écria le rougeaud ; venez plutôt avec moi chez Kabik.

— Monsieur tient à voir la fontaine de Baranton, objecta Gourven, avec la même impassibilité railleuse.

— La fontaine ! répéta le boucher ; j'aurais cru qu'un chrétien préférerait voir, pour le moment, la lueur du foyer.

— Et vous avez eu raison de le croire, interrompis-je, car je vais vous suivre. Où demeure Kabik ?

— A une *sifflée* d'ici, dans ce bois de hêtres.

Bien que l'expérience m'eût appris ce que c'était que ces distances désignées par une image au lieu de l'être par un chiffre, je me décidai à suivre le boucher. Il nous fallut près d'une demi-heure de marche forcée pour franchir l'espace mesuré par cette *sifflée* gigantesque ; enfin, nous arrivâmes à la demeure de Kabik ; c'était une hutte de sabotier.

Elle était construite avec des branches entrelacées et encore garnies de leurs feuilles sèches. Une claie de genêt servait de porte. Lorsque nous la poussâmes, Kabik était assis sur le foyer, vis-à-vis d'une jeune femme qui tenait un enfant entre ses bras. Tous deux mangeaient, dans une écuelle de bois et avec une cuiller qu'ils se passaient alternativement, une soupe de pain noir à l'eau et au sel. De temps en temps, le sabotier présentait la cuiller à l'enfant qui reculait la tête avec une grimace, et, alors, il regardait sa femme en riant, et celle-ci embrassait son nourrisson et l'élévait dans ses bras avec une joyeuse exclamation.

Il y avait tant d'union, de calme et de bonheur dans ce groupe rustique, que je m'arrêtai involon-

tairement pour le contempler. La neige avait amorti le bruit de nos pas et les habitants de la hutte ne s'étaient point aperçus de notre entrée. Ce fut seulement à l'arrivée du boucher, qui s'était arrêté pour attacher son cheval sous le hangar, que Kabik se détourna ; il se leva aussitôt et s'avança à notre rencontre : je le saluai en français.

— Parlez-lui breton, ou il ne vous entendra pas, fit observer le braconnier, c'est un *Gwénédis* pur et qui ne connaît que le langage de Noyal-Pontivy.

Le sabotier confirma cet avertissement en nous souhaitant la bienvenue dans ce dialecte confus du pays de Vannes auquel les Léonards ont donné le nom bizarre, mais significatif, de *langage en bloc* (1). Le boucher répondit pour nous en expliquant brièvement la cause de notre arrivée. La jeune femme quitta aussitôt le foyer, approcha le seul escabeau qu'il y eût dans la hutte et alla achever son dîner, avec Kabik, sur un coffre placé au-dessous du lit.

Celui-ci, construit en clayonnage comme la cabane, ne se composait que d'une paillasse, d'un seul drap de toile rousse et d'une de ces couvertures

(1) *Bloc'his*, de *bloc'h*, qui signifie *tout*.

fabriquées avec des lisières tressées. Il formait, avec le coffre et l'escabeau dont j'ai déjà parlé, tout le mobilier de la famille. Le reste de la hutte était occupé par une pile de sabots dégrossis et par les deux chevalets qui servaient d'établis à Kabik et a sa femme. Un étroit râtelier, fixé au mur de la cabane, était garni de hachereaux et de tarières de différentes dimensions. Quant au foyer, il avait pour âtre deux pierres brutes, au dessus desquelles on avait suspendu une sorte d'entonnoir en branchages tressés et revêtus de terre glaise qui servait de conduit à la fumée. Un trépied, une marmite et deux écuelles de bois rangés au coin le plus prochain complétaient ce ménage, dont l'indigence n'était même pas déguisée par l'arrangement. Mais la présence du sabotier, de sa femme et de l'enfant jetaient sur cet intérieur un reflet qui lui ôtait toute tristesse. On sentait que cette misère était sans action sur leur vie et qu'il y avait chez eux quelque chose qui les en défendait. Non que la beauté les illuminât de sa joyeuse auréole ; l'homme était petit, maigre, noueux, la femme noire et massive, l'enfant dépourvu des grâces de son âge ; mais une sérénité

suprême embellissait tellement ces laideurs, la santé du corps et de l'esprit se réflétait si puissamment sur ces trois visages, qu'ils vous communiquaient, pour ainsi dire, leur bien-être, et qu'on sentait à les regarder je ne saïs quel plaisir reposant.

Il fallait que cette influence fût bien réelle et bien générale, car elle sembla agir sur mon guide lui-même. Il avait allumé sa pipe, et, debout devant le foyer, les deux mains appuyées sur le canon de son fusil, il regardait la pauvre famille avec une expression que je ne lui avais jamais vue.

— En voilà des gens heureux ! dit-il enfin, en français, et comme si cet aveu lui eût échappé sans qu'il s'en aperçut.

— Plus heureux que des marquis, reprit le boucher, et cependant c'est pauvre comme rat de garenne ; ça ne mange pas de viande trois fois par an, et ça boit de l'eau depuis le *mois blanc* jusqu'au *mois noir*.

— Oui, dit le braconnier d'un air pensif ; mais ils se trouvent bien comme ils se trouvent ! Nous ne dormons point parce que le lit est bon, nous dormons parce qu'il nous convient.

— Cependant, quand ce n'est qu'un sac de toile bourré de paille ! objecta le boucher, en jetant un regard vers le lit du sabotier.

— Qu'importe si nous n'en voyons pas de meilleur, répliqua Gourven. Les trois quarts du temps, vois-tu, *rougeaud*, nous ne désirons que ce dont nous voyons les autres jouir ; le pauvre qui ne voit pas de riches n'est presque plus pauvre.

—C'est pourtant vrai, ce que tu dis là, père *Laffut*, interrompit le boucher, ça me fait toujours mal, à moi, de voir un gros propriétaire, vu que je ne le suis pas.

— Hé bien, Kabik n'en voit pas, reprit Gourven, et ça lui ôte tout tourment et toute ambition. Il est mieux logé que les loups et mieux abrité que les oiseaux qui sont ses seuls voisins ; que diable pourrait-il désirer ?

Je fis observer qu'il fallait au moins ajouter à ces éléments de bonheur l'affection que le sabotier et sa femme semblaient avoir l'un pour l'autre. L'ancien chouan fit un mouvement d'épaules.

— Bah ! grommela-t-il, on s'aime toujours quand on est seul ensemble et qu'on a intérêt à ne pas se

séparer. Moi et mon chien nous nous aimions, quand j'avais un chien ! Mais envoyez ces gens-ci dans un village, montrez à Kabik d'autres femmes plus jolies que la sienne et à Mary des hommes plus riches que Kabik, vous verrez ce que deviendra la paix du ménage.

— Ainsi, répliquai-je, en regardant Gourven, dans votre idée, leur bonheur vient seulement de leur ignorance, et leur union de l'isolement ? Vous accordez bien peu à l'affection et aux bons sentiments.

— Je leur accorde ce qui leur revient, répliqua le braconnier. J'en ai déjà tant vu, comme ça, faire bon ménage faute d'occasion. Mettez les hommes seuls et vous aurez des saints ; mais dès qu'on les entasse ensemble, bonsoir ! c'est comme le foin mal séché ; le feu y prend.

Avant que j'eusse pu répondre, l'entrée d'un nouvel hôte interrompit l'entretien. C'était le meunier voisin qui achevait sa tournée, en apportant à Kabik une poche de mouture. Mes deux compagnons le reçurent comme une vieille connaissance, et quelques allusions du braconnier me firent comprendre

qu'il avait aussi, dans le temps, combattu pour la bonne cause.

Il déposa son sac de farine contre la porte et vint se placer près de nous au foyer. C'était un homme déjà vieux, replet, mais d'une figure joviale. Après quelques questions et quelques réponses insignifiantes échangées entre lui, mon guide et le boucher, ce dernier lui demanda, tout à coup, ce que devenait son procès contre son neveu.

La figure du meunier s'assombrit subitement.

— Hé bien, il continue l'affaire, dit-il, avec une sorte d'amertume ; le geux veut avoir la petite prairie.

— Quoi ! celle du bout de l'étang ?

— Oui, ce *mouchoir de terre* qui nous a toujours appartenu de père en fils. Il prétend qu'elle lui appartient à cette heure.

— Mais quelle raison peut-il faire valoir ?

— Ah ! voilà le curieux ! vous savez comme il a été dans la peine du vivant de son beau-père, qui était un avare ? Pour l'aider à vivre, je lui ai alors accordé la jouissance de la petite prairie.

— Et tu la lui as redemandée quand il a hérité ?

— Oui, mais savez-vous ce qu'il a fait ?

— Il t'a répondu qu'elle lui appartenait.

— Non-seulement il me l'a répondu, mais il le soutient en justice.

— Et ça t'étonne, double sot, reprit Gourven, en riant ; mais tu ne sais donc pas *l'Histoire du Diable devenu recteur ?*

— Qu'est-ce qu'elle dit, cette histoire ?

— Elle dit, mon mignon, que le plus sûr moyen de rendre les gens mauvais, c'est de leur faire du bien.

— Ah ! par exemple ! en voilà une idée ! reprit le gros homme d'un air étonné.

— Elle n'est pas si bête, l'idée, objecta le boucher ; ton neveu a mangé du pain de son avant de faire son héritage, et tu connais le proverbe de Rosternen :

> Pauvre qui s'enrichit, dit-on,
> Devient pire que le démon (1).

— Et c'est ce que prouve, à ce qu'il paraît, l'histoire dont parlait Gourven, repris-je, en regardant le braconnier.

(1) Paourik pa binvidika
Goaçz evit an diaoul ez a.

Celui-ci fit un signe affirmatif.

— Je ne doute pas que les autres ne fussent aussi curieux que moi de la connaître, repris-je ; la neige continue à tomber, on ne peut songer à se remettre en voyage ; supposons qu'il fait nuit et commençons la veillée.

La proposition fut acceptée tout d'une voix, et quand Gourven eut dit son histoire en breton, afin d'être compris par tout le monde, le meunier, le boucher et Kabik lui-même racontèrent chacun à leur tour une des traditions du pays.

RÉCIT DU BRACONNIER.

LE DIABLE DEVENU RECTEUR.

Un jour que Jésus-Christ revenait du *bois du loup*, dans la paroisse d'Augan, où il était allé pour faire les semailles d'une pauvre veuve, et qu'il arrivait à une enfourchure de chemins, il vit venir, par une *route de buissons* (1), un cavalier assis sur un gros sac. Ce cavalier avait à la bouche une *rose de vipère* (2) et chantait une chanson impie. Jésus-Christ, croyant que c'était un meunier, se rangea un peu, car il n'aime à approcher que les honnêtes gens (3) ; mais quand le cavalier eut atteint le carrefour, il reconnut que c'était le *vieux Guillaume*.

— Toi ici, mauvais esprit, dit-il, avec étonnement.

(1) *Hend kéau;* c'est le nom donné, dans l'évêché de Vannes, aux chemins creux ombragés par les haies.

(2) *Rox aër ;* nom donné par les Bretons au coquelicot.

(3) Allusion à la mauvaise réputation des meuniers.

— Le grand chemin appartient à tout le monde ! répliqua effrontément le père du péché.

— Et d'où viens-tu ainsi ? demanda Jésus.

— Je viens de faire la tournée de mon diocèse, répondit le diable, en se moquant. Mon compère l'*Ankou* et moi nous avons choisi ce moment pour faire notre récolte parmi les hommes ; il a coupé les épis, puis je les ai battus, et j'emporte l'ivraie, après avoir laissé le bon grain.

— Ainsi, le sac que tu as là, sur ton cheval, est plein d'âmes damnées ? reprit le Sauveur.

— Oui, dit Satan ; et ce ne sont pas seulement des âmes d'aubergistes, de fourniers, de langueyeurs de porcs ou de procureurs ; j'ai de belles petites âmes d'ursulines, de carmélites, de visitandines, de filles de la charité, et de grosses vilaines âmes de capucins, de cordeliers, de dominicains ; sans parler des kloareks et des prêtres.

— Hélas ! dit Jésus, avec compassion, j'aurai donc bu en vain le fiel et le vinaigre, sur la croix, pour le salut des fils d'Adam ! toujours je les verrai retomber dans tes piéges. Quel droit as-tu sur mon peuple ?

— Le droit que le renard a sur le poulailler du manoir, répondit l'ange cornu, en riant.

— Hé bien, écoute, reprit le Christ; je veux te proposer un marché. Si tu veux renoncer à ces âmes, je te permettrai de vivre tout un jour, sans souffrance, sur la terre.

— Et je garderai mon pouvoir? demanda le diable.

— Oui, répondit le Dieu de Bethléem; mais à condition que tu ne pourras t'en servir que pour doter les hommes et non pour les tourmenter.

— Emporte ta pochée d'âmes, Nazaréen, cria le *vieux Guillaume;* j'accepte le marché.

Le fils de Marie prit les âmes ainsi sauvées, grâce à sa miséricorde, et demanda à Satan sous quelle forme il voulait paraître au milieu des hommes.

— On vient de faire un saint du recteur de Konkored, répliqua le diable, je veux le remplacer pour un jour.

— J'y consens d'autant mieux, dit Jésus, que tous ceux de cette paroisse t'appartiennent déjà comme sorciers (1) et qu'il ne s'y trouve que trois

(1) Les habitants de Konkored sont appelés *les sorciers*

familles d'élus : les Biann, les Floc'hik et les Rannou, auxquelles tu ne peux faire aucun dommage, selon notre marché. J'ôte donc de dessus toi, pour un jour entier, la réprobation que tu subis, et, pendant tout ce temps, les choses saintes cesseront de t'être ennemies. Va, pauvre brûlé, et prends tes heures de repos, pour recommencer ensuite l'éternelle punition.

dans tout le pays de Vannes, depuis le douzième siècle, à cause de la part qu'ils prirent alors à l'étrange hérésie d'Eudon ou d'Eon qui passait pour magicien.

Cet Eon, né dans la paroisse même de Konkored (où une rue porte encore son nom), habita d'abord un couvent voisin dont on peut voir les ruines. Son supérieur ayant voulu l'envoyer dans celui de Paimpont, il en conçut tant de dépit, qu'il jeta le froc et se fit chef de secte. Il avait entendu fréquemment chanter à l'église ces paroles : *per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos,* et, comme le mot EUM se prononçait alors EON, il crut que cette phrase annonçait sa venue et signifiait : *par* EON *qui doit venir juger les vivants et les morts.* En conséquence, il se proclama Messie et parcourut la Bretagne, le Poitou, la Saintonge, la Gascogne, en prêchant ses étranges doctrines et se faisant un grand nombre de partisans. Il donnait à ceux-ci le titre d'anges ou d'apôtres et les distinguait par des noms symboliques : l'un s'appelait *Jugement,* l'autre *Science,* l'autre *Sagesse.* Les écrivains qui ont parlé d'Eon n'expliquent point en quoi consistait sa doctrine. Tous prétendent seulement qu'il y entrait beaucoup de magie et que les sciences occultes étaient enseignées par lui à ses adeptes. Othon de Fressingue et Guillaume de

Quand le *vieux Guillaume* se trouva seul, il n'eut rien de plus pressé que de changer de forme. Il prit une soutane toute neuve, une ceinture de soie, un chapeau de fin castor, le visage rose et doux d'un jeune garçon que le prêtre a baptisé avec la fiole destinée aux filles (1); et il s'achemina vers Konko-

Neuberg assurent qu'il avait la faculté de se transporter instantanément à de grandes distances, de se procurer de l'or à volonté, de se faire servir par le diable. Ses partisans, qui habitaient avec lui la forêt de Brécilien, près Konkored, jouissaient tous, plus ou moins, du même pouvoir et étaient appelés sorciers. Nous avons déjà dit que ce nom avait été conservé jusqu'à nos jours aux hommes de Konkored.

Les déclamations d'Eon contre le clergé, ses déprédations sur les terres appartenant aux nobles et à l'Église finirent par fixer l'attention. Le duc de Bretagne le fit arrêter en 1148, et il fut conduit à Reims, où le pape Eugène avait réuni un concile. Le président lui demanda son nom.

— Je suis celui qui doit venir juger les vivants et les morts, répondit Eon.

— Quel est ce bâton fourchu que vous tenez à la main?

— C'est le sceptre du monde : quand les deux pointes de la fourche sont tournées vers le ciel, Dieu est maître des deux tiers de l'univers et ne me laisse que l'autre tiers; mais, quand elles sont tournées vers la terre, je possède la meilleure part et je ne laisse à Dieu que la plus petite.

Eon mourut en prison, et plusieurs de ses disciples furent brûlés.

(1) Pour désigner un homme qui n'a point de barbe, les Bretons disent : *map badezet gand eol merc'h;* mot à mot, *garçon baptisé avec l'huile des filles.* Cette expression tient

red sur une grosse jument bouclée qui marchait la tête plus basse que la croupière. A le voir, on eût dit un jeune saint à qui il ne manquait que d'être mort pour se faire canoniser.

Aussi, quand il entra dans le village, ceux de Konkored secouèrent la tête en disant.

— Voilà un nouveau recteur qui est bien innocent pour nous autres.

Les trois familles d'élus furent les seules à se réjouir. Elles vinrent saluer M. *Guillaume*, qui les remercia avec un sourire de nonne, et promit d'aller leur rendre visite le jour même.

Il conduisit d'abord son cheval à l'écurie du presbytère ; puis il entra à l'église, où il resta longtemps à genoux sur la pierre, comme s'il eût prié.

Mais la prière du diable est une malédiction pour les honnêtes gens, et, pendant qu'il avait l'air de

à ce que nos paysans regardent les deux fioles dans lesquelles se trouvent les saintes huiles employées pour le baptême, comme ayant des destinations différentes et obligées. Ils pensent que l'une doit servir aux garçons, l'autre aux filles, et que, s'il y a erreur dans l'emploi, il en résultera une certaine perturbation des lois naturelles, c'est-à-dire que les filles auront le menton barbu des garçons, et les garçons le menton imberbe des filles.

parler à Dieu, il méditait tout bas la perte des hommes.

Quand il se releva, au bout d'une heure, il se rendit donc, sans retard, chez les Biann, qui demeuraient plus près de l'église que les deux autres familles.

C'étaient deux pauvres mariés, sans enfants, qui avaient vieilli dans la privation, observant avec scrupule les lois des hommes et les lois de l'Église. Au moment où le recteur entra, ils allaient se mettre à table, et, vu le jour maigre et la pauvreté, ils n'avaient pour dîner qu'une soupe de pain de bois (1) et de lait baratté. Le recteur eut l'air de les prendre en pitié.

— Braves gens, dit-il, avez-vous toujours aussi maigre chère ?

— Faites excuse, monsieur le curé, répondirent le vieil homme et la vieille femme, nous mangeons de la soupe de viande une fois par mois et du pain blanc tous les ans, le jour du Pardon.

(1) *Bara-brennek, pain avec le bois* du blé, c'est-à-dire *pain de son*. Dans certaines parties de la Bretagne, on boulange avec de la farine non blutée.

— Et vous n'avez jamais désiré de mets plus délicats ?

— Hélas ! le désir est la maladie des pauvre gens, répondit Biann ; en voyant passer les provisions du château, nous avons bien souvent souhaité, ma *moitié de ménage* et moi, dîner une seule fois, avant de mourir, comme les gentilshommes dînent tous les jours.

— Hé bien votre souhait sera accompli, braves gens, dit M. *Guillaume* d'un air doux. Voici un plat de hêtre que la mère de Dieu avait donné à un grand saint d'autrefois. Ceux qui le possèdent n'ont qu'à nommer le mets qu'ils désirent pour qu'il y paraisse aussitôt. Comme il est juste que tous les pauvres de la paroisse en profitent à leur tour, je ne puis vous le prêter que jusqu'à ce soir ; mais c'est assez pour que vous connaissiez, au moins une fois, ces festins des riches auxquels vous n'avez goûté que des yeux.

Le vieux Biann et sa femme remercièrent de tout leur cœur M. *Guillaume*, qui sortit après leur avoir recommandé de bien mettre le temps à profit.

Dès qu'il fut parti, les deux affamés de naissance posèrent le plat sur leur plus belle nappe à franges,

et se demandèrent l'un à l'autre ce qu'ils devaient souhaiter.

— Je veux une omelette au miel et une tourte aux raisins, dit vivement la ménagère en regardant le plat avec des regards qui mangeaient déjà.

La tourte et l'omelette y parurent aussitôt.

Les deux époux jetèrent un cri d'émerveillement et avancèrent en même temps la main pour y goûter; mais après les premières bouchées, Biann s'écria :

— Nous avons tort de commencer par les friandises; il faut avoir d'abord quelque chose de plus solide.

— Demande une tête de veau sur le gril, fit observer sa femme.

— Ou un quartier d'agneau à la broche, ajouta le mari.

— Avec un pâté de lièvre, répéta la première.

— Et des andouilles fumées, continua le second.

— Sans oublier le pain blanc.

— Ni le vin de Bordeaux.

Tout ce qu'ils venaient de nommer avait couvert successivement la table et ils allaient se mettre à

manger, quand la femme s'écria tout à coup :

— Jésus ! nous oublions que c'est le vendredi saint, mon homme.

Biann resta le couteau levé.

— Le vendredi saint ! répéta-t-il.

— Puisque c'était hier jeudi.

— Tu as raison, dit le paysan, c'est vendredi saint, jour de maigre et d'abstinence.

— Nous ne pouvons manger de chair sans nous damner, reprit la première.

— Et cependant, objecta le second, nous n'aurons plus ce soir le plat de hêtre.

— C'est la vérité, l'occasion sera perdue.

— Et elle ne reviendra jamais.

— Seigneur Dieu ! laisser le pâté de lièvre !

— Et l'andouille fumée !

— Ne pas toucher au quartier de mouton !

— Ni à la tête de veau !

Le vieil homme et la vieille femme regardaient le plat d'où sortaient de petits tourbillons de fumées qui chatouillaient leurs narines et leur creusaient l'estomac.

— Ce serait pourtant péché de perdre tant de bonnes choses, dit Bianne, avec convoitise.

— Sans compter, ajouta sa *moitié de ménage*, que le recteur nous a permis d'en manger.

— Vrai ?...

— Puisqu'il nous a dit de nous régaler.

— C'est juste; il nous a averti d'ailleurs que le plat de hêtre avait servi à un saint.

— Dans ce cas, il ne peut nous induire en faute; c'est une chose sacrée.

— Comme tout ce qui en vient.

— Et l'on peut dîner de ce qu'il offre, sans impiété.

— Ça doit être, au contraire, une action pieuse.

— Mangeons alors.

— Mangeons.

Tous deux mirent avidement la main au plat et commencèrent à dévorer les viandes, sans s'inquiéter davantage de la mort du Christ. La gourmandise les avait perdus.

Le diable, qui était resté à la porte, pour tout regarder par le trou du loquet, frotta, l'une contre l'autre, ses griffes déguisées en mains de recteur et

se dirigea vers la demeure habitée par les Floc-hik.

Il y avait là une veuve et une jeune fille avec un cousin qui, après avoir conduit la ferme comme serviteur, allait devenir le maître, en épousant la *pennérèz*. Les granges étaient pleines de tailleurs qui cousaient des habits et de menuisiers qui rabotaient des meubles de chêne pour les deux fiancés. Le jeune seigneur de Gwebriand était dans l'aire, parlant au cousin d'un cheval qu'il voulait acheter.

Ce fut la veuve et sa fille qui reçurent le nouveau recteur. Après avoir parlé des semailles, de la maladie qu'il y avait sur les moutons et des dérèglements de ceux de Konkored, la mère fut obligée de sortir pour tirer les vaches, et le recteur causa avec la jeune fille de son prochain mariage.

— Vous allez prendre un état rude et qui exige de grandes grâces, dit-il d'un ton de prédicateur, Les dames des gentilshommes une fois mariées n'ont qu'à se vêtir de beaux vêtements, qu'à aller à l'église en carrosse et qu'à faire la collation avec leurs pareilles ; mais la femme d'un laboureur doit dire adieu à tout plaisir et à tout repos. Il faut qu'elle se couche tard, qu'elle se réveille d'heure en heure,

pour soigner les malades ou pour allaiter les enfants, qu'elle se lève la première et qu'elle travaille seule autant que toutes les servantes de la maison.

— C'est pourtant vrai ce que dit monsieur le recteur ! murmura Genofa d'un air pensif.

— Et puis, reprit le faux prêtre, le bien des fermiers n'est pas comme celui de la noblesse, à l'abri de tout malheur. Qu'un mauvais air souffle sur les bestiaux ou sur les récoltes, voilà une famille ruinée ! Alors, c'est la femme qui a surtout à souffrir ; car, pendant que le mari est dehors, c'est elle qui entend les cris des enfants et les mauvaises paroles des créanciers.

— Hélas ! monsieur le recteur dit encore la vérité ! répéta la *pennérèz* effrayée.

— Sans compter que ceux qui travaillent de leur corps ont souvent l'humeur chagrine, continua le *vieux Guillaume* ; loin d'être galants avec leurs femmes, comme les seigneurs, il les traitent quelquefois de la même manière que leurs attelages.

— Jésus ! et Nedel qui frappe tant ses bêtes ! s'écria la promise, tout effrayée.

— Vous voyez donc que Dieu vous favorise d'une

grande épreuve, continua le diable avec un air cafard (1); bénissez la croix qu'il vous envoie, ma fille, et réjouissez-vous de ne pas être une femme de noble, qui ne connaîtrait de la vie que les vanités et les plaisirs.

— Oui, oui, monsieur le recteur, dit Genofa en sanglotant, je me réjouis aussi... Mais, Seigneur! je n'avais point pensé à tout cela.

Et elle prit le coin de son tablier pour essuyer les larmes qui tombaient sur ses joues roses et blanches.

Le jeune curé parut attendri.

— Écoutez, pauvre innocente, dit-il; je veux venir à votre secours et vous assurer l'affection de celui qui va devenir votre mari. Prenez cette bague de fer, noire comme vos beaux cheveux. Elle a appartenu à un grand évêque, et il y a en elle une vertu si merveilleuse, que l'homme qui la mettra à son doigt prendra aussitôt votre volonté, et, quand il serait prince ou duc, vous le verrez devenir votre serviteur fidèle.

(1) Le mot breton est intraduisible; ce mot est *Pilpous*, c'est-à-dire, *moitié fil, moitié laine*.

La *pennérèz* reçut la bague avec de grandes exclamations de joie; elle remercia le recteur jusqu'à douze fois de suite et le reconduisit par le petit courtil.

Elle revint ensuite du côté de l'aire afin de chercher Nedel; mais, comme il était parti avec l'attelage, elle ne trouva que M. de Gwebriant essayant le cheval qu'il venait d'acheter.

C'était un jeune homme de grande taille et corpulent, dont le visage avait la couleur du soleil quand il se couche. Toutes les jeunes filles le citaient comme le plus beau gentilhomme du pays.

Genofa se mit à penser aux paroles du *vieux Guillaume* et à la bague de fer qu'il lui avait donnée. Elle comparait, dans son esprit, la vie d'une femme de noble à celle d'une femme de laboureur; puis elle regardait son talisman qui, au dire du recteur, pouvait la faire aimer d'un duc ou d'un prince.

—Celui-ci n'est que marquis, pensait-elle; si j'essayais sur lui, rien que pour savoir.

Et, tout en se répétant ces choses, elle traversait le pourpris jusqu'à ce que M. de Gwebriant l'aperçût et lui criât :

— Hé bien, la belle fille, c'est donc ces jours-ci qu'on prend un maître ?

— J'en ai déjà un, répondit Genofa en baissant modestement les yeux.

Elle voulait parler du jeune homme, à qui la ferme appartenait, et il la comprit bien, car il s'écria en lui prenant les bras :

— Sur mon salut, Génofa, si je suis ton premier maître, c'est à moi qu'appartient ton premier baiser.

Et il l'embrassa. Mais la *pennérèz* voulut retirer sa main pour lui échapper ; alors il remarqua la bague de fer qu'elle portait au doigt et lui demanda de qui elle l'avait reçue. Genofa répondit qu'elle venait de la trouver, en coupant l'herbe dans le pré.

— Dans ce cas, dit M. de Gwebriant, elle m'appartient, car je suis seigneur de la terre.

Et il l'ôta, en riant, du doigt de la jeune fille ; mais à peine l'eut-il passé au sien, qu'un violent amour alluma son sang et son cœur. Il regarda la *Pennérèz* avec des yeux qui pétillaient, et il lui dit tout bas :

— Il faut que cette bague soit un anneau d'al-

liance entre nous, Genofa. Monte avec moi sur ce cheval et je t'emmènerai à Vannes, où j'ai une maison qui ne manque de rien. Tu auras des serviteurs, des robes de soie et un chapelain qui dira la messe pour toi seule.

Genofa fut si étonnée, qu'elle demeura d'abord sans réponse. Alors M. de Gwebriant la prit dans ses bras, il l'assit, devant lui, sur la selle, comme un enfant qu'on mène au Pardon, et le cheval partit en faisant étinceler, de ses quatre pieds, les cailloux du chemin.

Le diable, caché derrière le pignon, fit une cabriole de joie et descendit vers le domaine des frères Rannou.

Ceux-ci étaient trois frères qui vivaient honnêtement sur le bien reçu de leur père. Chacun y avait sa part qu'il cultivait selon sa fantaisie; mais rien ne séparait les trois héritages; la bonne foi et le bon accord tenaient lieu de fossé. Au moment des semailles, les frères laissaient seulement, entre leurs champs, un sillon vide, et ce sillon servait de limite.

Le recteur les trouva réunis devant la porte de la

maison où ils étaient occupés à tailler des chevilles avec leurs couteaux.

A la vue du prêtre ils se levèrent et voulurent le faire entrer dans la maison; mais le *vieux Guillaume* les remercia.

— Non, braves gens, dit-il; je ne suis venu que pour vous souhaiter une heureuse journée; restez à ce que vous faites.

— Que monsieur le recteur nous excuse, dit le plus âgé, nous préparons des chevilles pour la latte et pour le soc de nos charrues (1) qui sont hors de service.

— Et cependant, continua le second, toutes trois ont été fabriquées en bois de petit orme par le meilleur charron d'Augan; mais notre terre ressemble à la pâte de seigle quand on va la mettre au four, et ce n'est qu'à grande sueur qu'on peut y faire un sillon.

— Aussi, ajouta le troisième, faut-il, deux fois

(1) La latte de la charrue a deux chevilles qui s'appellen *an digarez* et *an escop* (la *supposition* et l'*évêque*), le bois du soc en a également deux appelées *gwaragou* (de *gwar, courbe*).

chaque jour, changer les attelages, ce qui est un retard et une ruine.

— Je comprends vos plaintes, chers fils, dit le diable, et je veux venir à votre aide. Cette cheville que vous voyez a été fabriquée par saint Joseph. Lorsqu'on la place au soc d'une charrue, celle-ci laboure seule tout le jour et trace autant de sillons que trois de ses pareilles conduites par de doubles attelages. Malheureusement elle ne peut avoir qu'un maître, et il faut qu'elle appartienne à un seul de vous.

— Tirons à la plus courte paille pour voir qui la possédera ! s'écrièrent, en même temps, les trois frères.

Le recteur y consentit, et, quand les Rannou eurent tiré, il se trouva que c'était Kado, le plus jeune, qui avait gagné. Le *vieux Guillaume* lui remit la cheville et se retira après avoir bien recommandé aux deux autres frères de ne pas être jaloux de leur cadet.

Celui-ci courut chercher la plus vieille charrue, il la conduisit à un champ qui se reposait depuis trois ans et plaça la cheville au soc. A l'instant

même l'instrument de labourage se mit en mouvement, volant sur la terre aussi vite qu'un oiseau qui regagne son nid et creusant un sillon deux fois aussi haut que le fer d'une bêche.

Les deux frères, qui étaient accourus pour regarder, demeurèrent immobiles de surprise ; mais, au même instant, l'amitié qu'ils avaient pour leur jeune frère se changea en envie, tandis que celle de Kado se perdait dans l'orgueil.

— Ce garçon-là est bien heureux d'avoir gagné la cheville, murmurèrent-ils à demi-voix, car nous y avions autant de droits, et il n'a eu pour lui que le hasard.

Kado, qui les entendit, se retourna d'un air fier.

— Ne faites pas comme les impies, dit-il, en appelant hasard la volonté de Dieu. Si j'ai été désigné pour ce don précieux, c'est qu'apparemment j'en étais le plus digne.

Les deux frères se récrièrent en l'appelant démon glorieux, ce qui fit entrer Kado en grande colère.

— Allez, allez ! s'écria-t-il, ne me poussez pas à bout ; car avec ma charrue je puis avoir bientôt la

fortune d'un seigneur, et quand je serai riche, je ferai de vous des mendiants si c'est mon plaisir.

Cette menace brûla le sang des deux frères, qui avaient déjà la bile dans le cœur.

— Prends garde, fils de vipère ! s'écrièrent-ils ; car, si tu nous menaces, nous te prendrons ce qui fait ta fierté.

— Essayez donc, si vous êtes des hommes ! s'écria Kado en levant la fourche à nettoyer la charrue, qu'il tenait à la main.

Ses frères, fous de fureur, se jetèrent sur lui pour le frapper, et, comme ils avaient encore le couteau à la main, du premier coup ils le tuèrent.

Un éclat de rire semblable au tonnerre retentit aussitôt derrière la haie : c'était le *vieux Guillaume* qui avait tout vu et qui s'en retournait au presbytère, aussi heureux qu'un bourgeois de Pontivy, quand il a trompé un pauvre paysan sur le prix du blé.

En arrivant, il demanda à la servante de lui préparer, pour son souper, une poitrine de porc cuite dans son jus. et de prendre pour lui, chez l'auber-

giste, autant de cidre qu'il en faut pour enivrer douze ivrognes de Guéméné.

A ce moment, on vint lui annoncer que les Biann avaient été trouvés morts dans leur cabane pour avoir trop bu et trop mangé.

Il claqua des doigts et dit d'ajouter à son souper du vin bouché.

Comme il allait se mettre à table, on l'avertit que M. de Gwebriant, qui enlevait Genofa Floc'hik, avait été emporté par son cheval dans une pierrière où tous deux étaient morts fracassés.

Il dansa un pas de Jabadao, et dit qu'il voulait une salade aux fines herbes.

Enfin, lorsqu'il achevait de souper, on accourut lui dire que les deux Rannou avaient tué leur frère Kado, puis s'étaient pendus de désespoir.

Il poussa un cri de joie en demandant de la liqueur des quatre fruits.

Il vidait son dernier petit verre, quand Jésus-Christ parut sur le seuil.

— *Vieux Guillaume,* ton heure est venue, dit-il, et il faut que tu retournes aux flammes de l'enfer.

— J'y vais, bonhomme, répondit le *serpent-huant;*

mais j'aurai bonne compagnie, car j'emmène avec moi tout ce que tu avais de juste dans la paroisse. Tu m'avais défendu de les tourmenter, mais non de les enrichir, et je l'ai fait. Ceci te servira de leçon, Nazaréen ; tu sauras une autre fois que pour rendre les hommes méchants, il y a un plus sûr moyen que de leur faire du mal ; c'est de leur faire du bien !

RECIT DU MEUNIER.

LES KORILS DE PLAUDEN (1).

Il y avait autrefois dans le pays du *blé blanc* et dans celui de la *pointe de terre* (2) une race de nains ou *korigans* partagée en quatre peuplades qui habitaient les bois, les landes, les vaux et les métairies. Ceux qui habitaient les bois s'appelaient *kornikaneds*, parce qu'ils chantaient dans de petites cornes qu'ils portaient suspendues à leur ceintures ; ceux

(1) Cette tradition est répandue dans la Cornouailles comme dans l'évêché de Vannes. M. Corentin Tranois l'a recueillie dans le premier de ces pays et en a publié une charmante version dont nous avons profité (voyez la *Revue de Bretagne*, mars 1834).

(2) *Kern-é ;* mot à mot, *c'est la corne*, c'est-à-dire la *pointe* de la terre. Ce nom, donné à la Cornouailles, exprime sa position à l'extrémité de l'Europe, et l'on n'a fait que le traduire en latin lorsqu'on a appelé ce pays *Cornu Galliæ*.

qui habitaient les landes s'appelaient *korils* parce qu'ils passaient toutes les nuits à danser des rondes au clair de lune, et ceux qui habitaient les vaux s'appelaient *poul-pikans*, c'est-à-dire qui ont leurs terriers dans les lieux bas (1). Quant aux *teuz*, c'étaient de petits hommes noirs qui se tenaient dans les prés et les blés mûrs ; mais, comme les autres korigans les accusèrent d'être les amis des chrétiens, ils furent obligés de s'enfuir dans le Léonnais où il en reste encore peut-être quelques-uns.

Au temps dont je parle, il n'y avait donc plus déjà, par ici, que des kornikaneds, des poulpikans et des korils ; mais ils étaient en si grand nombre, que, la nuit venue, bien peu de gens osaient s'aventurer près de leur palais de pierre.

Il y avait surtout en Plaudren, auprès du petit bourg de Loqueltas, une lande appelée *Motenn-Dervenn* (où, comme diraient les Galots, la *terre du*

(1) *Korni-kaneds ;* nom composé de *korn*, corne, et de *kana*, chanter ; *kouril* ou *koril*, du mot *korol*, danse ; *poul-pikans*, de *poul*, lieu bas, mare, et de *pika*, fouiller ; *teux* ou *deux*, de *du*, noir. (Voir à la fin du conte ce que nous disons de cette race de nains.)

chêne,) dans laquelle se trouvait un grand village de korils que l'on peut voir encore aujourd'hui. Les méchants nains y venaient danser toutes les nuits, et celui qui osait alors traverser la lande était sûr d'être entraîné dans leur ronde et forcé de tourner avec eux jusqu'au premier chant du coq; aussi ne se hasardait-on pas à y aller.

Cependant, un soir, Bénéad Guilcher, qui revenait avec sa femme d'un champ où il avait mené la charrue tout le jour pour le compte d'un fermier de Cadoudal, prit par la lande hantée afin de raccourcir le chemin. Il était de bonne heure, et il espérait que les korigans n'auraient point encore commencé leur danse; mais, arrivé au milieu du *Mottenn-Dervenn*, il les aperçut éparpillés autour des grandes pierres, comme des oiseaux sur un champ de blé. Il allait retourner en arrière, lorsque les cornes des nains des bois et les cris d'appel des nains des vallées retentirent derrière lui. Bénéad sentit ses jambes trembler, et dit à sa femme :

— Sainte Anne ! nous sommes perdus; car voici les kornikaneds et les poulpikans qui viennent re-

joindre les korils pour mener le bal toute la nuit. Ils nous forceront à danser jusqu'au jour, et mon pauvre cœur n'y pourra tenir.

De fait, les troupes de korigans arrivaient de tous côtés, entourant Guilcher et sa femme comme les mouches de l'août entourent une goutte de miel ; mais ils s'écartèrent en apercevant la petite fourche à nettoyer la charrue que Bénéad tenait à la main, et ils se mirent à chanter tous ensemble :

Laissons-le, laissons-la,
Fourche de charrue il a ;
Laissons-la, laissons-le,
La fourchette est avec eux.

Guilcher comprit alors que le bâton qu'il tenait à la main était une défense magique contre les korigans, et il passa au milieu d'eux avec sa *moitié de ménage* sans avoir rien à souffrir.

Ce fut un avertissement pour le pays. A partir

(1) Lez-hi, lez-hon,
Bâc'h an arér zo gant hon ;
Lez-hon, lez-hi,
Bâc'h arér zo gant hi.

de ce jour, tout le monde sortit le soir avec la petite fourche, et l'on put traverser, sans crainte les bruyères et les vaux.

Mais Bénéad ne trouva pas que ce fût assez d'avoir rendu ce service aux Bretons; c'était un homme d'esprit curieux et subtil, et d'aussi joyeuse humeur qu'aucun bossu des quatre évêchés bretonnants. Car je ne vous ai point encore dit que Bénéad portait une bosse de naissance placée juste entre les deux épaules, et dont il eût bien voulu se défaire au prix coûtant. Du reste, on le regardait comme un bon *mercenaire*, gegnant sa journée en conscience, et, aussi, comme un vrai chrétien.

Un soir, ne pouvant plus résister à son désir, il prit sa petite fourche, après s'être recommandé à sainte Anne, et s'en alla vers le *Mottenn-Dervenn*.

Du plus loin que les korils le virent, ils accoururent en criant :

— C'est Bénéad Guilcher !

— Oui, mes petits hommes, c'est moi, répondit

le bossu jovial : je viens vous faire une visite de voisinage.

— Sois le bienvenu, répliquèrent les korils. Veux-tu danser avec nous ?

— Faites excuse, braves gens, reprit Guilcher : mais vous avez l'haleine trop longue pour un pauvre infirme.

— Nous nous arrêterons quand tu le voudras, crièrent les korils.

— Me le promettez-vous, dit Bénéad, qui n'eût pas été fâché d'essayer la ronde, par curiosité, pour pouvoir en parler.

— Nous te le promettons, répondirent les nains.

— Sur la croix du Sauveur ?

— Sur la croix du Sauveur.

Le bossu, persuadé qu'un pareil serment le mettait à l'abri de tout malheur, prit place dans la chaîne, et les korils commencèrent la ronde en répétant leur chant accoutumé :

Lundi, mardi, mercredi,
Lundi, mardi, mercredi (1).

Au bout de quelques instants, Guilcher s'arrêta.

— Sauf le respect que je vous dois, mes gentilshommes, dit-il aux nains, votre chanson et votre danse me paraissent peu variées; vous vous arrêtez trop tôt dans la semaine, et, sans être un rimeur habile, je crois que je puis allonger le refrain.

— Voyons! voyons! répétèrent les nains.

Alors le bossu reprit :

Lundi, mardi, mercredi.
Jeudi, vendredi, samedi.

Une grande rumeur s'éleva parmi les korils.

— *Stard! Stard* (2)! crièrent-ils, en entourant Guilcher; tu es un chanteur d'esprit et un beau danseur : répète, répète!

(1) C'est le chant des korigans : *di-lun, di-meurs, di-merc'her.* La suite du récit apprend pourquoi ils ne dépassaient pas ces trois jours de la semaine.

(2) Cri d'encouragement des Bretons; ils disent aussi, dans

Le bossu répéta :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi, samedi;

tandis que les korils tournaient avec une joie folle. Enfin ils s'arrêtèrent, et, se pressant autour de Guilcher, ils dirent tous à la fois :

— Que veux-tu? que désires-tu? richesse ou beauté? Fais un souhait, et nous te donnerons ce que tu auras voulu.

— Parlez-vous sérieusement? demanda le journalier.

— Que nous soyons condamnés à ramasser grain à grain tout le mil de l'évêché, si nous te trompons, répondirent-ils.

— Hé bien, reprit Guilcher, puisque vous voulez me faire un cadeau et que vous m'en laissez le choix, je ne vous demande qu'une chose, c'est d'enlever ce

le même sens, *hardi!* mais l'origine celtique de ce dernier mot nous paraît douteuse.

que j'ai là, entre les deux épaules, et de me rendre aussi droit que le bâton de la bannière de Loqueltas.

— Bien, bien, répliquèrent les korils, sois tranquille; viens ici!...

Et, saisissant Guilcher, ils le firent pirouetter dans l'air, ils le lancèrent de l'un à l'autre, comme une pelote de laine, jusqu'à ce qu'il eût achevé le tour du cercle. Alors il retomba sur ses pieds, étourdi, étouffé, mais sans bosse! Bénéad était rajeuni, agrandi, embelli! à moins d'être sa mère, c'était à ne plus le reconnaître.

Vous devinez quel étonnement quand il reparut à Loqueltas! On ne pouvait croire que ce fût Guilcher; sa femme elle-même ne savait trop si elle devait le recevoir. Pour se faire reconnaître il fallut que l'ancien bossu lui dit, au juste, combien elle avait de coiffes dans sa *credence* (1) et quelle était

(1) *Credanz;* armoire dans le breton de Vannes. C'est évidemment de là qu'est venu *credence,* vieux mot français encore en usage dans plusieurs provinces pour désigner une sorte de buffet.

la couleur de ses bas. Enfin, quand on fut assuré que c'était bien lui, chacun voulut savoir comment avait pu se faire un pareil changement ; mais Bénéad pensa que s'il l'avouait, on le regarderait comme le compère des korigans, et que toutes les fois qu'il y aurait un bœut égaré ou une chèvre disparue, on s'en prendrait à lui pour les retrouver. Aussi répondit-il à ceux qui l'interrogeaient que tout s'était fait à son insu pendant qu'il dormait sur la lande. Les mal tournés le crurent et allèrent, tous les jours, se coucher dans les bruyères, avec l'espoir de se réveiller plus droits; mais d'autres comprirent qu'il y avait un secret dont Guilcher ne voulait rien dire.

Parmi ceux-ci se trouvait un tailleur aux cheveux rouges et aux yeux de travers, que l'on appelait Perr Balibouzik, parce qu'il bredouillait en parlant. Ce n'était point, comme sont d'habitude ses pareils, un compagnon rimeur aussi gai sur son établi que le rouge-gorge sur sa branche et sentant les crêpes de froment d'aussi loin que le chien sent le gibier ; Balibouzik ne riait pas, ne chantait jamais et ne se

nourrissait que de pain d'orge, dans lequel on voyait les pailles. C'était un avare, et, de plus, un mauvais chrétien qui prêtait son argent à de si gros intérêts, qu'il ruinait tous les pauvres journaliers du pays. Guilcher lui devait cinq écus depuis longtemps, sans pouvoir les rendre ; Perr alla le trouver et les lui demanda de nouveau. L'ancien bossu s'excusa, en promettant de s'acquitter après les foins ; mais Balibouzik déclara qu'il ne lui accorderait un délai qu'à la condition de savoir qui l'avait rajeuni et redressé. Ainsi forcé de tout avouer, Guilcher raconta sa visite aux korils ; il dit quels mots il avait ajoutés à leur refrain et comment on lui avait donné à choisir entre deux souhaits.

Perr se fit répéter plusieurs fois tous les détails, puis s'en alla, en avertissant son débiteur qu'il lui laissait huit jours pour trouver les cinq écus.

Mais ce qu'il venait d'apprendre avait éveillé toute sa rage d'avarice. Il résolut, dès le soir même, de se rendre au *Mottenn-Dervenn*, de se mêler à la danse des korigans, et d'obtenir aussi le choix entre les

deux souhaits proposés à Guilcher : richesse ou beauté.

Dès que la lune fut levée, voilà donc Balibouzik le louche qui s'achemine vers la lande, sa petite fourche à la main. Les korils l'aperçoivent, accourent à sa rencontre et lui demandent s'il veut danser. Perr y consent, après avoir fait ses conditions comme Bénéad, et il entre dans la ronde des petits hommes noirs qui se mettent à répéter le refrain agrandi par Guilcher :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi, samedi.

— Attendez ! s'écrie le tailleur saisi d'une inspiration subite ; moi aussi je veux ajouter quelque chose à votre chanson.

— Ajoute, ajoute, répondirent les korils.

Et tous reprirent ensemble :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi, samedi.

Ils s'arrêtèrent, et Balibouzik ajouta seul en bégayant :

Et di... di... di... dimanche aussi.

Les nains poussèrent une longue clameur.

— Après ! crièrent-ils tous à la fois.

Di... dimanche aussi,

répéta la tailleur.

— Mais après... après.

— *Di... dimanche.*

— Après, après, après !

— *Di... dimanche aussi !*

Le cercle des korils se rompit ; tous couraient comme furieux de ne pouvoir se faire comprendre. Le pauvre bègue épouvanté, demeura la bouche ouverte, sans pouvoir rien dire. Enfin les flots de petites têtes noires s'apaisèrent un peu ; ils entou-

rèrent Balibouzik, et mille voix crièrent en même temps :

— Fais un souhait ? fais un souhait !

Perr reprit courage.

— Un sou... sou... hait, répéta-t-il; Guilcher a choi... si entre richesse et beauté.

— Oui; Guilcher a choisi beauté et laissé richesse.

— Hé bien, moi, je choisis ce que Guil... Guilcher a laissé.

— Bien, bien ! crièrent les korils; viens ici; tailleur.

Perr enchanté s'approcha; ils l'enlevèrent comme ils avaient enlevé Bénéad, le firent rebondir de main en main jusqu'au bout de la chaîne, et quand il retomba sur ses pieds, il avait entre les deux épaules ce que Guilcher avait laissé, c'est-à-dire une bosse !

Le tailleur ne s'appelait plus Balibouzik tout court; c'était maintenant Tortik-Balibouzik.

Le pauvre déformé revint à Loqueltas, honteux comme un chien qui a eu la queue coupée. Dès qu'on apprit ce qui lui était arrivé, il n'y eut personne qui ne voulût le voir. Toutes les commères venaient, avec un vieux sabot dans la main, sous prétexte de demander du feu, et chacune criait Jésus ! en voyant son dos devenu aussi rond que la mardelle d'un puits. Perr enrageait sous sa bosse et jurait tout bas qu'il se vengerait de Guilcher ; car lui seul était cause du malheur ; c'était le favori des korigans et il leur avait, sans doute, demandé de faire cet affront à son créancier.

Aussi, les huit jours promis une fois écoulés, Tortik-Balibouzik annonça à Bénéad que s'il ne pouvait lui payer ces cinq écus, il allait avertir les hommes de justice de faire tout vendre chez lui. Bénéad eut beau le prier, le nouveau bossu ne voulut rien écouter et annonça que, dès le lendemain, il mettrait en foire (1) ses meubles, ses outils et son pourceau.

(1) Expression bretonne pour désigner la vente chez un débiteur : *Ober foar var arrebeury*.

La femme de Guilcher jeta les hauts cris, en répétant qu'ils étaient déshonorés dans la paroisse, qu'il ne leur restait plus qu'à prendre le bissac et le bâton blanc pour aller mendier aux portes ; que c'était bien la peine, à Bénéad, d'être devenu un homme droit et de belle prestance pour se laisser mettre la ceinture de paille (1), et mille autres choses sans raison, comme en disent les femmes affligées.... et celles qui ne le sont pas.

A toutes ces plaintes, Guilcher ne répondait rien, sinon qu'il fallait s'en remettre à la volonté de Dieu et de la Vierge ; mais son cœur était humilié jusqu'au fond. Il se reprochait maintenant de n'avoir point préféré richesse à beauté, quand on lui avait laissé le choix, et il eût voulu pouvoir reprendre sa bosse bien garnie d'écus d'or ou même d'argent. Après avoir cherché en vain un moyen de

(1) Expression bretonne, venant de ce qu'autrefois les insolvables étaient promenés autour de la paroisse avec une ceinture de paille. La paille avait, du reste, une signification symbolique conservée même de nos jours (voyez la *Saisie Brandon*).

sortir d'embarras, il se décida donc à retourner au *Mottenn-Dervenn.*

Les korils le reçurent avec des clameurs de joie, comme la première fois et lui firent place dans leur ronde. Quoique Bénéad n'eût guère le cœur au plaisir il ne voulut point attrister la danse et il se mit à sauter de toutes ses forces. Les nains ravis couraient comme les feuilles mortes que le vent fait tourbillonner en hiver. Tout en courant, ils répétaient le premier vers de leur chanson, leur compagnon répondait par le second, ils reprenaient le troisième, et, comme c'était le dernier, Guilcher était obligé de terminer l'air sans paroles, ce qui au bout de quelque temps, lui parut ennuyeux.

— Si j'osais dire mon avis, mes petits seigneurs dit-il aux korigans ; votre chanson me fait le même effet que le chien du boucher, elle marche sur trois jambes.

— C'est la vérité ! c'est la vérité ! crièrent toutes les voix.

— Je crois, reprit Bénéad, qu'elle aurait meilleure façon si on lui ajoutait un quatrième pied.

— Ajoute, ajoute ! répètèrent les nains.

Et tous reprirent d'une voix perçante :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi, samedi,
Avec le dimanche aussi...

Il y eut un court silence ; les nains attendaient ce que Guilcher allait dire.

— Et voilà la semaine finie !

acheva-t-il gaiement.

Mille cris qui ne formaient qu'un cri s'élevèrent de tous les côtés de la lande. En un instant, tout fut couvert de korigans qui accouraient ; il en sortait des touffes d'herbes, des bouquets de genêts, des fentes de rochers ; on eût dit une ruche de petits hommes noirs; tous ils gambadaient parmi les bruyères en criant :

Guilcherik, notre cher sauveur,
A rempli l'arrêt du Seigneur (1).

— Sur mon salut, que veut dire ceci? s'écria Bénéad étonné.

— Cela veut dire, répliquèrent les korigans, que Dieu nous avait condamnés à rester parmi les hommes et à danser toutes les nuits, sur les landes, jusqu'à ce qu'un chrétien eût complété notre refrain; tu l'avais déjà allongé et nous espérions que le tailleur envoyé par toi le finirait; mais il s'est arrêté au moment de l'achever, et c'est pourquoi nous l'avons puni. Tu viens heureusement de faire ce qu'il n'avait point fait; notre temps d'épreuve est fini et nous retournons dans notre royaume qui s'étend sous la terre, plus bas que la mer et les rivières.

— S'il en est ainsi, dit Guilcher, et que vous m'ayez cette obligation, ne partez point sans tirer de peine un ami.

— Que te faut-il?

(1) Guilcherik, ar mignonn' dy,
Neuz achiv arrest ar mæstri.

— De quoi payer Balibouzik aujourd'hui et le fournier (1) toujours.

— Prends nos sacs, prends nos sacs ! s'écrièrent les korigans.

Et ils jetèrent aux pieds de Bénéad les petites poches de toile rousse qu'ils portaient en bandoulière.

Celui-ci en ramassa autant qu'il en put porter et s'encourut tout joyeux à la maison.

— Allumez la résine, cria-t-il à sa femme, en entrant, et fermez la claie, afin qu'aucun voisin ne puisse nous voir, car j'apporte de quoi acheter trois paroisses avec leurs juges et leurs recteurs.

En même temps, il déposa sur la table tous les petits sacs et se mit à les ouvrir. Mais, hélas! il avait calculé le prix du beurre avant d'avoir acheté la

(1) Ce sont les fourniers qui, dans les villages bretons, exercent la profession de boulangers.

vache (1) ! Les sacs ne renfermaient que du sable, des feuilles mortes, des crins et une paire de ciseaux.

A cette vue, il poussa un si grand cri, que sa femme, qui était allée fermer la porte, revint sur ses pas en demandant ce qu'il y avait. Bénéad lui raconta sa promenade au *Mottenn-Dervenn*, et tout ce qui s'y était passé.

— Que sainte Anne nous assiste ! s'écria la femme effrayée, les korigans se sont joués de vous.

— Hélas ! je le vois bien maintenant, répondit Guilcher.

— Et vous avez osé, malheureux que vous êtes ! toucher à ces sacs qui ont appartenu à des maudits.

(1) Trompuz a zo compodi an amoneun,
Pe ar buoh no zo kuet chaos perneinn.
(Dialecte de Vannes.)

C'est l'équivalent de notre proverbe sur la peau de l'ours, qu'il ne faut pas vendre avant d'avoir tué l'animal.

— Je croyais y trouver quelque chose de meilleur, répondit piteusement Bénéad.

— Il ne vient rien de valeur de qui ne vaut rien, répliqua la vieille femme ; ce que vous apportez là va jeter un mauvais sort sur la maison ; Jésus ! pourvu qu'il me reste de l'eau bénite.

Elle courut à son lit, décrocha du mur un petit bénitier de faïence et y trempa une branche de buis ; mais à peine la rosée de Dieu eut-elle touché les sacs, que les crins se changèrent en colliers de perles, les feuilles mortes en pièces d'or et le sable en diamants ! L'enchantement était détruit et les richesses que les korigans avaient voulu cacher aux chrétiens étaient forcées de reprendre leur véritable apparence !

Guilcher rendit à Balibouzik ses cinq écus ; il donna à chaque pauvre de la paroisse un boisseau de blé avec six aunes de toile, et paya au recteur cinquante messes à dix blancs (1) ; puis il partit avec

(1) *Blazk;* c'est le nom que l'on donne, dans le pays de

sa femme pour Josselin, où ils achetèrent une maison et où ils eurent des enfants qui aujourd'hui sont devenus des gentilshommes.

Vannes, au sou parisis ou sou marqué (valant quinze deniers tournois).

RÉCIT DU SABOTIER.

PERONNIK L'IDIOT (1).

Vous n'êtes pas sans avoir rencontré de ces pauvres innocents que le prêtre a baptisés avec de l'huile de lièvre (2) et qui ne savent que s'arrêter

(1) Il ne faut pas que ce mot d'idiot fasse illusion; l'idiot des contes populaires est la personnification de la faiblesse rusée l'emportant sur la force; il est toujours plus ou moins de la famille du berger de l'Avocat patelin. L'idiotisme joue, dans les traditions des peuples chrétiens, le même rôle que jouait la laideur physique dans celles des peuples de l'antiquité. Ceux-ci prenaient pour accomplir les faits extraordinaires le bossu Ésope, ceux-là prendront Peronnik ou tout autre garçon simple d'esprit, afin que le contraste entre le héros et l'action soit plus frappant et le résultat plus inattendu.

Nous renvoyons, du reste, le lecteur à la note qui suit cette tradition pour l'examen particulier qu'elle nous a semblé mériter.

(2) *Badezet gad eol gad;* c'est une expression consacrée en Bretagne lorsque l'on veut parler d'une tête faible.

devant les portes pour demander leur pain. On dirait des veaux qui ont perdu le chemin de leur étable. Ils regardent de tous côtés avec de grands yeux et la bouche ouverte, comme s'ils cherchaient quelque chose; mais ce qu'ils cherchent n'est pas assez commun dans le pays pour qu'on le trouve sur les grands chemins, car c'est de l'esprit.

Peronnik était un de ces pauvres idiots qui ont pour père et mère la charité des chrétiens. Il allait devant lui sans savoir où; quand il avait soif, il buvait aux fontaines; quand il avait faim, il demandait aux femmes qu'il voyait sur leurs seuils, les croûtes de rebut; quand il avait sommeil, il cherchait une meule de paille et y creusait son lit, comme un lézard.

Du reste, Peronnik n'était pas mal vêtu pour son état. Il avait une culotte de toile à laquelle il ne manquait que le fond, un gilet garni d'une manche et la moitié d'un bonnet qui avait été neuf. Aussi, quand Peronnik avait mangé, il chantait de tout son cœur, et il remerciait Dieu, soir et matin, de lui avoir fait tant de présents sans y être obligé.

Quant à savoir un métier, Peronnik n'en avait jamais appris ; mais il était habile en beaucoup de choses. Il faisait autant de repas qu'on voulait, il dormait plus longtemps que personne, et il imitait avec sa langue le chant des alouettes. Il y en a maintenant plus d'un dans le pays qui n'en pourrait pas faire autant.

A l'époque dont je vous parle (c'est-à-dire il y a mille ans et plus) le *pays du blé blanc* n'était pas tout à fait comme vous le voyez aujourd'hui. Depuis ce temps-là bien des gentilshommes ont mangé leur héritage et changé leurs futaies en sabots; aussi, la forêt de Paimpont s'étendait-elle sur plus de vingt paroisses. Il y en a même qui disent qu'elle passait la rivière et allait rejoindre Elven.

Quoi qu'il en soit, Peronnik arriva un jour à une ferme bâtie sur la lisière du bois, et, comme il y avait déjà longtemps que la cloche du *Benedicite* sonnait dans son estomac, il s'approcha pour demander à manger.

La fermière était justement à genoux sur le seuil

de la porte et se préparait à nettoyer la bassine à bouillie avec sa pierre à fusil (1); mais quand elle entendit la voix de l'idiot qui demandait à manger au nom du vrai Dieu, elle s'arrêta et lui tendit le chaudron.

— Tiens, dit-elle, mon pauvre Jean le Veau (2), mange le gratin et dis un *Pater* pour nos pourceaux qui ne peuvent pas engraisser.

Peronnik s'assit à terre, mit la bassine entre ses jambes, et se mit à gratter avec ses ongles; mais il ne réussissait à trouver que bien peu de choses, car toutes les cuillers de la maison avaient déjà passé par là. Cependant il se lécha les doigts, en faisant entendre un grognement de satisfaction, comme s'il n'eût jamais mangé rien de meilleur.

— C'est de la farine de mil, dit-il à demi-voix, de la farine de mil détrempée avec du lait de vache

(1) Sur les côtes, on enlève le gratin attaché aux parois des bassines à bouillie avec une coquille de moule; dans l'intérieur, on se sert, pour le même usage, d'un caillou coupant, qui est le plus souvent une pierre à fusil.

(2) *Iann ar lue*, imbécile.

noire (1) par la meilleure faiseuse de tout le bas pays.

La fermière, qui s'en allait, se retourna flattée.

— Pauvre innocent, dit-elle, il en reste bien peu; mais j'ajouterai un morceau de pain de méteil (2).

Elle apporta au jeune garçon l'entamure d'une miche qui arrivait du four; Peronnik y mordit comme un loup dans une cuisse d'agneau et s'écria qu'il devait avoir été pétri par le boulanger de monseigneur l'évêque de Vannes! La paysanne enorgueillie répondit que c'était bien autre chose quand on le mangeait avec du beurre nouvellement baratté, et, pour le prouver, elle en apporta dans la petite écuelle couverte. Après en avoir goûté, l'idiot déclara que c'était du *beurre vivant* (3), que celui de la *semaine blanche* ne le valait pas (4), et, afin de

(1) Le lait de vache noire passe, en Bretagne, pour le plus sain et le plus délicat.

(2) *Mistilhon*, mélange de seigle et de froment.

(3) *Aman fresk-beo*.

(4) Les Bretons attribuent au beurre de la semaine blanche et des Rogations une délicatesse particulière et même des

mieux appuyer ses éloges, il étendit sur son entamure tout ce qui se trouvait dans la sébile. Mais le contentement empêcha la fermière de s'en apercevoir, et elle ajouta encore à ce qu'elle avait déjà donné un morceau de lard qui restait de la soupe du dimanche.

Peronnik vantait toujours plus chaque morceau et avalait tout, comme si c'eût été de l'eau de source, car il n'avait point fait, depuis bien longtemps, un pareil repas. La fermière allait et venait, tout en le regardant manger, et ajoutait, par-ci par-là, quelques bribes qu'il recevait en faisant le signe de la croix.

Pendant qu'il était ainsi occupé à prendre des forces, voilà qu'un cavalier armé parut à la porte de la maison, et s'adressa à la femme pour lui demander le chemin du château de Kerglas.

— Jésus mon Dieu ! monsieur le gentilhomme, est-ce là que vous allez ? s'écria la fermière.

propriétés médicales, à cause de l'excellence des herbages cette époque.

— Oui, répondit l'homme de guerre, et je suis venu pour cela d'un pays si éloigné, qu'il a fallu marcher trois mois, nuit et jour, pour arriver jusqu'ici.

— Et que venez-vous chercher à Kerglas? reprit la Bretonne.

— Je viens chercher le bassin d'or et la lance de diamant.

— Ce sont donc deux choses d'un grand prix? demanda Peronnik.

— D'un plus grand prix que toutes les couronnes de la terre, répondit l'étranger, car outre que le bassin d'or produit, à l'instant, les mets et les richesses que l'on désire, il suffit d'y boire pour être guéri de tous ses maux, et les morts eux-mêmes ressuscitent en le touchant de leurs lèvres. Quant à la lance de diamant, elle tue et brise tout ce qu'elle touche.

— Et à qui appartiennent cette lance de diamant et ce bassin d'or? reprit Peronnik émerveillé.

— A un magicien que l'on appelle Rogëar; et qui habite le château de Kerglas, répondit la fermière; on le voit tous les jours passer, à la lisière du bois, monté sur sa jument noire que suit un poulain de treize mois; mais nul n'oserait l'attaquer, car il tient dans sa main la lance sans merci.

— Oui, reprit l'étranger, mais l'ordre de Dieu lui défend de s'en servir au château de Kerglas. Dès qu'il y arrive, la lance et le bassin sont déposés au fond d'un souterrain obscur qu'aucune clef ne peut ouvrir; aussi est-ce là que je veux aller attaquer le magicien.

— Hélas! vous ne pourrez réussir, mon maître, reprit la paysanne; plus de cent autres gentilshommes ont essayé l'aventure, avant vous, sans qu'aucun ait reparu.

— Je le sais, bonne femme, répliqua le cavalier; mais ils n'avaient pas reçu, comme moi, les instructions de l'ermite de Blavet.

— Et que vous a dit l'ermite? demanda Peronnik.

— Il m'a averti de tout ce que j'aurai à faire, reprit l'étranger; d'abord il faudra que je traverse le bois trompeur où toutes espèces d'enchantements seront employées pour m'effrayer et me faire perdre ma route. La plupart de ceux qui m'ont précédé s'y sont égarés et y ont péri de froid, de fatigue ou de faim.

— Et si vous le passez? dit l'idiot.

— Si je le passe, continua le gentilhomme, je rencontrerai un korigan armé d'un aiguillon de feu qui réduit en cendres tout ce qu'il touche. Ce korigan veille près d'un pommier auquel il faudra que je prenne une pomme.

— Et ensuite? ajouta Peronnik.

— Ensuite, je trouverai la *fleur qui rit*, gardée par un lion dont la crinière est formée de vipères, et il faudra que je cueille la fleur; après quoi j'aurai à passer le lac des dragons, à combattre l'homme

noir armé d'une boule de fer qui atteint toujours le but et revient d'elle-même à son maître ; j'entrerai enfin dans le vallon des plaisirs, où je verrai tout ce qui peut tenter un chrétien et le retenir, et j'arriverai à une rivière qui n'a qu'un seul gué. Là se trouvera une dame vêtue de noir que je prendrai en croupe et qui me dira ce que je dois faire.

La fermière essaya de prouver à l'étranger qu'il ne pourrait jamais supporter toutes ces épreuves ; mais celui-ci répondit que ce n'était point là une affaire à être jugée par les femmes, et, après s'être fait indiquer l'entrée de la forêt, il mit son cheval au galop et disparut parmi les arbres.

La fermière poussa un gros soupir, en déclarant que c'était un mort de plus que le Christ allait avoir à juger ; elle donna quelques croûtes à Peronnik et l'engagea à continuer son chemin.

Celui-ci allait suivre son conseil lorsque le maître de la ferme arriva des champs. Il venait justement de renvoyer l'enfant qui gardait les vaches à l'entrée du bois, et il cherchait, dans son esprit, comment il pourrait le remplacer.

La vue de l'idiot fut pour lui un trait de lumière; il pensa qu'il avait trouvé ce qui lui manquait, et, après quelques questions, il demanda brusquement à Peronnik s'il voulait rester à la ferme pour surveiller le bétail. Peronnik eût préféré avoir à se surveiller tout seul, car personne n'avait plus de courage que lui pour ne rien faire; mais il sentait encore sur ses lèvres le goût du lard, du beurre frais, du pain de méteil et du gratin de mil; aussi se laissa-t-il tenter et accepta-t-il la proposition du fermier.

Celui-ci le conduisit sur-le-champ au bord de la forêt; il compta tout haut les vaches (sans oublier les génisses), lui coupa une baguette de coudrier pour qu'il pût les conduire, et l'avertit de les ramener au soleil couchant.

Voilà donc Peronnik devenu curé de bestiaux, devant les empêcher de mal faire, et courant de la noire à la rousse et de la rousse à la blanche pour les retenir où il fallait.

Or, pendant qu'il courait ainsi de côté et d'autre,

il entendit tout à coup des pas de chevaux, et il aperçut, dans une des allées du bois, le géant Rogéar assis sur sa jument, suivi du poulain de treize mois. Il portait au cou le bassin d'or et à la main la lance de diamant qui brillait comme une flamme. Peronnik effrayé se cacha derrière un buisson ; le géant passa près de lui, puis continua sa route. Lorsqu'il eut disparu, l'idiot sortit de sa cachette et regarda le côté par lequel il était parti, mais sans pouvoir reconnaître le chemin qu'il avait suivi.

Cependant des cavaliers armés arrivaient sans cesse pour chercher le château de Kerglas et on n'en voyait aucun revenir. Le géant, au contraire, faisait tous les jours sa promenade. L'idiot, qui avait fini par s'enhardir, ne se cachait plus lorsqu'il passait, et le regardait, de loin, avec des yeux d'envie, car le désir de posséder le bassin d'or et la lance de diamant grandissait chaque jour dans son cœur. Mais il en était de cela comme d'une bonne femme, c'était une chose plus facile à souhaiter qu'à obtenir.

Un soir que Peronnik était seul dans la pâture,

comme d'habitude, voilà qu'un homme à barbe blanche s'arrêta à la lisière de la forêt. L'idiot crut que c'était encore quelque étranger qui venait pour tenter les aventures, et il lui demanda s'il ne cherchait pas la route de Kerglas.

— Je ne la cherche pas, car je la connais, répondit l'inconnu.

— Vous y êtes allé et le magicien ne vous a pas tué ! s'écria l'idiot.

— Parce qu'il n'avait rien à craindre de moi, répliqua le vieillard à barbe blanche ; on me nomme le sorcier Bryak et je suis le frère aîné de Rogéar. Quand je veux l'aller visiter je viens ici, et, comme malgré ma puissance je ne pourrais traverser le bois enchanté sans m'égarer, j'appelle le poulain noir pour me conduire.

A ces mots, il traça trois cercles avec son doigt sur la poussière, répéta tout bas des paroles que le démon apprend aux sorciers, puis il s'écria :

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends (1).

Le petit cheval parut aussitôt. Bryak lui mit un licou, une entrave, monta sur son dos et le laissa rentrer dans la forêt.

Peronnik ne dit rien à personne de cette aventure ; mais il comprenait maintenant que la première chose pour se rendre à Kerglas était de monter le poulain qui connaissait la route. Malheureusement il ne savait ni tracer les trois cercles, ni prononcer les paroles magiques nécessaires pour faire entendre l'appel :

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends.

Il fallait donc trouver une autre manière de s'en rendre maître, et, une fois qu'il serait pris, le moyen de cueillir la pomme, de saisir la *fleur qui rit*, d'échapper à la boule de l'homme noir, et de traverser le vallon des plaisirs.

(1) Hebel dishual, digabest,
Deuïi buan, me so prest.

Peronnik y songea longtemps, et il lui sembla enfin qu'il pourrait réussir. Ceux qui sont forts vont chercher le danger avec leur force, et, le plus souvent, ils y périssent ; mais les faibles prennent les choses de côté. Ne pouvant espérer de combattre le géant, l'idiot résolut d'avoir recours à la ruse. Quant aux difficultés, il ne s'en effraya pas ; il savait que les nèfles sont dures comme cailloux quand on les cueille, et qu'avec un peu de paille et beaucoup de patience elles finissent, pourtant, par mollir (1).

Il fit donc tous ses préparatifs pour l'heure ou le géant devait paraître à l'entrée du bois. Il arrangea d'abord un licou et une entrave de chanvre noir, un lacet à prendre les bécasses, dont il trempa les crins dans l'eau bénite, une poche de toile qu'il remplit de glu et de plumes d'alouettes, un chapelet, un sifflet de sureau et un morceau de croûte frotté de lard rance. Cela fait, il émietta le pain de son déjeuner le long de la route que suivait Rogéar, sa jument et son poulain de treize mois.

(1) C'est un proverbe breton :

Gad colo hac amser
E veura ar mesper.

Tous trois parurent à l'heure ordinaire et traversèrent la pâture, comme ils le faisaient tous les jours : mais le poulain, qui marchait la tête basse et flairant la terre, sentit les miettes de pain et s'arrêta pour les manger, de sorte qu'il se trouva bientôt seul et hors de vue du géant. Alors Peronnik s'approcha doucement; il lui jeta son licou, attacha deux de ses pieds avec l'entrave, sauta sur son dos et le laissa aller à sa fantaisie, car il était bien sûr que le poulain, qui connaissait le chemin, le conduirait au château de Kerglas.

Le jeune cheval prit effectivement, sans hésiter, une des routes les plus sauvages, marchant aussi vite que le lui permettait l'entrave.

Peronnik tremblait comme une feuille, car tous les enchantements de la forêt se réunissaient pour l'effrayer. Tantôt il lui semblait qu'un gouffre sans fond s'ouvrait devant sa monture, tantôt les arbres paraissaient s'enflammer et il se trouvait au milieu d'un incendie ; souvent, au moment de passer un ruisseau, le ruisseau devenait torrent et menaçait de l'emporter; d'autres fois, quand il suivait un sen-

tier, au pied de la colline, d'immenses rochers avaient l'air de se détacher et de rouler vers lui pour l'écraser. L'idiot avait beau se dire que c'étaient des tromperies du magicien, il sentait sa moelle se refroidir de peur. Enfin il se décida à enfoncer son bonnet sur ses yeux pour ne rien voir et à laisser le poulain l'emporter.

Tous deux arrivèrent ainsi dans une plaine où cessaient les enchantements. Alors Peronnik releva son bonnet et regarda autour de lui.

C'était un lieu aride et plus triste qu'un cimetière. De loin en loin, on voyait les squelettes des gentilshommes qui étaient venus pour chercher le château de Kèrglas. Ils étaient là, étendus à côté de leurs chevaux, et des loups gris achevaient de ronger leurs os.

Enfin l'idiot rencontra une prairie ombragée tout entière par un seul pommier si chargé de fruits, que les branches pendaient jusqu'à terre. Devant l'arbre était le korigan tenant à la main l'épée de

feu qui réduisait en cendres tout ce qu'elle touchait.

A la vue de Peronnik, il jeta un cri semblable à celui de la corneille de mer et leva son épée ; mais, sans paraître s'étonner, le jeune garçon ôta son bonnet avec politesse.

— Ne vous dérangez pas, mon petit prince, dit-il ; je veux seulement passer pour me rendre à Kerglas, où le seigneur Rogéar m'a donné rendez-vous.

— A toi, répond le nain, et qui es-tu donc ?

— Je suis le nouveau serviteur de notre maître, reprit l'idiot ; vous savez bien, celui qu'il attend !

— Je ne sais rien, répliqua le nain, et tu m'as tout l'air d'un affronteur.

— Faites excuse, interrompit Peronnik, ce n'est pas mon métier ; je suis seulement preneur et dresseur d'oiseaux. Mais, pour Dieu ! ne me retardez pas, car M. le magicien compte sur moi, et même il m'a prêté son poulain, comme vous voyez, pour que j'arrive plus tôt au château.

Le korigan remarqua, en effet, alors, que Peronnik montait le jeune cheval du magicien, et il commença à penser qu'il lui disait vrai. L'idiot avait d'ailleurs l'air si innocent, qu'on ne pouvait le croire capable d'inventer une histoire. Cependant il parut encore douter et il lui demanda quel besoin le magicien avait d'un oiseleur.

— Un grand besoin, à ce qu'il paraît, répliqua Peronnik, car, selon son dire, tout ce qui graine et et tout ce qui mûrit dans le jardin de Kerglas est à l'instant dévoré par les oiseaux.

— Et comment feras-tu pour les empêcher ? demanda le nain.

Perronnik montra le petit piége qu'il avait fabriqué et dit qu'aucun oiseau n'y pouvait échapper.

— C'est ce dont je veux m'assurer, reprit le korigan. Mon pommier est aussi ravagé par les merles et par les grives; tends ton piége, et, si tu peux les prendre, je te laisserai passer.

Peronnik y consentit; il attacha son poulain à un

arbre, s'approcha du tronc du pommier, y fixa un des bouts du piége, puis il appela le korigan pour tenir l'autre bout, tandis qu'il préparait les brochettes. Celui-ci fit ce que l'idiot demandait ; alors Peronnik tira subitement le nœud coulant, et le nain se trouva lui-même pris comme un oiseau.

Il poussa un cri de rage et voulut se dégager ; mais le lacet, qui avait été trempé dans l'eau bénite, résista à tous ses efforts. L'idiot eut le temps de courir à l'arbre, d'y cueillir une pomme et de remonter sur le poulain, qui continua sa route.

Ils sortirent ainsi de la plaine, et se trouvèrent en face d'un bosquet composé des plus belles plantes. Il y avait là des roses de toutes couleurs, des genêts d'Espagne, des chèvrefeuilles rouges, et pardessus le tout, s'élevait une fleur mystérieuse qui riait ; mais un lion à crinière de vipère courait autour du bosquet, en roulant les yeux et faisant grincer ses dents comme deux meules de moulin nouvellement repiquées.

Peronnik s'arrêta et salua de nouveau, car il sa-

vait que devant les puissants un bonnet est moins utile sur la tête qu'à la main. Il souhaita toutes sortes de prospérités au lion ainsi qu'à sa famille, et lui demanda s'il était bien sur la route qui conduisait à Kerglas.

— Et que vas-tu faire à Kerglas? cria l'animal féroce d'un air terrible.

— Sauf votre respect, répondit timidement l'idiot, je suis au service d'une dame qui est l'amie du seigneur Rogéar, et qui lui envoie, en présent, de quoi faire un pâté d'alouettes.

— Des alouettes, répéta le lion, qui passa la langue sur ses moustaches, voilà bien un siècle que je n'en ai mangé. En apportes-tu beaucoup?

— Tout ce que peut tenir ce sac, monseigneur, répondit Peronnik, en montrant la poche de toile qu'il avait remplie de plumes et de glu.

Et, pour faire croire ce qu'il disait, il se mit à contrefaire le gazouillement des alouettes.

Ce chant augmenta l'appétit du lion.

— Voyons, reprit-il, en s'approchant, montre-moi tes oiseaux; je veux savoir s'ils sont assez gros pour être servis à notre maître.

— Je ne demanderais pas mieux, répondit l'idiot; mais si je les tire du sac, j'ai peur qu'ils ne s'envolent.

— Entr'ouvre-le seulement pour que j'y regarde, répliqua la bête féroce.

C'était justement ce que Peronnik espérait; il présenta la poche de toile au lion, qui y fourra la tête pour saisir les alouettes, et se trouva pris dans les plumes et dans la glu. L'idiot serra vite le cordon du sac autour de son cou, fit le signe de la croix sur le nœud pour le rendre indestructible; puis, courant à la fleur qui riait, il la cueillit et repartit de toute la vitesse de son poulain.

Mais il ne tarda pas à rencontrer le lac des dragons, qu'il fallait traverser à la nage, et, à peine

y fut-il entré, que ceux-ci accoururent de toutes parts pour le dévorer.

Cette fois, Peronnik ne s'amusa pas à leur tirer son bonnet; mais il se mit à leur jeter les grains de son chapelet comme on jette du blé noir aux canards, et, à chaque grain avalé, un des dragons se retournait sur le dos et mourait, si bien que l'idiot put gagner l'autre rive sans aucun mal.

Restait à traverser le vallon gardé par l'homme noir. Peronnik l'aperçut bientôt à l'entrée, enchaîné au rocher par le pied, et tenant à la main une boule de fer qui, après avoir frappé le but, lui revenait d'elle-même. Il avait autour de la tête six yeux qui veillaient habituellement les uns après les autres; mais, dans ce moment, il les tenait tous six ouverts. Peronnik sachant que, s'il était aperçu, la boule de fer l'atteindrait avant qu'il eût pu parler, prit le parti de se glisser le long du taillis. Il arriva ainsi, en se cachant derrière les buissons, à quelques pas de l'homme noir. Celui-ci venait de s'asseoir, et deux de ses yeux s'étaient fermés pour se reposer. Peronnik jugeant qu'il avait sommeil, se mit à chanter à

demi-voix le commencement de la grand'messe. L'homme noir parut d'abord étonné; il redressa la tête; puis, comme le chant agissait sur lui, il ferma un troisième œil. Peronnik entonna alors le *Kyrie eleison* sur le ton des prêtres qui sont possédés par le *diable assoupissant* (1). L'homme noir ferma son quatrième œil et la moitié du cinquième. Peronnik commença les vêpres; mais, avant qu'il fût arrivé au *Magnificat*, l'homme noir était endormi.

Alors, le jeune garçon prit le poulain à la bride pour le faire marcher doucement par les endroits couverts de mousses, et, passant près du gardien, il entra dans la vallée des plaisirs.

C'était ici l'endroit le plus difficile, car il ne s'agissait plus d'éviter un danger, mais de fuir une tentation. Peronnik appela tous les saints de la Bretagne à son aide.

Le vallon qu'il traversait était semblable à un

(1) Les Bretons croient à un diable particulier qui fait dormir à l'église et qu'ils appellent *ar c'houskezik*, du verbe *kouska*, qui signifie dormir.

jardin rempli de fruits, de fleurs et de fontaines, mais les fontaines étaient de vins et de liqueurs délicieuses, les fleurs chantaient avec des voix aussi douces que les chérubins du paradis, et les fruits venaient s'offrir d'eux-mêmes. Puis, à chaque détour d'allée, Peronnik voyait de grandes tables servies comme pour des rois ; il sentait la bonne odeur des pâtisseries qu'on tirait du four, il voyait des valets qui semblaient l'attendre ; tandis que, plus loin, de belles jeunes filles, qui sortaient du bain et qui dansaient sur l'herbe, l'appelaient par son nom et l'invitaient à conduire le bal.

L'idiot avait beau faire le signe de la croix, il ralentissait insensiblement le pas du poulain ; il levait le nez au vent pour mieux sentir la fumée des plats et pour mieux voir les baigneuses ; il allait peut-être s'arrêter et c'en était fait de lui, si le souvenir du bassin d'or et de la lance de diamant n'eût, tout à coup, traversé son esprit ; il se mit aussitôt à siffler dans son sifflet de sureau pour ne pas entendre les douces voix, à manger son pain frotté de lard rance pour ne pas sentir l'odeur des plats, et à re-

garder les oreilles de son cheval pour ne pas voir les danseuses.

De cette manière, il arriva au bout du jardin sans malheur, et il aperçut enfin le château de Kerglas.

Mais il en était encore séparé par la rivière dont on lui avait parlé et qui n'avait qu'un seul gué. Heureusement que le poulain le connaissait et entra dans l'eau au bon endroit.

Peronnik regarda alors autour de lui s'il ne verrait pas la dame qu'il devait conduire au château, et il l'aperçut assise sur un rocher; elle était vêtue de satin noir et sa figure était jaune comme celle d'une Mauresque.

L'idiot tira encore son bonnet et lui demanda si elle ne voulait point traverser la rivière.

— Je t'attendais pour cela, répondit la dame; approche que je puisse m'asseoir derrière toi.

Peronnik s'approcha, la prit en croupe et com-

mença à passer le gué. Il était à peu près au milieu du passage quand la dame lui dit :

— Sais-tu qui je suis, pauvre innocent ?

— Faites excuse, répondit Peronnik ; mais, à vos habits, je vois bien que vous êtes une personne noble et puissante.

— Pour noble, je dois l'être, reprit la dame, car mon origine date du premier péché ; et pour puissante, je le suis, car toutes les nations cèdent devant moi.

— Et quel est donc votre nom, s'il vous plaît, madame, demanda Peronnik.

—On m'appelle la Peste, répliqua la femme jaune.

L'idiot fit un bond sur son cheval et voulut se jeter dans la rivière, mais la Peste lui dit :

— Reste en repos, pauvre innocent, tu n'as rien à craindre de moi, et je puis au contraire te servir.

—Est-ce bien possible, que vous ayez cette bonté,

madame la Peste ? dit Peronnik, en tirant cette fois son bonnet pour ne plus le remettre ; au fait, je me rappelle maintenant que c'est à vous de m'apprendre comment je pourrai me débarrasser du magicien Rogéar.

— Il faut que le magicien meure ? dit la dame jaune.

— Je ne demanderais pas mieux, répliqua Peronnik, mais il est immortel.

— Écoute, et tâche de comprendre, reprit la Peste. Le pommier gardé par le korigan est une bouture de l'arbre du bien et du mal, planté dans le paradis terrestre par Dieu lui-même. Son fruit, comme celui qui fut mangé par Adam et Ève, rend les immortels susceptibles de mourir. Tâche donc que le magicien goûte à la pomme, et je n'aurai ensuite qu'à le toucher pour qu'il cesse de vivre.

— Je tâcherai, dit Peronnik ; mais si je réussis, comment pourrai-je avoir le bassin d'or et la lance de diamant, puisqu'ils sont cachés dans un sou-

terrain obscur qu'aucune clef forgée ne peut ouvrir.

— La *fleur qui rit* ouvre toutes les portes, répondit la Peste, et elle éclaire toutes les nuits.

Comme elle achevait ces mots, ils arrivèrent à l'autre bord et l'idiot s'avança vers le château.

Il y avait devant l'entrée un grand auvent pareil au dais sous lequel marche monseigneur l'évêque de Vannes à la procession du Saint-Sacrement. Le géant s'y tenait à l'abri du soleil, les jambes croisées l'une sur l'autre, comme un propriétaire qui a rentré ses grains, et fumant une corne à tabac d'or vierge. En apercevant le poulain sur lequel se trouvaient Peronnik et la dame vêtue de satin noir, il releva la tête et dit, d'une voix qui retentissait comme le tonnerre :

— Par Belzébut, notre maître ! c'est mon poulain de treize mois que monte cet idiot !

— Lui-même, ô le plus grand des magiciens, répondit Peronnik.

— Et comment as-tu fait pour t'en emparer? reprit Rogéar.

— J'ai répété ce que m'avait appris votre frère Bryak, répliqua l'idiot. En arrivant sur la lisière de la forêt, j'ai dit :

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends ;

et le petit cheval est aussitôt venu.

— Tu connais donc mon frère? reprit le géant.

— Comme on connaît son maître, répondit le garçon.

— Et pourquoi t'envoie-t-il ici?

— Pour vous porter en présent deux raretés qu'il vient de recevoir du pays des Mauresques : la pomme de joie que voici, et la femme de soumission que vous voyez. Si vous mangez la première, vous aurez toujours le cœur aussi content qu'un pauvre homme qui trouverait une bourse de cent écus dans

son sabot; et si vous prenez la seconde à votre service, vous n'aurez plus rien à désirer dans le monde.

— Alors, donne la pomme et fais descendre la Mauresque, répondit Rogéar.

L'idiot obéit; mais dès que le géant eut mordu dans le fruit, la dame jaune le toucha et il tomba à terre comme un bœuf qu'on abat.

Peronnik entra aussitôt dans le palais, tenant la *fleur qui rit* à la main. Il traversa successivement plus de cinquante salles et arriva enfin devant le souterrain à porte d'argent. Celle-ci s'ouvrit d'elle-même devant la fleur qui éclaira l'idiot et lui permit d'arriver jusqu'au bassin d'or et jusqu'à la lance de diamant.

Mais à peine les eut-il saisis, que la terre trembla sous ses pieds; un éclat terrible se fit entendre, le palais disparut, et Peronnik se retrouva au milieu de la forêt, muni des deux talismans, avec lesquels il s'achemina vers la cour du roi de Bretagne. Il eut seulement soin, en passant à Vannes, d'acheter le plus riche costume qu'il pût trouver et le plus beau

cheval qui fût à vendre dans l'évêché du *blé blanc*.

Or, quand il arriva à Nantes, cette ville était assiégée par les Français, qui avaient tellement ravagé la campagne tout autour, qu'il n'y restait plus que des arbres qu'une chèvre pouvait brouter. De plus, la famine était dans la ville, et les soldats qui ne mouraient point de leurs blessures, mouraient faute de pain. Aussi, le jour même où Peronnik arriva, un trompette publia-t-il dans tous les carrefours que le roi de Bretagne promettait d'adopter pour héritier celui qui pourrait délivrer la ville et chasser les Français du pays.

En entendant cette promesse, l'idiot dit au trompette :

— Ne crie pas davantage, et mène-moi au roi, car je suis capable de faire ce qu'il demande.

— Toi, dit le trompette (qui le voyait si jeune et si petit), passe ton chemin, beau chardonneret (1),

(1) *Koanta pabaour*, moquerie habituelle aux Bretons.

le roi n'a pas le temps de prendre des petits oiseaux dans les toits de chaume (1).

Pour toute réponse, Peronnik effleura le soldat de sa lance, et, à l'instant même, il tomba mort, au grand effroi de la foule qui regardait et qui voulut fuir; mais l'idiot s'écria :

— Vous venez de voir ce que je puis faire contre mes ennemis; sachez maintenant ce que puis faire pour mes amis.

Et, ayant approché le bassin magique des lèvres du mort, celui-ci revint aussitôt à la vie.

Le roi, qui fut instruit de cette merveille, donna à Peronnik le commandement des soldats qui lui restaient; et, comme avec sa lance de diamant l'idiot tuait des milliers de Français, tandis qu'avec le bassin d'or il ressuscitait tous les Bretons qui avaient été tués, il se débarrassa de l'armée ennemie en quelques jours et s'empara de tout ce qu'il y avait dans leurs camps.

(1) Expression proverbiale pour dire qu'on n'a pas de temps à perdre.

Il proposa ensuite de faire la conquête des pays voisins tels que l'Anjou, le Poitou et la Normandie, ce qui ne lui coûta que bien peu de peine; enfin, quand il eut tout soumis au roi, il déclara qu'il voulait partir pour délivrer la Terre Sainte et il s'embarqua à Nantes, sur de grands navires, avec la première noblesse du pays.

Arrivé en Palestine, il détruisit toutes les armées qu'on envoya contre lui, força l'empereur des Sarrasins à se faire baptiser, et épousa sa fille, dont il eut cent enfants, à chacun desquels il donna un royaume. Il y en a même qui disent que lui et ses fils vivent encore, grâce au bassin d'or, et qu'ils règnent dans ce pays; mais d'autres assurent que le frère de Rogéar, le magicien Bryak, a réussi à reprendre les deux talismans, et que ceux qui les désirent n'ont qu'à les chercher.

NOTE

SUR LE CONTE DE PERONNIK L'IDIOT.

Il nous semble difficile de ne point reconnaître dans le conte de Peronnik l'idiot, les traces de la tradition qui a donné naissance à l'un des romans épiques de la Table ronde. Bien que défigurée dans le récit breton, et surchargée de détails modernes, la donnée primitive de la *Quête du saint Graal* s'y retrouve, en effet, nette et entière.

Ceci demande, du reste, quelques explications.

Dès le sixième siècle, les bardes gallois parlent d'un vase magique qui donne à son possesseur la connaissance de l'avenir, la science de l'univers, etc.; plus tard, une fable populaire parle d'un vase d'or que possédait Bran le Béni et qui *guérissait toutes les blessures et rendait même la vie aux morts.* D'autres contes font allusion à un bassin dans lequel apparaissait sur le

champ le mets qu'on avait désiré. Toutes les fictions se confondirent à la longue, et les propriétés de ces différents vases magiques se trouvèrent attribuées à un seul, dont la possession fut naturellement recherchée par les grands coureurs d'aventures.

Or, il existe un poëme gallois, composé au commencement du douzième siècle, qui roule tout entier sur cette recherche. Le héros, appelé Perédur, combat des géants, des lions, des serpents, des monstres marins, des sorcières, et finit enfin par conquérir le bassin et la lance, qui se trouve ainsi ajoutée à la tradition primitive.

On ne peut douter que cette fiction galloise, qui se répandit alors dans toute l'Europe, comme le prouvent les imitations essayées dans différentes langues, n'ait été, à plus forte raison, connue en Bretagne, qui se trouvait unie au pays de Galles par la communauté de l'origine et du langage. Elle dut s'y populariser à peu près telle que les bardes l'avaient apprise aux Armoricains. Mais, outre les altérations successives qui résultèrent bientôt de la transmission orale, les imitations françaises ne tardèrent pas à se mêler partout aux versions primitives. M. de la Villemarqué a en effet observé, dans son savant ouvrage sur les *Contes populaires des anciens Bre-*

tons, que, lorsque les fables galloises furent développées par les poëtes français, elles parurent tellement embellies, sous leur nouveau costume, que les Gallois eux-mêmes abandonnèrent les originaux en faveur des imitations. Or, ce qui est vrai pour eux l'est également pour les Armoricains, et il nous semble hors de doute que la tradition de Perédur, qu'ils avaient d'abord reçue, dut être sérieusement modifiée par le poème postérieur de Chrétien de Troyes.

Du reste, pour rendre plus clairement notre pensée, nous donnerons ici une rapide analyse de ce poëme resté manuscrit, et par conséquent peu connu (1).

Perceval, dernier fils d'une pauvre veuve ruinée par les malheurs de la guerre, est simple, ignorant et grossier. Sa mère éloigne de lui avec soin toute image guerrière; mais, un jour, l'enfant rencontre des chevaliers du roi Arthur; il apprend le secret qu'on lui tient caché, et, ne rêvant plus que tournois et batailles, il abandonne le toit maternel et se rend à la cour d'Arthur. Chemin faisant, il voit s'élever un pavillon que, dans

(1) *Le chercheur du bassin*, Myvyrian, t. I, p. 8.

Le poème de *Perceval ou la quête du saint Graal* se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, mss. n° 7523 et suppl. franc. 450. Nous en donnons l'analyse d'après M. de la Villemarqué en nous contentant d'abréger son travail.

a simplicité, il prend pour une église, et il y entre. Après avoir dévoré deux pâtés de chevreuil et bu un grand pot de vin, il sort et bientôt arrive à Cardeuil, mal vêtu, mal armé, mal monté. Il trouve Arthur plongé dans une méditation profonde; un chevalier félon vient d'emporter sa coupe d'or en défiant tout guerrier de la lui reprendre. Perceval accepte le défi, poursuit le ravisseur, le tue, lui enlève la coupe et lui prend son armure. Il est ensuite admis dans l'ordre de la chevalerie.

Mais le souvenir de sa mère le poursuit partout. Inquiet et rêveur, il s'éloigne. Que cherche-t-il ? Il ne le sait pas lui-même; il va au hasard et sans but, où le porte son libre coursier. C'est ainsi qu'il entre dans un château qui s'offre à lui; un vieillard malade y repose sur un lit; un valet paraît, portant une lance d'où coule une goutte de sang; puis, entre une demoiselle avec un *graal*, ou bassin d'or pur. Perceval a envie de demander l'explication de ce qu'il voit, mais il n'ose. Le lendemain, au sortir du château, on lui apprend que le vieillard malade se nomme le roi pêcheur et qu'il a été blessé à la cuisse; on lui reproche, en même temps, de ne l'avoir point interrogé.

Il continue sa route, rencontre par hasard Arthur et

le suit à la cour ; mais, le lendemain de son arrivée, une demoiselle vêtue de noir se présente et lui reproche brusquement d'être cause des souffrances du roi pêcheur.

— Sa blessure, dit-elle, est devenue incurable parceque tu as négligé de l'interroger.

Le chevalier, voulant réparer sa faute, cherche en vain à retrouver le palais du roi ; il en est repoussé comme par une main invisible, jusqu'au moment où il se décide à aller trouver un saint ermite auquel il se confesse. Le prêtre lui apprend que la cause de toutes ses erreurs est son ingratitude envers sa mère, que le péché lui a coupé la langue quand il eût fallu demander l'explication du *graal* ; il lui impose une pénitence, lui donne des conseils, lui révèle une oraison mystérieuse où se trouvent certains mots terribles qu'il lui défend de faire connaître ; et Perceval, absous de ses péchés, jeûne, adore la croix, entend la messe, communie et renaît à une vie nouvelle.

Il se met alors à la quête du *Graal*, et il est arrêté par mille obstacles. Une femme qu'il a aimée, Blanche-Fleur, se présente à lui et essaye de le retenir, mais il lui échappe. Il attache son cheval à l'anneau d'or d'un pilier qui s'élève sur une montagne appelée le Mont des

Douleurs, arrive enfin au château qu'il cherche, et demande cette fois l'histoire de la lance et du *graal*. Alors on lui apprend que la lance est celle dont Longus perça le côté du Christ, et que le *graal* est le bassin où Joseph d'Arimathie recueillit son divin sang. Ce vase est venu par héritage au roi pêcheur qui descend de Joseph et qui est l'oncle de Perceval. Il procure tous les biens spirituels et temporels; il guérit toutes les blessures, et rend même la vie aux morts; il se remplit, au gré de son propriétaire, des mets les plus exquis.

Après la lance et le *graal* on apporte une épée brisée : le roi pêcheur la présente à son neveu, en le priant d'en rejoindre les pièces; il y réussit. Alors le roi lui apprend que le plus brave et le plus religieux chevalier du monde devait la réparer, selon les prophéties; qu'il a tenté lui-même d'en souder les tronçons, mais qu'elle l'a châtié de sa témérité en lui faisant une blessure à la cuisse.

— Je guérirai, lui dit-il, le jour où périra le chevalier appelé Pertiniax, qui a brisé l'épée merveilleuse en tuant mon frère par trahison.

Perceval tue Pertiniax, grâce au secours du saint *graal*, lui coupe la tête et l'apporte au roi pêcheur qui guérit et abdique en faveur de son neveu.

Les rapports d'origine qui existent entre ce poème et le conte breton ne sont point, à ce qu'il nous semble, difficiles à saisir. Dans les deux récits il s'agit de la conquête d'un bassin et d'une lance dont la possession assure des avantages du même genre ; les héros de la version française et de la version armoricaine sont soumis à des dangers, à des tentations, et la réussite leur assure à tous deux la couronne. On pourrait même peut-être trouver quelques rapports de personnage entre l'idiot Peronnik allant devant lui sans savoir où, et arrachant à la fermière son pain de méteil, son beurre frais baratté, son lard du dimanche, et ce Perceval *simple, ignorant, grossier,* qui débute par *dévorer deux pâtés de chevreuil et boire un grand pot de vin.* A la vérité, les détails diffèrent et les épreuves subies par Peronnik ne ressemblent point, en général, aux épreuves imposées à Perceval ; mais, en revanche, elles rappellent, de fort près, celles que surmonte Perédur, le héros de la tradition galloise. Il semble donc que le conte armoricain a puisé successivement aux deux sources française et bretonne. Né de la tradition galloise, modifié par la version française, et enfin approprié au génie populaire de notre province, il est devenu, en s'altérant par une suite de transmissions, ce que nous le voyons aujourd'hui.

Peronnik l'idiot nous semble, en outre, digne d'être étudié par ceux qui, dans les traditions, cherchent surtout les traces du génie populaire. L'idiotisme, chez les tribus de race celtique, ne fut jamais regardé comme une dégradation; mais, plutôt, comme un état particulier dans lequel l'individu arrivait à certaines perceptions ignorées du vulgaire. L'instinct animal, incontestablement plus développé dans ces natures hébétées, avait fait supposer aux Celtes qu'elles avaient une *connaissance de l'invisible* interdite aux autres hommes. Aussi les paroles de l'idiot étaient-elles regardées comme prophétiques; on cherchait dans ses actes un sens caché; on lui croyait enfin, selon l'énergique expression d'un vieux poëte : *les pieds dans ce monde-ci et les yeux dans l'autre.* Or, une fois cette croyance établie, l'incohérence et le vague de ses manifestations, loin de détromper la foule, devait entretenir son erreur. Il en était de tout ce qu'il pouvait dire ou faire comme des oracles de l'antiquité auxquels on trouvait toujours deux significations contraires.

La Bretagne a conservé, en partie, cet antique respect pour les *faibles d'esprit.* Il n'est pas rare de voir, dans les fermes du Léonnais, quelques-uns de ces malheureux revêtus, quel que soit leur âge, de la grande

robe à boutons de corne et tenant à la main une baguette blanche. On les soigne avec tendresse et on ne les désigne que sous le doux nom de *chers innocents* (*innoçzauted kèz*) ; tout au plus, si l'on parle de l'un d'eux en son absence, l'appelle-t-on *diskyant*, c'est-à-dire *sans science*. Il reste à la ferme avec les femmes et les petits enfants; on ne lui demande point de travail, et, lorsqu'il meurt, ses parents le pleurent.

Je me rappelle avoir rencontré un jour, en parcourant les environs de Morlaix, un de ces idiots assis devant la porte d'une ferme, et qu'une jeune fille, sa sœur, faisait manger. Sa complaisance caressante me frappa.

— Vous aimez donc bien ce pauvre *innocent* ? lui demandai-je en breton.

— C'est Dieu qui nous l'a donné, répondit-elle.

Mot profond qui explique cette pieuse tendresse pour des êtres inutiles, mais précieux *à cause de celui qui nous les a confiés*.

RÉCIT DU BOUCHER.

LES PIERRES DE PLOUHINEC.

Plouhinec est un pauvre bourg au delà d'Hennebon, vers la mer. On ne voit tout autour que des landes ou de petits bois de sapins, et jamais la paroisse n'a eu assez d'herbe pour élever un bœuf de boucherie, ni assez de son pour engraisser un descendant des Rohans (1).

Mais si les gens du pays manquent de blé et de bestiaux, ils ont plus de cailloux qu'il n'en faudrait pour rebâtir Lorient, et l'on trouve au-delà du bourg, un grande bruyère dans laquelle les korigans ont planté deux rangées de longues pierres qu'on pourrait prendre pour une avenue si elles conduisaient quelque part.

(1) On appelle les porcs, en Bretagne, *mab-rohan*, fils de Rohan ; nous ignorons l'origine de ce nom.

C'était près de là, vers le bord de la rivière d'Intel, que demeurait autrefois un homme appelé Marzinne : il était riche pour le canton, c'est-à-dire qu'il pouvait faire saler un petit porc tous les ans, manger du pain noir à discrétion et acheter une paire de sabots le *dimanche du laurier* (1).

Aussi, passait-il pour fier dans le pays et avait-il refusé sa sœur Rozenn à beaucoup de jeunes garçons qui vivaient de leur sueur de chaque jour.

Parmi eux, se trouvait Bernèz, brave travailleur et digne chrétien; mais qui n'avait apporté pour légitime, en venant dans le monde, que la bonne volonté. Bernèz avait connu Rozenn toute petite, quand il était arrivé de Ponscorff-Bidré pour travailler dans la paroisse, et elle l'avait souvent poursuivi avec la chanson que les enfants répètent à ceux de son pays :

Ponscorff-Bridé,
Chair de chèvre, Béé (2) !

(1) Le dimanche de Pâques *(sul et lauré)*, ainsi appelé parce que, ce jour là, on distribue, à l'église, du laurier bénit.

(2) Ce quolibet, répété par les enfants aux habitants de

Cela leur avait fait faire connaissance, et, petit à petit, à mesure que Rozenn grandissait, l'attachement de Bernèz avait également grandi, si bien qu'un jour il s'était trouvé amoureux comme les Anglais sont damnés, je veux dire sans rémission.

Vous comprenez que le refus de Marzinne fut pour lui un grand crève-cœur; cependant il ne perdit pas courage, car Rozenn continuait à le bien recevoir et à lui chanter, en riant, le refrain composé pour ceux de Ponscorff.

Or, on était arrivé à la nuit de Noël, et comme l'orage avait empêché de se rendre à l'office, tous les gens de la ferme se trouvaient réunis, et, avec eux, plusieurs garçons du voisinage, parmi lesquels était Bernèz. Le maître de la maison, qui voulait montrer son grand cœur, avait fait préparer un souper de boudins et de bouillie de froment au miel; aussi tous les yeux étaient tournés vers le

Ponscorff-Bidré, ou bas Ponscorff, vient de ce qu'ils élèvent un grand nombre de chèvres, ce qui a fait supposer qu'ils en mangeaient beaucoup.

foyer, sauf ceux de Bernèz qui regardait sa chère Rozennik.

Mais voilà qu'au moment où les bancs étaient près de la table et les cuillers de bois plantées en rond dans la bassine, un vieil homme poussa brusquement la porte et souhaita bon appétit à tout le monde.

C'était un mendiant de Pluvigner qui n'entrait jamais dans les églises, et dont les honnêtes gens avaient peur. On l'accusait de jeter des sorts sur les bestiaux, de faire noircir le blé dans l'épi et de vendre aux lutteurs les herbes magiques (1). Il y en avait même qui le soupçonnaient de devenir gobelinn à volonté (2).

Cependant, comme il portait l'habit des pauvres, le fermier lui permit de s'approcher du foyer ; il lui fit même donner un escabeau à trois pieds et une portion d'invité.

(1) Voyez dans les *Derniers Breton* ce que nous disons au sujet des luttes.

(2) Le *gobelinn* n'est autre chose que le *loup-garou*, connu chez les Normands sous le nom de *varou*.

Quand le sorcier eut fini de manger, il demanda à se coucher, et Bernèz alla lui ouvrir l'étable où il n'y avait qu'un vieil âne pelé et un bœuf maigre. Le mendiant se coucha entre eux pour avoir chaud, en appuyant sa tête sur un sac de lande pilée.

Mais, comme il allait tomber dans le sommeil, minuit sonna. Le vieil âne secoua alors ses longues oreilles et se tourna vers le bœuf maigre.

— Eh bien, mon cousin, comment cela va-t-il depuis la Noël dernière que je ne vous ai parlé? demanda-t-il d'un ton amical.

Au lieu de répondre, l'animal cornu jeta un regard de côté au mendiant.

— C'était bien la peine que la Trinité nous accordât la parole à la nuit de Noël, dit-il d'un ton bourru, et qu'elle nous récompensât ainsi de ce que nos ancêtres avaient assisté à la naissance de Jésus, si nous devions avoir pour auditeur un vaurien comme ce mendiant.

— Vous êtes bien fier, monsieur de Ker-Meuglant,

reprit l'âne avec gaieté ; j'aurais plutôt droit de me plaindre, moi dont le chef de famille porta autrefois le Christ à Jérusalem, comme le prouve la croix qui nous a été imprimée depuis entre les deux épaules; mais je sais me contenter de ce que les trois personnes veulent bien m'accorder. Ne voyez-vous point, d'ailleurs, que le sorcier est endormi.

— Tous ses sortiléges n'ont pu encore l'enrichir, reprit le bœuf, et il se damne pour bien peu. Le diable ne l'a même pas averti de la bonne chance qu'il y aura ici près, dans quelques jours.

— Quelle bonne chance ? demanda l'âne.

— Comment, reprit le bœuf, ne savez-vous donc pas que, tous les cent ans, les pierres de la bruyère de Plouhinec vont boire à la rivière d'Intel et que, pendant ce temps, les trésors qu'elles cachent restent à découvert ?

— Ah ! je me rappelle maintenant, interrompit l'âne ; mais les pierres reviennent si vite à leur place, qu'il est impossible de les éviter et qu'elles

vous écrasent si vous n'avez point, pour vous en préserver, une branche de l'herbe de la croix entoutée de trèfles à cinq feuilles.

— Et encore, ajouta le bœuf, les trésors que vous avez emportés tombent-ils en poussière si vous ne donnez en retour une âme baptisée; il faut la mort d'un chrétien pour que le démon vous laisse jouir en repos des richesses de Plouhinec.

Le mendiant avait écouté toute cette conversation sans oser respirer.

— Ah! chers animaux, mes petits cœurs, pensait-il en lui-même; vous venez de me faire plus riche que tous les bourgeois de Vannes et de Lorient; soyez tranquilles, le sorcier de Pluvigner ne se damnera pas désormais pour rien.

Il s'endormit ensuite, et le lendemain, au point du jour, il était dans la campagne cherchant l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles.

Il lui fallut chercher longtemps et s'enfoncer dans le pays, là où l'air est plus chaud et où les plantes

restent toujours vertes. Enfin, la veille du jour de l'an, il reparut à Plouhinec avec la figure d'une belette qui a trouvé le chemin du colombier.

Comme il passait sur la lande, il aperçut Bernèz occupé à frapper avec un marteau pointu contre la plus haute des pierres.

— Que Dieu me sauve, s'écria le sorcier en riant; avez-vous envie de vous creuser une maison dans ce gros pilier.

— Non, dit Bernèz tranquillement; mais comme je suis sans ouvrage pour le moment, j'ai pensé que si je traçais une croix sur une des pierres maudites, je ferais une chose agréable à Dieu, qui me le revaudra tôt ou tard.

— Vous avez donc quelque chose à lui demander? fit observer le vieil homme.

— Tous les chrétiens ont à lui demander le salut de leur âme, répliqua le jeune gars.

— Et n'avez-vous point aussi quelque chose à lui dire de Rozenn? ajouta, plus bas, le mendiant.

Bernèz le regarda.

— Ah! vous savez cela, reprit-il; après tout, il n'y a ni honte ni péché, et si je recherche la jeune fille, c'est pour la conduire devant le curé. Malheureusement Marzinn veut un beau-frère qui puisse compter plus de *réales* que je ne possède de *blancs* marqués.

— Et si je te faisais avoir plus de louis d'or que Marzinn ne possède de *réales*, dit le sorcier à demi-voix.

— Vous! s'écria Bernèz.

— Moi!

— Que me demanderiez-vous pour cela?

— Rien qu'un souvenir dans tes prières.

— Ainsi, il n'y aurait pas besoin de compromettre mon salut?

— Il n'y aurait besoin que de courage.

— Alors, dites-moi ce qu'il faut faire! s'écria Ber-

nèz, en laissant tomber son marteau; quand on devrait s'exposer à trente morts, je suis prêt, car j'ai moins de goût à vivre qu'à me marier.

Quand le mendiant vit qu'il était si bien disposé, il lui raconta comment, la nuit prochaine, les trésors de la lande seraient tous à découvert, mais sans lui apprendre en même temps le moyen d'éviter les pierres au moment de leur retour. Le jeune garçon crut qu'il ne fallait que de la hardiesse et de la promptitude, aussi dit-il :

— Vrai comme il y a trois personnes en Dieu, je profiterai de l'occasion, vieil homme, et j'aurai toujours une pinte de mon sang à votre service, pour l'avertissement que vous venez de me donner. Laissez-moi seulement finir la croix que j'ai commencé à creuser sur cette pierre; quand il sera temps, j'irai vous rejoindre près du petit bois de sapins.

Bernèz tint parole et arriva au lieu convenu une heure avant minuit. Il trouva le mendiant qui portait un bissac de chaque main et un autre suspendu au cou.

— Allons, dit-il au jeune homme, asseyez-vous là et pensez à ce que vous ferez quand vous aurez à discrétion l'argent, l'or et les pierreries.

Le jeune homme s'assit à terre et répondit :

— Quand j'aurai l'argent à discrétion, je donnerai à ma douce Rozennik tout ce qu'elle souhaite et tout ce qu'elle a souhaité, depuis la toile jusqu'à la soie, depuis le pain jusqu'aux oranges.

— Et quand vous aurez l'or à volonté ? ajouta le sorcier.

— Quand j'aurai l'or à volonté, reprit le garçon, je ferai riches tous les parents de Rozennik et tous les amis de ses parents jusqu'aux dernières limites de la paroisse.

— Et quand vous aurez enfin les pierreries à foison ? acheva le vieil homme.

— Alors, s'écria Bernèz, je ferai tous les hommes de la terre riches et heureux et je leur dirai que c'est Rozennik qui l'a voulu.

Pendant qu'ils causaient ainsi, l'heure passait et minuit arriva.

A l'instant même, il se fit un grand bruit sur la lande et l'on vit, à la clarté des étoiles, toutes les grandes pierres quitter leurs places et s'élancer vers la rivière d'Intel. Elles descendaient le long du coteau en froissant la terre et en se heurtant comme une troupe de géants qui auraient trop bu; elles passèrent ainsi pêle-mêle à côté des deux hommes, et disparurent dans la nuit.

Alors le mendiant se précipita vers la bruyère suivi de Bernèz, et, aux places où s'élevaient un peu auparavant les grandes pierres, ils aperçurent des puits remplis d'or, d'argent et de pierreries qui montaient jusqu'au bord.

Bernèz poussa un cri d'admiration et fit le signe de la croix; mais le sorcier se mit aussitôt à remplir ses bissacs, en prêtant l'oreille du côté de la rivière.

Il finissait de charger le troisième, tandis que le

jeune homme remplissait les poches de sa veste de toile, lorsqu'un murmure sourd comme celui d'un orage qui arrive se fit entendre au loin.

Les pierres avaient fini de boire et revenaient prendre leurs places.

Elles s'élançaient, penchées en avant, comme des coureurs et brisaient tout devant elles. Quand le jeune homme les aperçut, il se redressa en s'écriant:

— Ah! vierge Marie, nous sommes perdus!

— Non pas moi, dit le sorcier, qui prit à la main l'herbe de la croix et le trèfle à cinq feuilles, car j'ai ici mon salut; mais il fallait qu'un chrétien perdît la vie pour m'assurer ces richesses, et ton mauvais ange t'a mis sur mon chemin; renonce donc à Rozenn et pense à mourir.

Pendant qu'il parlait ainsi, l'armée de pierres était arrivée; mais il présenta son bouquet magique et elle s'écarta à droite et à gauche pour se précipiter vers Bernèz!

Celui-ci, comprenant que tout était fini, se laissa tomber à genoux et allait fermer les yeux lorsque la grande pierre qui accourait en tête s'arrêta tout à coup, et, fermant le passage, se plaça devant lui, comme une barrière pour le protéger.

Bernèz, étonné, releva la tête, et reconnut la pierre sur laquelle il avait gravé la croix ! C'était désormais une pierre baptisée, qui ne pouvait nuire à un chrétien.

Elle resta immobile devant le jeune homme jusqu'à ce que toutes ses sœurs eussent repris leur place; alors, elle s'élança comme un oiseau de mer pour reprendre aussi la sienne, et rencontra sur son chemin le mendiant que les trois bissacs chargés d'or retardaient.

En la voyant venir, celui-ci voulut présenter ses plantes magiques; mais la pierre devenue chrétienne n'était plus soumise aux enchantements du démon, et elle passa brusquement, en écrasant le sorcier comme un insecte.

Bernèz eut, outre ce qu'il avait recueilli lui-même,

les trois bissacs du mendiant, et devint ainsi assez riche pour épouser Rozenn et pour élever autant d'enfants que le *laouennanik* (1) a de petits dans sa couvée.

(1) Nom breton du roitelet; il signifie mot à mot *petit joyeux*.

APPENDICE.

Les traditions suivantes ne sont point des récits de *discrevellerrs*, mais des réminiscences de ces récits. Moins rigoureusement fidèles que les précédentes pour la forme, elles ne le sont pas moins pour le fond. Nous les donnons en supplément a notre recueil, quoiqu'elles aient été déjà rapportées ailleurs, parce qu'elles complètent l'espèce de revue que nous avons voulu faire des narrations populaires de la Bretagne.

L'AUBERGE BLANCHE.

Il y avait autrefois au Ponthou une auberge que l'on appelait *l'Auberge blanche*, à cause de la couleur de la façade. Les aubergistes étaient d'honnêtes gens qui faisaient leurs pâques tous les ans, et on n'avait pas besoin de compter après eux. Les voyageurs descendaient à *l'Auberge blanche*, et les chevaux connaissaient si bien la porte de l'écurie qu'ils s'y arrêtaient d'eux-mêmes.

Le décapiteur de moissons (1) avait commencé à rendre les jours tristes et courts. Un soir que Floc'h, le maître de *l'Auberge blanche*, était à la porte, un voyageur, qui avait l'air d'un homme d'importance,

(1) *Dibenn-eost*, c'est un des noms donnés, en Bretagne, à l'automne.

et montait un beau cheval qui n'était pas du pays, s'arrêta près du seuil, porta la main à son chapeau, et dit à l'aubergiste :

— Je voudrais à souper et une chambre pour moi seul.

Floc'h tira d'abord sa pipe de sa bouche, puis son chapeau de dessus sa tête, et répondit :

— Dieu vous bénisse, Monsieur; vous aurez à souper; mais pour une chambre à vous seul, nous ne pouvons vous en donner, car nous avons, là-haut, six muletiers qui s'en retournent à Redon, et ils ont pris les six lits de *l'Auberge blanche*.

Le voyageur dit alors :

— Mon Dieu, brave homme, tâchez que je ne reste pas dehors. Les chiens ont un chenil; il n'est pas juste que les chrétiens ne trouvent point où coucher, par un temps comme celui-ci.

— Monsieur l'étranger, répondit Floc'h bien marri, je ne sais que vous dire, sinon que l'au-

berge est pleine, et qu'il reste seulement la chambre rouge.

— Eh bien, donnez-la-moi, répliqua l'inconnu.

Mais l'aubergiste se gratta la tête et devint triste, car il ne pouvait donner la chambre rouge au voyageur.

— Depuis que je suis à *l'Auberge blanche*, dit-il enfin, il n'y a jamais eu que deux hommes qui ont couché dans cet endroit, et, le lendemain, leurs cheveux se trouvaient blancs, de noirs qu'ils avaient été la veille.

Le voyageur regarda l'aubergiste.

— Avez-vous donc des morts qui reviennent chez vous, brave homme ? demanda-t-il.

— Il y en a, murmura Floch.

— Alors, à la grâce de monsieur le bon Dieu et de madame la Vierge. Faites-moi du feu dans la chambre rouge et bassinez mon lit, car j'ai froid.

L'aubergiste fit ce qui lui était ordonné.

Quand il eut soupé, le voyageur souhaita une bonne nuit à tous ceux qui étaient à table, et il monta dans la chambre rouge. L'aubergiste et sa femme, tout tremblants, se mirent en prières

Cependant l'étranger était arrivé à l'endroit où il devait coucher, et il regarda autour de lui.

C'était une grande chambre couleur de feu, avec de grandes taches luisantes sur le mur, si bien qu'on l'aurait cru peinte avec du sang encore frais. Dans le fond, il y avait un lit carre qu'entouraient de grands rideaux. Le reste était vide, et l'on entendait le vent qui soufflait tristement dans la cheminée et dans les corridors, comme les voix des âmes demandant des prières.

Le voyageur se mit à genoux, parla tout bas à Dieu, puis se coucha sans crainte; bientôt il s'endormit.

Mais voilà qu'au moment où minuit sonnait à l'église éloignée, il se réveilla et il entendit les rideaux qui glissaient sur leurs gaules de fer et qui s'ouvraient à sa droite.

Le voyageur voulut descendre du lit; ses pieds heurtèrent quelque chose de froid, et il recula effrayé !...

Il y avait là, devant lui, un cercueil avec les quatre cierges aux quatre coins, et, par dessus, le grand drap noir semé de larmes blanches !

L'étranger s'élança de l'autre côté du lit; aussitôt le cercueil y passa et lui barra, de nouveau, le passage.

Cinq fois il essaya de sortir, et cinq fois la bière se plaça sous ses pieds, avec les cierges et le drap noir.

Le voyageur comprit que c'était un mort qui avait sa demande à faire, il se mit à genoux dans son lit, et après s'être signé :

— Qui es-tu, mort? dit-il; parle ! c'est un chrétien qui t'écoute.

Une voix sortit du cercueil, et dit :

— Je suis un voyageur assassiné ici par ceux qui

tenaient l'auberge avant l'homme qui y demeure maintenant ; je suis mort en état de péché, et je brûle dans le purgatoire.

— Que veux-tu, âme en peine, pour te soulager?

— Il me faut six messes dites à l'église de Notre-Dame du Folgoat par un prêtre en étole noire et blanche ; puis, un pèlerinage fait en mon intention par un chrétien à Notre-Dame de Rumengol.

A peine le voyageur avait-il parlé ainsi, que les cierges s'éteignirent ; les rideaux se fermèrent, et tout rentra dans le silence.

L'étranger passa la nuit en prières.

Le lendemain, il raconta tout à l'aubergiste, puis il lui dit :

— Brave homme, je suis M. de Rohan, de famille noble s'il en est en Bretagne. J'irai faire un pèlerinage à Rumengol, et je payerai les six messes. Ne vous inquiétez donc plus, car l'âme sera délivrée.

Un mois après, la chambre rouge avait perdu sa couleur de sang; elle était redevenue blanche et gaie comme les autres, et l'on n'y entendait plus d'autre bruit que celui des hirondelles qui nichaient dans la cheminée; on n'y voyait plus autre chose que trois lits et un crucifix.

Le voyageur avait tenu sa parole.

LE SONNEUR (1).

Le vent de mer vient du côté de l'*eau noire* (*dour-du*) ; et les étoiles se lèvent. Les jeunes filles ont repris le chemin des métairies, portant au doigt les bagues de plomb que leurs amis ont achetées pour elles au *Pardon ;* les jeunes gens viennent de traverser la lande en chantant le *Lez-Breiz !*... On n'entend plus la voix sonore des jeunes gens ; on ne voit plus les habits blancs des jeunes filles ; il fait nuit !

Et cependant voici que Lao paraît avec une joyeuse troupe, à l'entrée de la bruyère déserte ; Lao, le célèbre *sonneur*, qui est arrivé des montagnes pour mener la danse au Pardon de l'*Armor*. Son visage est aussi rouge qu'une lune de mars ;

(1) Nom donné en Bretagne aux joueurs de binion (ou vèse).

ses cheveux noirs flottent au gré du veut, et il porte, sous son bras, son biniou, dont les sons mettent en branle jusqu'aux vieilles femmes chaussées de sabots.

Les voilà arrivés au carrefour de l'*Avertissement*, là où se dresse une croix de granit toute tachée de mousse; les femmes s'arrêtent et disent :

— Prenons par le sentier qui descend vers la mer.

Maître Lao montre, au-dessus de la colline, le clocher de Ploujean et s'écrie :

— C'est là que nous allons, pourquoi ne point traverser la bruyère ?

Les femmes répondent :

— Parce qu'au milieu de la bruyère, Lao, se trouve une ville de korigans, et que pour passer auprès sans danger, il faut être pur de tout péché.

Mais Lao éclata de rire.

— Par le ciel ! j'ai déjà reçu trente fois l'absolution pour communiquer à Pâques ; j'ai parcouru, de nuit, toutes les routes des *Pardons*, et je n'ai jamais vu vos petits hommes noirs comptant leur argent au clair de lune, comme on le dit à la veillée. Montrez-moi la route qui conduit à la ville des korigans et j'irai leur chanter les jours de la semaine.

Mais les femmes s'écrièrent toutes :

— Il ne faut point tenter Dieu, Lao ! Dieu a mis dans le monde des choses que l'on doit ignorer et d'autres que l'on doit craindre. Laissez les korigans danser autour de leurs maisons de granit.

— Danser, répéta Lao ; les korigans ont donc aussi des *sonneurs ?*

— Ils ont le sifflement du vent dans la bruyère et les chants de l'oiseau de nuit.

— Eh bien, dit l'homme des montagnes, je veux qu'aujourd'hui ils aient une musique de chrétiens. Je traverserai la lande, en jouant mes plus beaux *abadaos* de Cornouailles.

Parlant ainsi, il prend son biniou, commence à faire entendre de joyeuses cadences et suit hardiment le sentier qui se dessine, comme une ligne blanche, à travers les bruyères sombres. Les femmes, effrayées, se signent, puis descendent de la colline.

Cependant Lao marche devant lui, sans crainte, jouant toujours du biniou. A mesura qu'il avance, son cœur devient plus courageux, son souffle plus fort et le son s'élève plus perçant; il a déjà parcouru la moitié de la lande, il aperçoit devant lui le *menhir* qui se dresse dans la nuit comme un fantôme, et, plus loin, la maison des korigans.

Alors, il lui semble entendre un murmure qui va grandissant. Il ressemble d'abord au gazouillement d'une source, puis au bruit d'une rivière, puis au grondement de la mer; et il y a, dans ce grondement, mille rumeurs différentes. Ce sont tantôt des rires étouffés, tantôt des sifflements furieux, tantôt des chuchotements à voix basse, tantôt des froissements de pas sur l'herbe desséchée.

Lao commence à souffler moins fort; son œil in-

quiet se promène à droite et à gauche sur la lande; on dirait que les touffes de bruyères se sont animées; toutes semblent s'agiter et marcher dans l'ombre; toutes prennent une forme de nains hideux et les voix deviennent plus distinctes...

Tout à coup, la lune se lève, et Lao pousse un cri.

A gauche, à droite, derrière, devant, partout, aussi loin que son œil peut voir, la lande est couverte de korigans qui accourent. Lao, éperdu, recule jusqu'au *menhir* et s'y appuie; mais les korigans l'ont aperçu et l'entourent en criant de leurs voix de cigale :

— C'est le beau sonneur de Cornouailles qui est venu pour faire danser les korigans.

Lao fait le signe de la croix, mais tous les petits hommes l'entourent en criant :

— Tu nous appartiens, Lao; tu n'es pas en état de grâce; *sonne* donc, beau *sonneur*, et mène la danse des korigans.

Lao résiste en vain : dominé par une puissance magique, il sent le biniou s'approcher de ses lèvres, il joue, il danse malgré lui ; les korigans l'entourent de leurs rondes, et, à chaque fois qu'il veut s'arrêter, tous reprennent en chœur :

— *Sonne*, beau *sonneur*, *sonne* et mène la danse des korigans.

Lao continua ainsi toute la nuit; mais, à mesure que les étoiles devenaient plus pâles dans le ciel, les sons du binion devenaient plus faibles, ses pieds se détachaient plus difficilement de la terre; enfin, l'aube du jour blanchit, les chants des coqs se firent entendre dans les fermes, et les korigans disparurent.

Alors, le *sonneur* des montagnes se laissa tomber sans haleine, au pied du *menhir*. Le biniou se détacha de ses lèvres crispées ; ses bras retombèrent sur ses genoux, sa tête s'abaissa sur sa poitrine, pour ne plus se relever, et des voix répétèrent dans l'air :

— Dors, beau *sonneur*, tu as mené la danse des korigans, tu ne mèneras plus la danse des chrétiens.

AL LEW-DRÉZ (1).

Comme les enfants dorment doucement dans les lits clos! le chien jaune ronfle sur la grande pierre de l'âtre, les vaches ruminent derrière leur claie de genêts; la lueur mourante du foyer tremblote le long du vieux fauteuil du grand-père.

C'est maintenant, chères gens, qu'il faut se signer et répéter tout bas une prière pour les pauvres âmes de ceux qu'on a aimés. Voici que minuit sonne à l'église de Saint-Michel en grève, minuit de la Pentecôte bénie.

C'est l'heure où les vrais chrétiens reposent leurs têtes sur l'oreiller de balle (2), contents de ce que le

(1) Nom celtique de la grève de Saint-Michel dans les Côtes-du-Nord. Mot à mot la *lieue de grève.*

(2) Pellicule qui enveloppe le grain de l'avoine, et dont les paysans bretons se servent au lieu de plume.

bon Dieu leur a donné, et s'endorment au cher bruit de la respiration des petits enfants qui sommeil-

Mais Périk Skoarn, lui, n'a pas de petits enfants ; c'est un jeune homme hardi et seul dans la vie. Il a vu les nobles des environs venir à la messe de la paroisse, et il est envieux de leurs chevaux à brides plaquées d'argent, de leurs manteaux de velours et de leurs bas de soie à coins bariolés.

Il voudrait être riche comme eux, afin d'avoir à l'église un banc garni de cuir rouge et de pouvoir conduire aux *Pardons* les belles *pennérèz* assises sur la croupe de son cheval et un bras appuyé sur son épaule.

Voilà pourquoi Périk se promène sur la Lew-Dréz, aux pieds de la dune de Saint-Efflam, tandis que les chrétiens reposent dans leurs maisons, protégés par la Vierge. Périk est un homme amoureux de grandeurs et de belles filles ; les désirs sont aussi nombreux dans son cœur que les nids d'hirondelles de mer sur les grands récifs.

Les vagues soupirent tristement à l'horizon noir, les cancres rongent à petit bruit les cadavres des noyés ; le vent qui souffle dans les roches du Roch-Ellas imite le sifflet des *collecteurs* (1) de la-Lew-Dréz ; mais Skoarn se promène toujours.

Il regarde la montagne et repasse dans sa mémoire ce que lui a dit le vieux mendiant de la croix d'Yar. Le vieux mendiant sait ce qui est arrivé dans la contrée, alors que nos plus vieux chênes étaient encore des glands, et nos plus vieilles corneilles des œufs non encore couvés.

Or, le vieux mendiant d'Yar lui a dit que là où se trouve maintenant la dune de Saint-Efflam, s'étendait autrefois une ville puissante ; les flottes de cette ville couvraient la mer, et elle était gouvernée par un roi ayant pour sceptre une baguette de noisetier avec laquelle il changeait toute chose selon son désir.

Mais la ville et le roi furent damnés pour leurs

(1) Nom donné à des brigands célèbres qui exploitèrent longtemps la grève de Saint-Michel.

crimes, si bien qu'un jour, par l'ordre de Dieu, les grèves s'élevèrent comme les flots d'une eau bouillonnante et engloutirent la cité. Seulement, chaque année, la nuit de la Pentecôte, au premier coup de minuit, un passage s'ouvre dans la montagne et permet d'arriver jusqu'au palais du roi.

Dans la dernière salle de ce palais se trouve suspendue la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir ; mais, pour arriver jusqu'à elle, il faut se hâter, car, aussitôt que le dernier son de minuit s'est éteint, le passage se referme et ne doit se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante.

Skoarn a retenu ce récit du vieux mendiant d'Yar, et voilà pourquoi il se promène si tard sur le sable de la Lew-Dréz.

Enfin, un tintement aigu retentit au clocher de Saint-Michel, Skoarn tressaille !... Il regarde, à la clarté des étoiles, le rocher de granit qui forme la tête de la montagne, et le voit s'entr'ouvrir lentement comme la gueule d'un dragon qui s'éveille.

Il assure alors à son poignet le cordon de cuir qui

tient son *penn-baz* et se précipite dans le passage, d'abord obscur, puis éclairé par une lumière semblable à celles qui brillent, la nuit, dans les cimetières. Il arrive ainsi à un palais immense, dont les pierres sont sculptées comme celles de l'église du Folgoat ou de Qnimper-sur-l'Odet.

La première salle où il entre est pleine de bahuts où l'on voit entassé autant d'argent qu'il y a de grains de blé dans les huches après la moisson; mais Perik Skoarn veut plus que de l'argent, et il passe outre. — Dans ce moment sonne le sixième coup de minuit.

Il trouve une seconde salle entourée de coffres qui regorgent de plus d'or que les râteliers ne regorgent d'herbes en fleur au mois de juin; Perik Skoarn aime l'or, mais il veut encore davantage, et il va plus loin. — Le septième coup vient de sonner.

La troisième salle où il entre est garnie de corbeilles où les perles ruissellent comme le lait dans les terrines de terre de Cornouailles, aux premiers jours du printemps. Skoarn eût bien voulu en em-

porter pour les jolies filles de Plestin ; mais il continue sa route en entendant sonner le huitième coup.

La quatrième salle était tout éclairée par des coffrets remplis de diamants, jetant plus de flamme que les bûchers d'ajonc sur les coteaux du Douron, le soir de la Saint-Jean. Skoarn est ébloui ; il s'arrête un instant, puis court vers la dernière salle, en entendant sonner le neuvième coup.

Mais là, il demeure subitement saisi d'admiration ! Devant la baguette de noisetier que l'on voit suspendue au fond, sont rangées cent jeunes filles belles à perdre les âmes des saints ; chacune d'elles tient d'une main, une couronne de chêne, et, de l'autre, une coupe de *vin de feu*. Skoarn, qui a résisté à l'argent, à l'or, aux perles et aux diamants, ne peut résister à la vue de ces belles créatures aimées du péché.

Le dixième coup sonne, et il ne l'entend pas ; le onzième retentit, et il demeure immobile ; enfin le douzième se fait entendre aussi lugubre que le

coup de canon d'un navire en perdition parmi les brisants! ...

Perik, épouvanté, veut retourner en arrière; mais il n'est plus temps. Toutes les portes se sont refermées; les cent belles jeunes filles ont fait place à cent statues de granit, et tout rentre dans la nuit.

Voilà comment les pères ont raconté l'histoire de Skaorn. Vous savez maintenant ce qui arriva à un jeune homme pour avoir ouvert trop facilement son cœur aux séductions; que la jeunesse prenne son enseignement : il est bon de marcher les yeux baissés vers la terre, de peur de désirer les étoiles qui sont à Dieu et à ses anges.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

TROISIÈME FOYER.

PAYS DE CORNOUAILLES

(Suite:)

Pages.

Récit de la Veuve. — L'heureux Mao..... 1

Récit du Douanier. — La Souris de terre et le Corbeau gris..... 22

Récit du vieux Patron. — Les quatre dons..... 42

QUATRIÈME FOYER.

PAYS DE VANNES.

La Hutte du sabotier..... 63

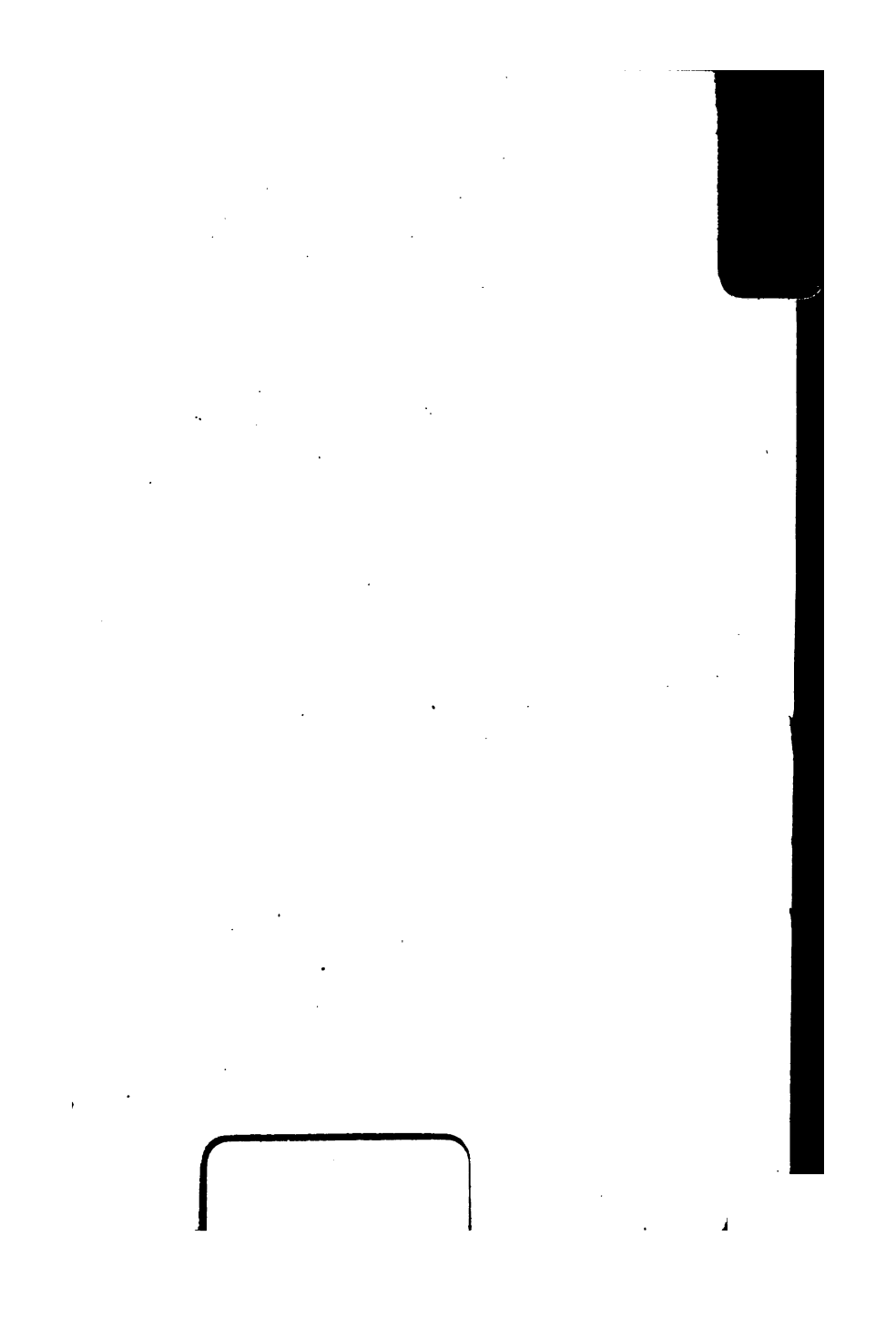
Récit du Braconnier. — Le Diable devenu recteur..... 90

Récit du Meunier. — Les Korils de Plauden..... 113

Récit du Sabotier. — Peronnik l'idiot..... 137

Récit du Boucher. — Les Pierres de Plouhinec..... 181

APPENDICE.

L'Auberge blanche..... 199
Le Sonneur..... 207
Al Lew-Dréz..... 213

FIN DE LA TABLE.